LA REVUE DE TEHERAN

ISSN 2008-1936

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 50, Janvier 2010, 5e ANNEE
PRIX 1000 TOMANS
4 € 50



Un pays à haut risque sismique: l'Iran face aux défis de la sécurité

www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction

Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef

Amélie Neuve-Eglise

Secrétariat de rédaction

Arefeh Hedjazi
Djamileh Zia

Rédaction

Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Farzaneh Pourmazaheri
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Babak Ershadi
Samira Fakhariyan
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï

Correspondants en France

Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction

Béatrice Tréhard

Graphisme et mise en page

Monireh Borhani

Site Internet

Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Faille provoquée par le tremblement de terre de 2003, Bam, Iran

www.teheran.ir

Sommaire









Le tremblement de terre de Téhéran aura-t-il lieu?

Djamileh Zia

Le tremblement de terre de degré 4 sur l'échelle de Richter survenu à Téhéran le 17 octobre 2009 a prouvé que les failles des alentours de la capitale sont actives et a ravivé les angoisses ses habitants; ils savent qu'un grand tremblement de terre peut survenir dans leur ville à chaque instant, et que bon nombre des constructions ne résisteront pas aux violentes secousses.

Un tremblement de terre important est un évènement angoissant où qu'il survienne, mais il est clair que les pertes humaines et les destructions liées à un tremblement de terre sont directement liées aux actions des hommes. La destruction des bâtiments et infrastructures (et donc le nombre de morts et de blessés) est nettement moindre dans les pays où l'on a réfléchi et agi pour diminuer les risques en cas de tremblement de terre. Les études ont montré que 24 grandes et 600 petites villes d'Iran sont situées à proximité d'une faille sismique. 70% de la surface d'Iran sont placés sur le trajet d'une faille active. Les régions les plus à risque sont l'Azerbaïdjan (surtout la ville de Tabriz), le bord de la mer caspienne, la ville de Mashhad, le Khorâssân du sud, Kermân, Bandar Abbâs, le sud-ouest de l'Iran et Téhéran. Seuls 5% de la surface d'Iran sont situés dans une zone sans risque de tremblement de terre. «*Au cours de ces dix dernières années, il y a eu 130 tremblements de terre en Iran; quinze à vingt d'entre eux étaient de plus de 5,5 degrés sur l'échelle de Richter. Les études statistiques montrent qu'il y a un tremblement de terre de plus de 6 degrés sur l'échelle de Richter tous les dix ans en moyenne en Iran*»[1] a déclaré Abbâs-Ali Tasnimi, directeur de l'Institut international de sismologie pour la recherche et la technologie[2].

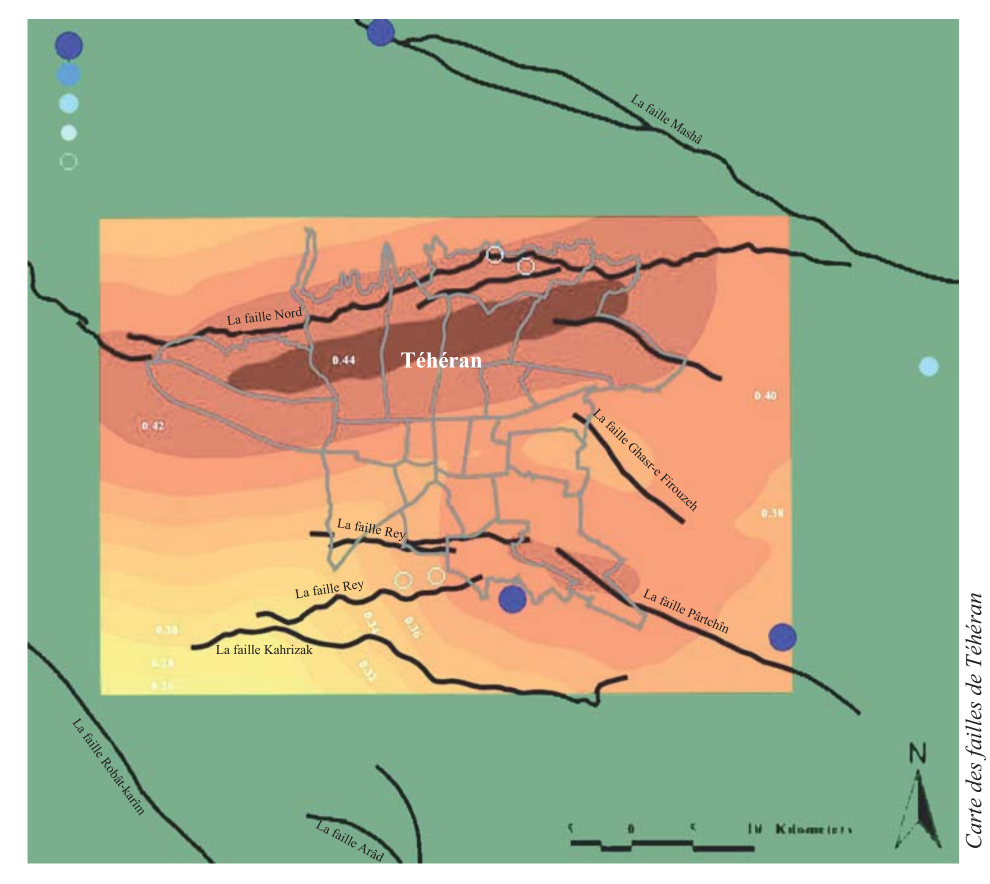
Les chercheurs de l'Institut international de sismologie pour la recherche et la technologie n'ont pas caché leur inquiétude après le récent tremblement de terre qui a secoué Téhéran, parce qu'ils pensaient jusque là que la faille en question n'était pas active. «*C'est exactement comme ce qui s'est passé à Bam. On connaissait la faille de Bam et elle n'était apparemment pas active, mais on a compris après qu'une partie de cette faille, qui passait sous la ville, avait été à l'origine du tremblement de terre de Bam. De même, nous ne nous attendions absolument pas à ce que cette faille du sud de Téhéran ait une activité. Le tremblement de terre à Téhéran a été une sonnette d'alarme*», a ajouté Abbâs-Ali Tasnimi. Il y a quatre grandes failles à proximité de Téhéran: l'une est au nord de la ville et passe par les montagnes d'Alborz, la faille Eyvânaki est située au sud-est de Téhéran, les failles Rey et Kahrizak sont à l'extrême sud et à l'est de la capitale, aux environs du cimetière Behesht-e Zahrâ, et il faut ajouter à celles-ci soixante dix failles de petite taille qui traversent Téhéran dans tous les sens. Une carte des failles de Téhéran devait être élaborée il y a plusieurs années, mais ce projet est resté en suspens. Lors d'un entretien accordé au journal Jâm-e Jam, Mehdi Zâre', chercheur à l'Institut international de sismologie pour la recherche et la technologie, n'a pas contesté l'hypothèse selon laquelle certaines personnes influentes auraient vu leurs intérêts mis en danger par ce projet, qui aurait révélé les nombreuses failles des quartiers chics du nord de Téhéran et aurait donc fait chuter le prix des habitations dans ces quartiers huppés.[3]

Un état des lieux inquiétant

Pour Mehdi Zâre', le problème le plus épineux

actuellement est celui des constructions des quartiers du nord de Téhéran: «*les responsables de la mairie ont donné l'autorisation de construire des immeubles et des tours alors qu'ils savent que la faille du nord de Téhéran est à haut risque sismique*». Mehdi Zâre' précise d'ailleurs qu'il y a des constructions sur la principale zone de cette faille. «*Il y a aussi des régions à haut risque au sud de Téhéran sur lesquelles il y a eu des constructions. Le centre de Téhéran n'est pas situé sur une faille importante mais si les failles du nord et du sud se mettent à trembler, les bâtiments du centre de Téhéran qui ne sont pas construits selon les normes sismiques ne résisteront probablement pas non plus*», ajoute-t-il. Les chercheurs de l'Institut international de sismologie pour la recherche et la technologie ne sont pas les seuls à avoir des propos alarmants; plusieurs autres experts ont souligné le risque de destructions massives à Téhéran lors d'un grand tremblement de terre, surtout dans les vieux quartiers du sud de la ville, où la plupart des bâtiments risquent de s'écrouler en quelques secondes. Dans ces vieux quartiers, avec leurs rues étroites

> Pour Mehdi Zâre', le problème le plus épineux actuellement est celui des constructions des quartiers du nord de Téhéran: «*les responsables de la mairie ont donné l'autorisation de construire des immeubles et des tours alors qu'ils savent que la faille du nord de Téhéran est à haut risque sismique*».



Carte des failles de Téhéran



Vue des quartiers nord de Téhéran

où les petites voitures ne peuvent pas passer, on imagine mal l'organisation des secours qui nécessitent l'envoi de voitures de pompiers et de gros engins tels que des bulldozers. Abdolrezâ Sarvghad

Dans ces vieux quartiers, avec leurs rues étroites où les petites voitures ne peuvent pas passer, on imagine mal l'organisation des secours.

Moghadam, directeur du centre de recherche en ingénierie civile, a déclaré qu'une étude effectuée en collaboration avec l'Agence de Coopération Internationale du Japon (afin d'évaluer le pourcentage de destruction des bâtiments de Téhéran en fonction du degré de Richter) a montré que les bâtiments de Téhéran sont à haut risque.[4] Hassan Bayâdi, vice-président du conseil de la ville de Téhéran, a déclaré que «*les vieux bâtiments de Téhéran ne se limitent pas à ceux du centre et du sud de la ville; on trouve des bâtiments très peu solides dans certains quartiers récents de Téhéran, à côté des bâtiments neufs*».[5]

Les constructions à haut risque de destruction en cas de tremblement de terre ne sont pas que des lieux d'habitation. Hamzeh Shakib, chef de la commission de développement et des constructions du conseil de la ville de Téhéran, a donné un avis très défavorable sur la résistance des centres hospitaliers de la ville, construits en moyenne il y a plus de 35 ans.[6] Les écoles de Téhéran, lieu de rassemblement quotidien de 200 à 400 enfants en moyenne, sont elles aussi pour la plupart dans de vieilles constructions. Les artères vitales d'une ville sont les systèmes de fourniture en électricité, en gaz, en pétrole, en eau, le système d'élimination des égouts, les routes et les moyens de transmission d'informations, dont les télécommunications. Mahmoud Hosseini, directeur du groupe des artères vitales du centre de recherche en ingénierie civile, considère que les principes de sécurité appliqués dans la construction des artères vitales de Téhéran sont insuffisants: «*le système de distribution de l'eau de Téhéran est vieux et n'a pas été construit selon les normes sismiques, le système d'égout (dans les rares quartiers où il a été construit) non plus; les parties récemment construites du réseau d'électricité sont assez résistantes alors*

que les parties construites il y a plusieurs années ne le sont pas; le réseau de distribution de gaz est par contre assez solide mais il y a des problèmes de gestion dans cette branche d'activité. En cas de tremblement de terre, les réseaux d'eau, d'égout, et à moindre degré de gaz, risquent donc de se fissurer; les poteaux électriques risquent de tomber».[7] Selon cet expert, le problème à Téhéran est que les artères vitales de différents types sont situées les unes à côté des autres de façon condensée, ce qui amplifie le risques de catastrophes secondaires telles que des incendies, des inondations, des problèmes sanitaires, etc. «*En cas de tremblement de terre à Téhéran, de nombreux ponts risquent d'être endommagés et il risque d'y avoir des glissements de terrain au niveau des pentes situées sur la bordure des autoroutes*» a ajouté Mahmoud Hosseini.

Les mesures prises pour prévenir le désastre

Le tremblement de terre de Bam a révélé les points faibles des organismes iraniens responsables de la gestion des crises. Le gouvernement et les responsables des différents organismes sont conscients des lacunes, et tentent d'y remédier. Des programmes nationaux de diminution des risques en cas de tremblement de terre ont été élaborés; ils ont principalement pour objectif la solidification des bâtiments et des infrastructures, et l'enseignement. Le ministère de la santé organise aussi régulièrement des congrès internationaux pour réfléchir aux mesures à prendre afin de mieux gérer les problèmes sanitaires et sociaux qui surviennent lors des catastrophes. Un congrès a lieu d'ailleurs sur ce sujet à Téhéran actuellement.

> Le tremblement de terre de Bam a révélé les points faibles des organismes iraniens responsables de la gestion des crises.

En matière d'enseignement, une manœuvre, créée à l'initiative de l'Institut international de sismologie pour la recherche et la technologie, et organisée avec l'aide du ministère de l'éducation,



Vieux bâtiments à Téhéran

du ministère de l'intérieur et du Croissant Rouge, a lieu depuis onze ans chaque année le 29 novembre dans tous les établissements scolaires d'Iran. Il s'agit d'une journée de simulation; les élèves apprennent à garder leur sang froid et à s'abriter dans des lieux sûrs (sous les tables, le long des murs des corridors, dans les coins, dans l'embrasure des portes) lors des secousses, et apprennent aussi à porter secours aux autres enfants et à éteindre les incendies après le tremblement de terre. L'idée des organisateurs de la manœuvre est d'éduquer les enfants pour qu'ils apprennent la même chose ensuite à leurs parents; cette stratégie s'est révélée quelque peu efficace puisqu'à Bam, une famille avait déclaré après le tremblement de terre qu'elle avait été sauvée parce que le fils de la famille avait enseigné à ses parents ce qu'il avait appris lors d'une manœuvre de ce type. La radio et la télévision d'Iran diffusent assez régulièrement (surtout après l'annonce d'un séisme important dans une région d'Iran) des émissions sur les mesures préventives et la conduite à tenir en cas de tremblement de terre. Des brochures

Des programmes de solidification des maisons villageoises et des établissements scolaires sont en cours d'exécution dans toutes les régions d'Iran.

à visée éducative ont été distribuées par le Croissant Rouge, et l'Association de la diminution des risques de tremblement de terre en Iran,[8] qui est une organisation non gouvernementale fondée par des ingénieurs et des chercheurs spécialistes dans ce domaine, diffuse sur internet des articles à but éducatif, pour que les gens connaissent mieux le phénomène des tremblements de terre et s'y préparent. Cette ONG critique les manœuvres annuelles organisées dans les écoles, car ce que l'on y enseigne aux enfants n'est pas toujours adéquat et risque même d'être dangereux. Selon cette ONG, lors de ces manœuvres, on apprend surtout aux enfants à s'abriter sous les tables, alors que les plafonds de la plupart des écoles (construites il y a longtemps et donc selon les méthodes anciennes) sont lourds et risquent de s'écrouler; les tables ne résisteront pas dans ce cas, compte tenu de la matière avec laquelle elles sont fabriquées. Cette ONG a établi une liste détaillée (diffusée sur internet) de ce que les enseignants, les parents et les élèves devraient faire avant un tremblement de terre, à savoir identifier les lieux dangereux et les lieux sûrs de l'école, en particulier les puits d'égout situés sous les lieux de passages et qui risquent de s'écrouler brusquement et entièrement, placer les tables à distance des fenêtres et des commodes, mettre des adhésifs sur les vitres pour qu'elles ne tombent pas sur la tête des gens si elles se brisent, empêcher la mobilité des commodes et des bibliothèques, ranger les objets cassants et tranchants, apprendre à utiliser un extincteur, avoir une réserve en eau potable et en aliments, donner la liste des élèves et leur photo au commissariat le plus proche, et même enseigner aux parents les méthodes adéquates pour retrouver les survivants sous les décombres. Cette ONG préconise des cours du même type pour les habitants de chaque quartier de la ville.

Enseigner tout cela aux gens c'est bien, mais il ne faut pas se cacher que le plus important est d'avoir en Iran des bâtiments solides, qui puissent résister lors des secousses. Des programmes de solidification des maisons villageoises et des établissements scolaires sont en cours d'exécution dans toutes les régions d'Iran.

De plus, le gouvernement vient d'annoncer que la solidification des habitations dans les villes commencera bientôt, de même que la solidification de tous les hôpitaux d'Iran, dont 90% ne résisteront pas en cas de tremblement de terre selon les déclarations officielles. Des budgets à part seront attribués à ces programmes, qui sont du ressort des différents ministères; mais pour la ville de Téhéran, la gestion des catastrophes naturelles a été confiée au conseil de la ville et à la mairie, et le budget des actions entreprises à Téhéran a jusqu'ici été assuré par la municipalité elle-même. «*Nous n'avons pas encore pu utiliser une part du budget prévu pour les programmes nationaux de solidification des constructions*» a déclaré Hassan Bayâdi, vice-président du conseil de la ville de Téhéran.

C'est le Centre de la prévention et de la gestion des crises de la ville de Téhéran qui est chargé d'exécuter le projet global aménagé pour Téhéran; «*mais pour ce faire, il faut mettre au point des projets plus précis pour les différents types de bâtiments (neufs et anciens), et préciser le programme des enseignements prévus pour les directeurs des institutions, les ingénieurs qui contrôlent la construction des bâtiments, et les habitants de Téhéran. L'exécution de ces programmes commencera au plus tard l'année prochaine*», a déclaré Hamzeh Shakib, chef de la commission de développement et des constructions du conseil de la ville de Téhéran.[9] Mâzyâr Hosseini, directeur du Centre de la prévention et de la gestion des crises de la ville de Téhéran, a

Le gouvernement vient d'annoncer que la solidification des habitations dans les villes commencera bientôt, de même que la solidification de tous les hôpitaux d'Iran, dont 90% ne résisteront pas en cas de tremblement de terre selon les déclarations officielles.



Exercice simulation à l'école Setâregân, Téhéran



Exercice de simulation dans une école iranienne

cependant énuméré récemment les actions entreprises par ce centre au cours de ces dernières années: «*d'abord, des études scientifiques ont été menées pour mieux connaître les caractéristiques des failles de Téhéran; elles ont montré qu'aucune faille ne peut provoquer un tremblement de terre de plus de 8 degrés sur l'échelle de Richter, mais qu'un tremblement de terre de 7 degrés sur l'échelle de Richter est possible à Téhéran; dans une deuxième étape, un projet global de diminution des risques lors d'un tremblement de terre a été élaboré avec l'aide de deux conseillers japonais. Ce projet global, qui a été voté en 2005 par le conseil de la ville de Téhéran, compte quinze programmes prioritaires; l'un d'eux était que Téhéran soit doté d'un centre de gestion de crise indépendant. Nous avons réussi sur ce point et nous avons construit pour ce centre un bâtiment solide, qui résistera même en cas de tremblement de terre très important. Le nombre de stations de pompiers devrait être de 120 à Téhéran, ce qui n'est pas encore le cas, mais les bâtiments des anciennes stations ont été solidifiés. Les points faibles des artères vitales ont été identifiés et les organismes responsables ont commencé les travaux de solidification des réseaux de gaz, d'eau, etc.*».[10] Mâzyâr Hosseini a de plus annoncé un projet de résidence d'urgence dans les grands parcs de Téhéran et de la banlieue, où les Téhéranais pourront se réfugier en cas de secousses annonciatrices d'un grand tremblement de terre, et a émis le vœu que ce projet soit réalisé d'ici deux ans. «*Dans le cadre de ce projet, des services sanitaires et des sites de distribution d'eau et d'aliments devraient être construits dans ces parcs, ainsi que des lieux de soins où*

A Téhéran, un tremblement de terre important provoquera une catastrophe étant donné que cette ville gigantesque, qui compte huit millions d'habitants (sans les habitants des banlieues) s'est étendue dans tous les sens, y compris sur les pentes des montagnes d'Alborz, sans tenir compte des normes sismiques en matière de construction.

pourraient travailler les médecins; et les organismes qui travaillent spécifiquement avec des populations à risques (telles que les personnes âgées, les enfants, les femmes seules) ont été invités à collaborer avec nous», a-t-il ajouté.

Les différents organismes iraniens qui interviennent dans les sauvetages (dont le Croissant Rouge) agissent dans le cas de Téhéran en coordination avec le Centre de la prévention et de la gestion des crises de la ville de Téhéran. Ahmad Esfandiâri, directeur de l'Organisation de secours et de sauvetage du Croissant Rouge d'Iran, a assuré aux habitants de Téhéran que cette organisation est tout à fait prête à agir en cas de tremblement de terre. Il a déclaré: «*le Croissant Rouge a déjà mis en place six sites de sauvetage aux pourtours de Téhéran. Les réserves d'urgence (aliments, habitation d'urgence, etc.) pour Téhéran répondent aux besoins de 10% de la population, alors que nos réserves dans toutes les régions d'Iran sont d'une quantité correspondant aux besoins de 2% de la population*».[11]

Le scepticisme des habitants de Téhéran

A Téhéran, un tremblement de terre important provoquera une catastrophe étant donné que cette ville gigantesque, qui compte huit millions d'habitants (sans les habitants des banlieues) s'est étendue dans tous les sens, y compris sur les pentes des montagnes d'Alborz, sans tenir compte des normes sismiques en matière de construction. Les habitants de Téhéran, les scientifiques et les responsables des organismes iraniens sont tous conscients qu'il reste beaucoup à faire pour diminuer les conséquences néfastes d'un tremblement de terre à Téhéran. Dans la vision la plus optimiste, les programmes de diminution des risques ne seront pas terminés avant plusieurs années, et les habitants de Téhéran savent qu'ils ne doivent pas compter sur des bâtiments résistants aux secousses sismiques avant très longtemps. Les sondages révèlent que 75% des habitants de Téhéran ne sont pas sûrs de la solidité de leur maison, 60% d'entre eux ne savent pas comment utiliser un extincteur, 65% d'entre eux n'ont jamais reçu la brochure éducative éditée par le Croissant Rouge, et 36% de ceux qui l'ont reçue trouvent que le texte ne dit que des généralités inutiles; 77% des habitants de Téhéran pensent que la mairie de leur ville ne supervise pas comme elle le devrait les constructions en cours, et plus de 82% des Téhéranais craignent l'augmentation de l'insécurité dans la ville après un tremblement de terre.[12]

Mehdi Zâre' a terminé ainsi son entretien avec le journal Jâm-e Jam: «*dans cette ville, où les embouteillages paralysent la vie quotidienne, où la circulation est bloquée dès qu'il pleut, où il existe des glissements de terrain dans certains quartiers et des bâtiments qui s'écroulent sans qu'il y ait eu de secousses sismiques, il est évident que je suis inquiet. Je sens qu'un tremblement de terre à Téhéran provoquera une catastrophe humaine*». Pour les Téhéranais, le seul recours pour l'instant est la prière. ■

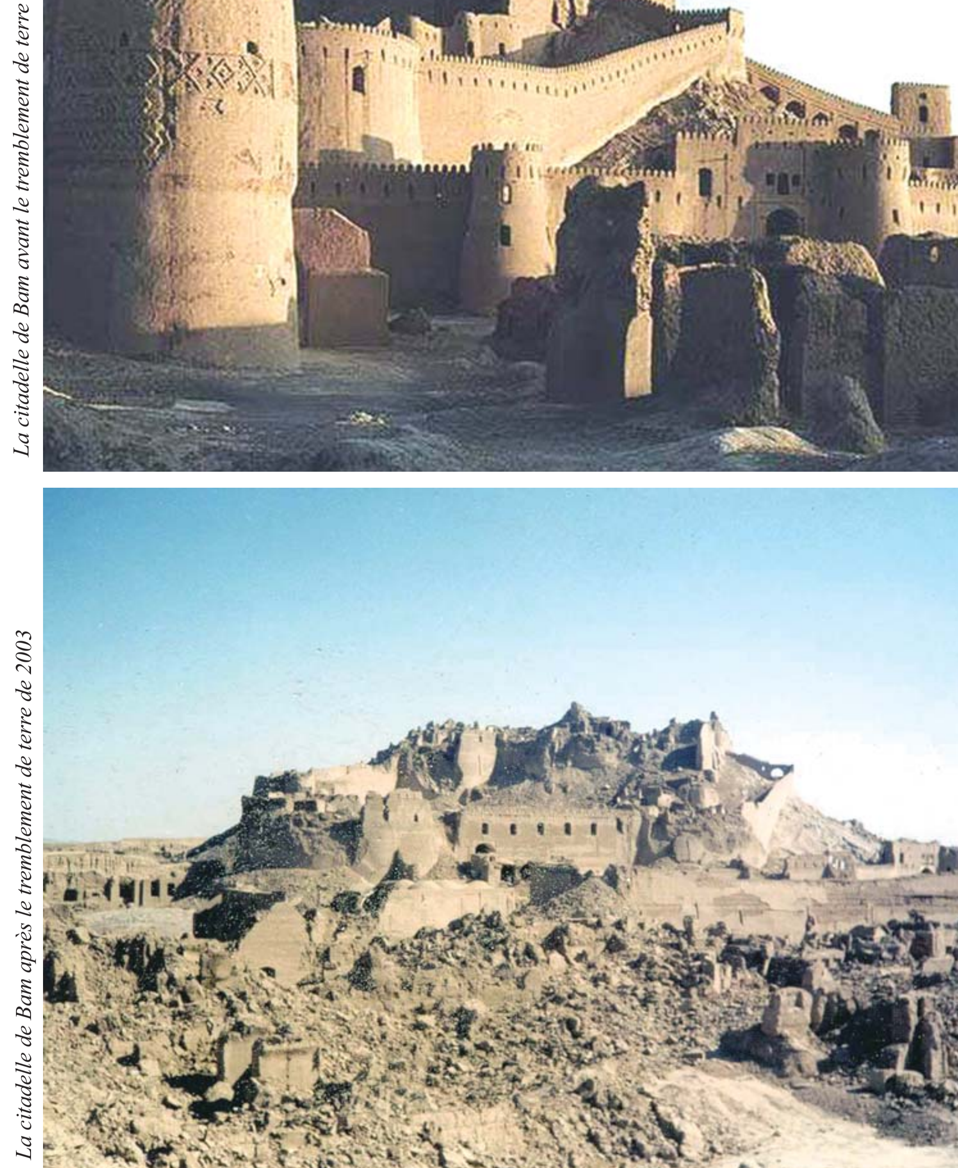
---

1. Sâbeti-Râd, Abbâs, "Fâdje'eh sakht nazdik ast" (La catastrophe est toute proche), journal *Hamshahri*, édition du 16 décembre 2009, p.19.
2. International Institute of Earthquake Engineering and Seismology.
3. Youshi-zâdeh, Maryam, "Bi khyâl-e zelzeleh nashavid" (Ne négligez pas le tremblement de terre), journal *Jâm-e jam*, édition du 31 octobre 2009, p.14.
4. Mohamadi, Pourân, "Zamin-e larzân-e pâytakht" (le sol tremblant de la capitale), journal *Jâm-e jam*, édition du 2 novembre 2009, p.11.
5. Ibid.
6. Ibid.
7. Ibid.
8. Earthquake Hazard Reduction Society of Iran. Leur site est consultable à l'adresse: www.ehrsi.com
9. Mohamadi, Pourân, Op.cit.
10. "Tehrâni-hâ hamvâreh dar âmâdeh-bâsh-e dâémi" (Les Téhéranais en état d'alerte permanente), journal *Jâm-e jam*, édition du 2 novembre 2009, p.11.
11. Mohamadi, Pourân, Op.cit.
12. "Tehrâni-hâ hamvâreh dar âmâdeh-bâsh-e dâémi" (Les Téhéranais en état d'alerte permanente), Op.cit.

Le tremblement de terre de Bam

Retour sur un triste bilan

Afsâneh Pourmazâheri



La citadelle de Bam avant le tremblement de terre

La citadelle de Bam après le tremblement de terre de 2003

Le 26 décembre 2003, un tremblement de terre de 6,5 sur l'échelle de Richter rasa entièrement, en l'espace de sept minutes, la ville iranienne de Bam, ôtant la vie à 30 000 personnes. Triste cerise sur le gâteau, cette tragédie fut aggravée par la destruction de la grande citadelle de Bam, vieille de 2700 ans. Au soir même du drame, les Iraniens portèrent le deuil de leurs infortunés compatriotes et d'une cité devenue site crépusculaire.

La vieille Perse, au cours de son histoire, fut à plusieurs reprises témoin de la disparition de ses villes, en l'espace d'un clin d'œil, pour cause de séisme. Chaque catastrophe a entrainé son lot de problèmes économiques, sociaux, culturels et politiques qui ont durablement affecté les générations à venir. La fragilité et l'exposition de l'Iran à de nombreux tremblements de terre n'est certainement pas sans raison. D'un point de vue topologique, le plateau iranien, en particulier les multiples prolongements des chaines montagneuses du Zagros, de l'Alborz et des montagnes Kapeh-Dâgh, est situé sur la ceinture séismique qui va des Alpes à l'Himalaya. Géologiquement parlant, la portion de la croute terrestre qui supporte l'Iran subit également une continuelle pression pour les raisons suivantes: la poussée du plissement alpin, l'ouverture graduelle de la Mer Rouge, le déplacement de l'Arabie vers l'Iran, le déploiement de l'Océan Indien et le glissement continu de la Mer d'Oman sous Makrân. De plus, le plateau iranien, non seulement en raison de sa fragilité, mais aussi pour des causes dues à l'évolution de ses chaînes de montagnes et la pression subie par ses dernières durant plus de vingt millions d'années (pression exercée par deux plaques tectoniques, celles de l'Arabie et de l'Eurasie), possède un manteau supérieur très fragile. En conséquence, le plateau iranien déplore d'innombrables failles dans les régions montagneuses aussi bien qu'en son centre. Cette situation met le pays à la merci des tremblements de terre, notamment dans la région du sud-ouest, comme on a pu le constater avec l'hécatombe de Bam.

La ville de Bam est située dans la province de Kermân, au sud-ouest de l'Iran. Cette province est, forte de sa superficie de 186 422 km2, l'une des plus vastes provinces de l'Iran. La ville a les caractéristiques d'une ville du désert. Quant à la vieille citadelle de Bam, elle reste la plus grande citadelle en brique crue et en argile connue au monde. Ce chef-d'œuvre monumental s'étendait, du temps de sa gloire, sur plus de six kilomètres carrés et dominait la pente et le haut d'une colline de pierre sablonneuse, en bordure de la fameuse «Route de la Soie». La date exacte de sa construction est inconnue mais les archéologues ont estimé son âge à plus de 2700 ans. Elle avait précédemment fait partiellement l'objet d'une substantielle remise en état, mais pendant ses 27 siècles d'existence, aucune catastrophe naturelle ne parvint autant que la catastrophe de 2003 à ébranler de manière significative son imposante

La vieille citadelle de Bam reste la plus grande citadelle en brique crue et en argile connue au monde. Ce chef-d'œuvre monumental s'étendait, du temps de sa gloire, sur plus de six kilomètres carrés et dominait la pente et le haut d'une colline de pierre sablonneuse, en bordure de la fameuse «Route de la Soie».



Les destructions à la suite du tremblement de terre de 2003, Bam

structure. Il faut également ajouter qu'elle demeura habitée jusqu'en 1860, avant de devenir un site touristique.

Le tremblement de terre de Bam survint le 26 décembre 2003 à 5 h 26 du matin. D'après les données du Centre sismographique de l'Iran[1], l'épicentre du séisme se trouvait à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de la ville, à une latitude de 29°01' N et à 58°26' E.[2]

L'Iran ne dispose toujours pas de statistiques précises et fiables concernant le nombre exact de morts, néanmoins, il semble qu'il aurait dépassé les 30 000. Selon les chiffres officiels, environ 50 000 habitants furent blessés et plus de 100 000 ont vu s'effondrer leur habitat.

Selon le même centre, l'épicentre de ce tremblement était situé à une profondeur de dix kilomètres. Pourtant, en ce jour de tremblement, il est apparu que la pression du sol allait très vite en décroissant, autour de l'épicentre, en direction de la ville Arg-e Djadid (la nouvelle citadelle) qui ne garde aucune trace de destruction.

Selon des témoins, des secousses produites la veille du drame au soir, ainsi que des secousses ressenties le matin même de l'accident n'avaient pas manqué d'effrayer les habitants de la ville. A tel point que certaines personnes avaient hésité plusieurs heures avant de regagner leur domicile. Sans la persistance du froid et la fatigue, peut-être auraient-elles hésité au-delà de ces quelques heures, en évitant ainsi un bilan humain aussi lourd. L'Iran ne dispose toujours pas de statistiques précises et fiables concernant le nombre exact de morts, néanmoins, il semble qu'il aurait dépassé les 30 000[3]. Selon les chiffres officiels, environ 50 000 habitants furent blessés et plus de 100 000 ont vu s'effondrer leur habitat.

Bien que le séisme de Bam fût moins destructeur que celui de Mandjile en 1990, du fait de la proximité de l'épicentre, de la densité de population de Bam, et des maisons bâties en brique crue, le nombre des victimes du tremblement de terre de Bam dépassa celui de Mandjile. Ce type de catastrophe est en grande partie aggravé par l'industrialisation, qui favorisa en Iran l'apparition de villes fortement peuplées tout au long du XXe siècle. Ces dernières néanmoins ne bénéficient pas des structures et infrastructures urbaines fondamentales appropriées. A Bam, comme dans d'autres villes du désert iranien, les habitations en brique crue avec leurs murs lourds et leurs plafonds en forme de dôme restent très courantes. Ces dernières furent complètement anéanties pendant le tremblement de terre. Malheureusement, les demeures plus modernes, celles construites en béton et en acier, subirent le même sort.

Le tremblement de terre de Bam a non seulement rendu les populations plus sensibles aux problèmes relatifs à l'urbanisme et à l'idée de bien choisir

son lieu de vie, mais il a également fait prendre conscience aux responsables gouvernementaux de l'importance centrale d'édicter des règles plus strictes dans ce domaine. Il serait à ce titre utile d'évoquer quelques règles et consignes dont le respect scrupuleux à Bam aurait sans doute permis de limiter de manière significative le nombre des victimes:

Un bon nombre de constructions en béton armé ou d'habitat bâtis autour d'une charpente métallique ont, nous l'avons signalé, subi le même sort que les anciennes bâtisses. Aux spécialistes d'évoquer les raisons d'un tel désastre. Par ailleurs, les secouristes sont arrivés sur les lieux de la catastrophe cinq heures plus tard, et jusqu'au lendemain du même jour, ils ne semblaient guère (selon les témoins oculaires) au courant de la gravité de l'événement. Notons également que la solidité légendaire de la vieille citadelle de Bam (qui a malgré tout tenu deux mille ans et demi avant de s'effondrer) avait eu comme conséquence d'endormir l'opinion publique et de faire oublier la présence des failles sous-terraines. C'est pourquoi aucun effort de prévention n'a précédé le tremblement de terre. Les survivants ont soutenu qu'avec un simple enseignement dispensé à l'adresse des enfants et des personnes âgées, l'étendue de la catastrophe aurait pu être fortement limitée. Fort de cette idée, de solides formations préventives sont à présent envisagées pour les enseignants, aussi bien que pour les écoliers.

Les maisons anciennes en brique crue, avec leurs belles voûtes en berceau, ont survécu au tremblement de terre, et dans quelques cas, les terrasses d'accès n'ont pas souffert du choc grâce à leur architecture adéquate; preuve que l'on peut aussi avoir recours à l'architecture traditionnelle pour renforcer les édifices. Comble de la tragédie, les habitants de Bam avaient été avertis la veille, nous dit-on, de l'imminence de l'évènement, par les vibrations et par les bruyantes

Les maisons anciennes en brique crue, avec leurs belles voûtes en berceau, ont survécu au tremblement de terre, et dans quelques cas, les terrasses d'accès n'ont pas souffert du choc grâce à leur architecture adéquate; preuve que l'on peut aussi avoir recours à l'architecture traditionnelle pour renforcer les édifices.

réactions des animaux domestiques.

Après l'annonce de la catastrophe, de nombreuses organisations, organes gouvernementaux, et volontaires du monde entier sont immédiatement intervenus pour soutenir les victimes de Bam. Des représentants des pays étrangers se sont même rendus sur place afin d'apporter personnellement leurs aides aux habitants. De nombreux pays contribuèrent également à fournir de l'aide à la population en affrétant des équipements et des produits en tous



Comité de secours à la suite du tremblement de terre, Bam



Tentes du Comité de secours (Komiteh-ye emdâd), *Bam, 2003*

genres; des tentes, des produits alimentaires, des médicaments et des premiers soins. De plus, près de quatre millions de dollars furent réunis en provenance des personnes. Le Croissant Rouge a réuni plus de 25 millions d'euros et le Comité de Secours (*Komiteh-ye Emdâd*) plus de 5,7 millions d'euros. Un grand nombre de pays ont également contribué à cet effort; le Japon avec 820 000 euros, la Corée du sud avec 200 000 euros, l'Afghanistan avec 100 000 euros et la Chine avec 152 000 euros. Quelques pays comme l'Espagne ont aussi accordé des prêts allant jusqu'à 20 millions de dollars, à condition que l'Iran fasse en partie appel aux entreprises espagnoles pour la reconstruction de la ville. Le Japon a également accordé un prêt de dix millions de dollars pour la remise en état des infrastructures souterraines comme le réseau des égouts de Bam. Quant à la France, elle a alloué cinq millions de dollars pour le rééquipement de l'hôpital de Bam. De même, des pays comme la Suisse, la Hollande, la Turquie, l'Allemagne et le Japon ont soutenu l'effort de reconstruction.

Pourtant, la ville de Bam est encore, malgré les années, en train de payer le prix du manque de règles (dirons les plus superstitieux) une improbable faute. Après six années passées, malgré les sommes conséquentes d'argent iranien et étranger, les ruines des maisons continuent d'attrister la face de la ville. Les enfants continuent de jouer dans les allés poussiéreuses et encore et toujours le chagrin et le deuil sont visibles sur le visage des habitants de Bam. Il reste à leur souhaiter de pouvoir un jour réellement surmonter le poids de ce désastre. ■

1. Centre de recherche de sismologie, *Janbeh-hâye zelzeleh shenâsi zaminlarzeh-ye 5-e dey mâh-e 1382-e Bam* (Les aspects sismologiques du tremblement de terre de Bam, le 26 décembre 2003).
Site internet du Centre international de sismologie et de l'ingénierie du séisme: http://www.iiees.ac.ir/Bam_report_2.pdf
2. Pourtant, d'après Hassan Moghadam, professeur à l'Université San'ati Sharif et Mehdi Zâre' l'hypocentre ou foyer central du tremblement de terre se situait justement en-dessous de la ville de Bam. Selon ces derniers, cette malheureuse localisation fut la principale cause de destruction de la ville et de sa vieille citadelle.
Zâre' Mehdi, *Gozâresh-e moghadamâti-e shenasi-e manâtegh-e zelzeleh zâdeh*, (Rapport préliminaire d'identification des terrains subissant le tremblement de terre), 2003, site internet du Centre international de sismologie et de l'ingénierie du séisme: http://www.iiees.ac.ir/Bam_report_reaccon_farsi.html
3. Centre de recherche sismologique. Site internet du centre international de sismologie et de l'ingénierie du séisme; http://www.iiees.ac.ir/Bam_report_2.pdf

Sources complémentaires:

Atari Kermâni, Abbâs, Nadjde Sami'i Samirâ, *Zelzeley-e Bam, fâdje'e-yi dar târikh* (Le tremblement de terre de Bam, une catastrophe dans l'histoire), ed. Peykan, Téhéran, 2008, p. 504.
Bayânzâdeh, Akbar, *Gozâresh-e zelzele-ye Bam,* (Rapport sur le tremblement de terre de Bam), ed. Amouzesh-e irâniân, Téhéran, 2009.

La sismologie iranienne vue par deux experts français

Entretien avec Jean-Paul Montagner et Denis Hatzfeld

Mireille Ferreira

Jean-Paul Montagner est professeur à l'Université Paris 7 et chercheur en géophysique, spécialisé dans la sismologie. Il a dirigé pendant sept ans le Département de sismologie de l'IPG de Paris (Institut de Physique du Globe) puis a assuré, au Ministère de la Recherche, des responsabilités en sciences de la terre, de l'univers et de l'environnement. Depuis trois ans, il exerce à nouveau ses activités de professeur à l'université et continue ses travaux de recherches principalement à l'Institut de Physique du Globe.

Denis Hatzfeld, spécialiste de l'Iran, est chercheur au CNRS (Centre national de la recherche scientifique), géophysicien au Laboratoire de Géophysique Interne et Tectonophysique de l'Observatoire de Grenoble, qui dépend de l'Université Joseph Fourier.

Mireille Ferreira: Quelle est la nature de vos relations avec l'Iran en matière de sismologie?

Denis Hatzfeld: J'ai conduit pendant 10 ans, de 1997 à 2007, une coopération universitaire entre la France et l'Iran, ayant trait à la géodynamique, à la géologie et aussi au risque sismique.

Cette coopération était soutenue par le CNRS et par l'Ambassade de France à Téhéran.

Environ 25 chercheurs ont collaboré avec trois organismes iraniens: International Institute of Earthquake Engineering and Seismology, Geological survey of Iran, National Cartographic Center of Iran. Ce partenariat a été réalisé dans des conditions idéales car nos partenaires iraniens ont parfaitement tenu leurs engagements qui consistaient à financer toutes les dépenses sur le territoire iranien. Nous avons formé une quinzaine d'étudiants qui ont passé leur thèse en France et avons mené de nombreuses expériences de sismologie et de géodésie GPS. Nous avons conduit aussi de nombreuses études géologiques, principalement sur les failles actives.

Jean-Paul Montagner: Je ne suis jamais allé en Iran. Je le regrette car c'est un pays magnifique. Mohsen Ghafory-Ashtiâny, l'un des responsables de la sismologie en Iran, m'avait invité, il y a plus de dix années, pour tenter d'y installer un réseau de stations à large bande sismique. Mais à cette époque, je voyageais beaucoup, et j'ai dû décliner l'offre.

Cependant, quand on étudie les tremblements de terre, on n'est pas obligé d'aller sur le lieu du séisme. J'ai été responsable du réseau sismique global français Géoscope[1] et, pour surveiller l'activité sismique du


Jean-Paul Montagner

globe, on peut soit être sur place en disposant de sismomètres particuliers, soit l'observer à l'échelle globale, quel que soit l'endroit où l'on se trouve, grâce à un réseau de stations sismiques disposées dans le monde entier.

Au niveau géologique, l'Iran est un plateau pris en sandwich entre deux zones de subduction. Sur le plan de la recherche, c'est une zone intéressante avec des chaînes de montagne en cours de constitution, s'accompagnant, malheureusement, de tout un cortège de séismes meurtriers.

J'ai été beaucoup interrogé au sujet du séisme de Bam de décembre 2003. Il n'était pas d'une très grande magnitude mais il s'est produit juste sous la ville, c'est pourquoi les dégâts ont été considérables. Au niveau géologique, l'Iran est un plateau pris en sandwich entre deux zones de subduction[2]. Sur le plan de la recherche, c'est une zone intéressante avec des chaînes de montagne en cours de constitution, s'accompagnant, malheureusement, de tout un cortège de séismes meurtriers.

M.F.: Qu'est-ce qui explique la forte sismicité de l'Iran et quels sont les endroits du pays les plus exposés aux risques telluriques?

J.-P. M.: Toute la chaîne alpino-himalayenne qui va de l'Europe occidentale en passant à travers les Alpes, les Balkans, la Turquie, le Caucase, et descend ensuite le long de l'Himalaya, redescend vers l'Asie du sud-est. C'est une zone où il y a des collisions entre des plaques continentales. Cela a donné naissance à des zones de montagnes élevées et dès qu'on a une collision entre deux plaques, on a des séismes.

L'Iran se situe entre deux zones sismiques principales, l'une au sud et l'autre au nord. La plaque arabique entre en collision avec la plaque eurasiatique. La microplaque iranienne est coincée entre ces deux plaques, ce qui donne les chaînes de montagnes iraniennes.

La zone la plus active est la bordure sud mais quand on remonte vers le nord sur le Caucase on rencontre aussi de nombreux séismes.

D. H.: L'Iran est pris en tenailles entre l'Arabie et l'Eurasie qui se rapprochent à raison de 2,5 cm par an. Il y a donc des chaînes de montagne (le Zagros, l'Alborz, le Kopet Dagh) qui sont actives et subissent des séismes. Il y a aussi des grandes failles décrochantes qui limitent les blocs du Lut, de l'Iran central. Beaucoup de régions sont potentiellement actives, mais les séismes ne sont pas tous de grande magnitude (même ceux qui ont tué beaucoup de monde ces dernières années). Les villages qui sont mal construits ont plus souffert que les villes.

M.F.: Quelles sont les méthodes scientifiques qui permettent actuellement d'observer, de surveiller et de prévenir les tremblements de terre? Y en a-t-il de spécifiques à l'Iran?

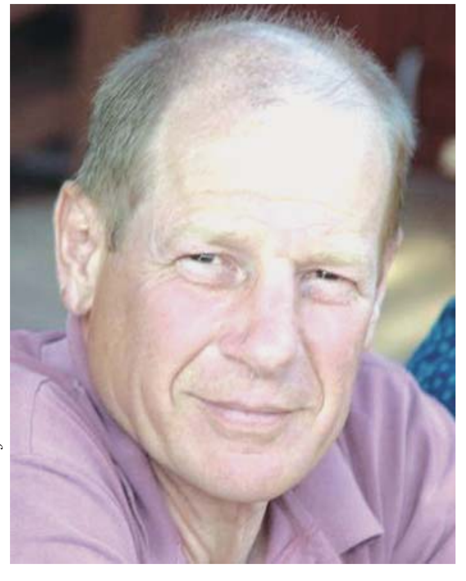
J.-P. M.: Sur le plan de l'observation, nous disposons de stations d'observation sismique équipées de sismomètres qui enregistrent toutes les données en temps réel, réparties sur le globe. Les plus proches de l'Iran sont en Inde, en Chine, à Djibouti. Les sismologues iraniens ont également leurs propres réseaux sismiques.

Les séismes et les volcans sont des marqueurs de l'activité tectonique aux frontières des plaques. La plaque océanique plonge toujours sous la plaque continentale, comme c'est le cas en Iran. Il est intéressant d'observer les effets de site qui constituent un phénomène important.

Prenons un exemple pour l'expliquer: en septembre 1985, un très gros tremblement de terre de magnitude 8 se produit dans la zone de subduction sous la côte pacifique du Mexique. La ville de Mexico, bien que située à plus de 300 km de l'épicentre, va subir des dégâts considérables. La partie de la ville construite sur un lac asséché va voir la plupart de ses bâtiments détruits ou fortement endommagés, alors que tous les bâtiments qui sont à quelques kilomètres de là sur la roche dure sont intacts. C'est ce qu'on appelle l'effet de site. Il y a des effets d'amplification énormes dans les couches sédimentaires alors qu'il y en a moins pour les roches dures. L'objectif des sismologues, c'est de calculer ces effets de site par une bonne connaissance de la géologie locale. Ils peuvent alors en prévoir les conséquences et recommander l'application de normes parasismiques, sauvant ainsi vies humaines et bâtiments. Pour en revenir à l'Iran, on observe, à Téhéran, une sorte de subduction constituée par l'ancien Océan Paratéthys, avec des zones où sont présents des effets d'amplification, alors que d'autres zones se trouvent sur la roche mère. Ces effets de site, très locaux, sont difficiles à étudier.

L'aléa sismique, lié à l'aspect scientifique des séismes, permet de définir les effets d'un tremblement de terre. Le risque sismique est le produit de l'aléa sismique et de la vulnérabilité. C'est l'effet de l'aléa sur les habitations et les sites. La vulnérabilité des sites dépend de la manière dont ont été construits les bâtiments. C'est tout un ensemble de concepts qui dépassent la science, qui sont liés à la manière dont ont été définies des règles parasismiques, ces règles s'appliquant partout dans le monde. En France, par exemple, la première réalisation des sismologues a été de définir des zonages sismiques, c'est-à-dire identifier les zones à risque et construire en conséquence. Tout un ensemble de réglementations concernant les constructions, habitations, usines, centrales nucléaires, barrages, etc. a été établi. Les dernières règles éditées au Journal Officiel datent de 1992. L'AFPS (Association française de génie

> L'Iran se situe entre deux zones sismiques principales, l'une au sud et l'autre au nord. La plaque arabique entre en collision avec la plaque eurasiatique. La microplaque iranienne est coincée entre ces deux plaques, ce qui donne les chaînes de montagnes iraniennes.



Denis Hatzfeld

parasismique) est une interface entre les autorités et le citoyen pour les constructions; en France, c'est l'organisme qui se préoccupe de ces problèmes.

Voilà pour l'observation. Quant à la prévention, elle repose beaucoup sur la compréhension des phénomènes. Pour prévenir les séismes, il faut construire en conséquence, obéir à des normes parasismiques. Ce qui fait la différence entre l'Iran et le Japon, par exemple, c'est qu'un séisme comme celui de Bam, où les bâtiments étaient anciens et non construits selon des normes parasismiques, a fait beaucoup de victimes. Le même séisme au Japon aurait fait beaucoup moins de dégâts car les bâtiments y sont construits en conséquence.

Ce qui fait la différence entre l'Iran et le Japon, par exemple, c'est qu'un séisme comme celui de Bam, où les bâtiments étaient anciens et non construits selon des normes parasismiques, a fait beaucoup de victimes. Le même séisme au Japon aurait fait beaucoup moins de dégâts car les bâtiments y sont construits en conséquence.

Prévenir c'est donc appliquer des normes de construction qui permettent de renforcer les bâtiments. C'est la prévention fondamentale. Maintenant qu'on a compris que l'Iran se trouve dans une zone particulièrement sismique, principalement au nord et au sud, il faut renforcer, rigidifier les bâtiments. Tout un ensemble de techniques de construction est disponible.

A un autre niveau, c'est l'alerte qui doit être mise en œuvre. Quand un séisme est détecté, il faut en déterminer la localisation et la magnitude. Puis les services de protection civile doivent alerter au plus vite les populations en coupant tout ce qui est fluide: électricité, eau, gaz, pour éviter courts-circuits, fuites et incendies.

Au Japon, dès qu'un tremblement de terre est détecté, les compagnies de gaz et d'électricité coupent automatiquement tous les circuits pour éviter les accidents. Le niveau technologique en Iran est beaucoup plus basique et n'en est pas encore au stade où les coupures des fluides sont automatiques.

L'important séisme de Kobé de 1995, qui a occasionné des dégâts considérables, a été un choc psychologique pour les Japonais qui pensaient être à la pointe de la surveillance et de la prévention. Ils se sont alors rendu compte que leur système d'alerte et de secours était en fait extrêmement fragile car mal organisé et mal coordonné. Les approximations de la chaîne de l'information ont fait perdre du temps aux secours. Depuis ils ont tout mis en œuvre pour que la catastrophe de Kobé ne se reproduise pas.

M.F.: Vous avez déclaré que le

tremblement de terre de San Francisco de 1906, d'une magnitude de 7,8 sur l'échelle de Richter, qui a rayé la ville de la carte de Californie, correspondait au début de la sismologie instrumentale. En quoi cette date est-elle si importante au point de vue scientifique?

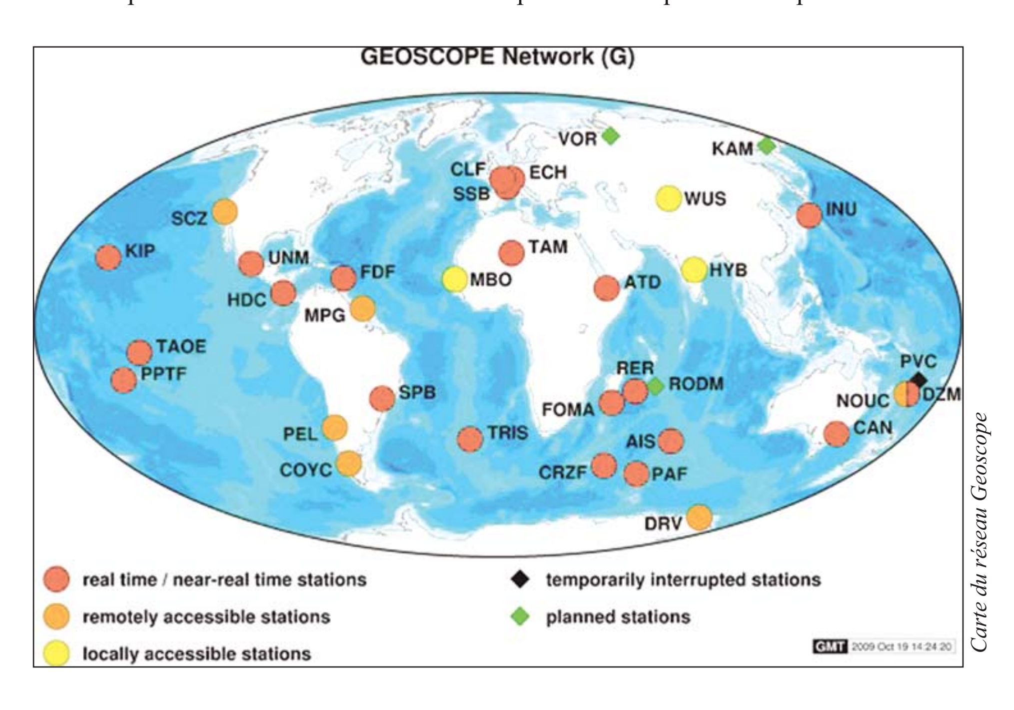
J.-P. M.: L'utilisation de sismomètres capables de mesurer un séisme est assez récente. Depuis bien longtemps, les Chinois se sont intéressés aux tremblements de terre, ils ont été les premiers à créer un instrument de détection des séismes. En 1889, l'Allemand Ernst von Rebeur-Paschwitz fait le lien entre les ondes enregistrées par un sismographe et un séisme qui s'est produit au Japon, distant de 10 000 kilomètres. Dix-sept ans plus tard, le séisme de San Francisco permet de quantifier le phénomène et de l'associer à la faille de San Andreas.

D'ailleurs, la même année se sont produits de très gros séismes à Valparaiso et en Equateur. C'était le début de la sismologie instrumentale.

> Le contexte tectonique a récemment changé dans la chaîne de montagnes de l'Alborz. Ce n'est pas un phénomène extraordinaire en soi, il montre seulement qu'il y a eu changement de contrainte pour cette chaîne.

M.F.: Une équipe de chercheurs du CNRS a mis en évidence en 2006 un phénomène encore jamais observé en Iran: les failles actives situées au cœur de l'Alborz ont changé de sens de mouvement très récemment. Pouvez-vous nous expliquer ce phénomène et quelles en seraient les conséquences éventuelles sur la ville de Téhéran?

D. H.: Il s'agit du travail de Jean-Francois Ritz et de ses collaborateurs de la délégation Languedoc-Roussillon du CNRS. Il met en évidence un changement de comportement de certaines des failles du nord-ouest de Téhéran. C'est un phénomène qui montre que le contexte



Carte du réseau Geoscope

tectonique a récemment changé dans la chaîne de montagnes de l'Alborz. Ce n'est pas un phénomène extraordinaire en soi, il montre seulement qu'il y a eu changement de contrainte pour cette chaîne. L'extension trouvée est compatible avec la formation recentrée d'un volcan. La ville de Téhéran est bordée par des failles actives, dont certaines traversent la ville. Le travail de Jean-Francois Ritz a consisté à faire des tranchées au travers de ces failles pour évaluer et dater précisément quand elles avaient été affectées par un séisme.

Il a vu qu'au cours de 5 000 - 10 000 ans plusieurs séismes ont fait jouer ces failles. On ne le savait pas précisément car Téhéran est une ville très récente, sans histoire. Les sismologues ont pu enregistrer des microséismes sur ces failles, les géodésiens ont pu montrer qu'elles bougeaient de plusieurs millimètres par an. Les ingénieurs ont montré que le mouvement du sol était amplifié par les couches superficielles. Cette évaluation "académique" du risque sismique remet en cause les estimations faites par des experts étrangers. Le risque sismique est important à Téhéran.

> Il faut d'abord appliquer une réglementation parasismique raisonnable, dont le surcoût n'est pas démesuré. Il faut aussi effectuer des contrôles et éduquer les particuliers qui souvent construisent leur maison eux-mêmes, avec les matériaux à leur disposition et sans aucune règle parasismique.

M.F.: Les responsables de la ville de Téhéran se préoccupent du danger potentiel que pourrait subir le tissu ancien du centre de la ville. L'esprit de responsabilité des autorités locales ne pouvant être mis en doute, cette question vous semble-elle relever de l'urgence et quelles devraient être les mesures à prendre rapidement pour éviter la catastrophe annoncée? Serait-il sage (et réaliste), à votre avis, de déplacer la capitale iranienne dans un endroit moins exposé, comme suggéré par un sismologue iranien dans un article récent de la BBC?

D. H.: Comme dit plus haut, le risque sismique à Téhéran est élevé. Le risque sismique est le produit de la sismicité et de la vulnérabilité. Si c'est mal construit, les bâtiments seront détruits même si les séismes sont modérés. On constate bien que les pays développés souffrent beaucoup moins des séismes que les pays en voie de développement. Aux États-Unis et au Japon, il y a peu de morts, relativement à l'activité sismique locale. En Arménie, au Guatemala, en Iran (qui à cet égard est en voie de développement), le nombre de morts par séisme est beaucoup plus important.

La ville de Téhéran, parce que c'est une capitale, s'est construite très rapidement. Les règles parasismiques ne concernent pas le bâti privé, les études de vulnérabilité sont très parcellaires.

Déménager la capitale peut sécuriser l'Etat, mais ne résoudra pas le problème des 15 millions d'habitants qui ne vont pas partir du jour au lendemain.

Il faut d'abord appliquer une réglementation parasismique raisonnable, dont le surcoût n'est pas démesuré. Il faut aussi effectuer des contrôles et éduquer les particuliers qui souvent construisent leur maison eux-mêmes, avec les matériaux à leur disposition et sans aucune règle parasismique.

M.F.: La politique de prévention des responsables iraniens vous semble-t-

elle en adéquation avec les forts risques de la zone iranienne, en particulier dans le domaine de la construction?

D. H.: Non, comme je l'ai dit plus haut, il faut distinguer une recherche d'ingénierie, une réglementation publique, et la réalité qui est que les individus construisent eux-mêmes, sans information, sans aide et sans contrôle.

M.F.: Je vous ai apporté des photographies d'immeubles d'habitations en cours de construction, prises récemment à Téhéran. Les méthodes utilisées pour les fondations et la structure des bâtiments vous semblent-elles efficaces sur le plan des normes parasismiques?

J.-P. M.: Ce qui est important, c'est l'utilisation du béton armé qui crée des structures rigides. Le pire, ce sont le pisé et les briques qui étaient abondamment utilisés dans les villes iraniennes. Les Japonais posent des pistons sous leurs bâtiments pour assouplir la base mais construisent des structures rigides en béton armé. Sur les photos, la technique semble bonne, tout dépend de la qualité des soudures qui joignent les structures en acier du bâtiment.

M.F.: Le projet de l'Université de Wuppertal en Allemagne, qui prévoit la construction en Iran de maisons dont le modèle s'inspire des maisons allemandes à colombages, censées résister aux secousses sismiques grâce à leurs poutres transversales, vous semble-t-elle réaliste?

D. H.: C'est un projet sympathique... sur le papier. Mais il y a bien des régions d'Iran où le bois n'existe pas (c'est le désert). J'ai vu des hommes qui tentaient d'appliquer eux-mêmes ces solutions en Iran. Il faut aussi tenir compte des réalités et traditions locales de construction. Et expliquer le b.a-ba de la vulnérabilité des bâtiments (rochers assemblés avec de l'adobe, toits calés par des rochers....)

M.F.: Je vous remercie d'avoir bien voulu fournir toutes ces précieuses informations aux lecteurs de *La Revue de Téhéran*. ■





Immeubles d'habitation en cours de construction, Téhéran



---

1. L'Observatoire Géoscope est un réseau global de stations sismologiques large bande. Ces stations enregistrent en continu les mouvements du sol. Les données de la plupart des stations arrivent en temps réel au centre de données Géoscope et sont archivées après validation. (http://geoscope.ipgp.fr/)
2. La subduction est l'enfoncement d'une plaque lithosphérique de nature océanique sous une plaque adjacente, généralement de nature continentale.

La citadelle de Bam demeurera éternelle

Elhâm Masoudiân,
Shivâ Vâhed,
Ma'ssoumeh Rajabi,
Elâheh Hâjj Mohammadzâdeh

Le 26 décembre 2003, à 5 h 28 du matin, la terre a tremblé avec une violence extrême dans la ville historique de Bam[1] qui se trouve à environ 1000 kilomètres au sud-est de Téhéran. La citadelle de *Bam (Arg-e Bam*) fut presque complètement détruite par ce séisme de magnitude 6,3. Occupant une superficie d'environ 200 000 m², cette citadelle est l'une des plus grandes constructions en adobe du monde et elle a été un lieu habité durant plus de vingt siècles. Elle est également une véritable mosaïque de styles architecturaux.

Un mur d'enceinte, des remparts, les portes de la cité, la Grande Mosquée, le Bazar, le *tekiyeh*[2], le caravansérail, l'école, le hammam, le *zourkhâneh,* les quartiers riches et populaires, les hauts quartiers qui comprennent la caserne, l'écurie, le moulin et le domicile du commandant, la résidence du gouverneur, le palais des Quatre Saisons *(Tchahâr Fasl*)[3] et la tour de guet, forment l'ensemble de la cité de Bam.

Faute d'études suffisantes, les avis divergent quant à la date de la fondation de la citadelle. Il est probable qu'elle fut bâtie à l'époque arsacide ou achéménide mais la plupart de ses bâtiments datent des époques timouride et qâdjâre. Cela dit, certaines parties, comme les *iwans* (grande cour) de la Grande Mosquée évoquent des périodes plus anciennes, telles que les époques samanide et seldjoukide. Et ce n'est qu'à partir de l'ère qâdjâre que la citadelle fut officiellement désaffectée.

Outre sa valeur historique, l'*Arg-e Bam* possède une indéniable valeur architecturale, en particulier en raison des différents styles qu'on peut y observer notamment dans l'architecture des bâtiments les plus anciens, celle des quartiers résidentiels et populaires, leur composition et leur disposition sur la pente d'une colline qui culmine au palais des Quatre Saisons.

Le séisme de Bam, en découvrant les couches inférieures de la structure et de ses composants en adobe, a attiré l'attention des archéologues. Des parties de la citadelle comme l'écurie et la caserne n'ont d'ailleurs pas été détruites et elles offrent un bon terrain d'études de la juxtaposition historique des styles et des matériaux, notamment en ce qui concerne les modalités de construction des toits arqués.

Etant donné la fragilité de la brique d'argile crue, on pourrait imaginer à quel point la destruction menace les monuments en pisé en Iran et il serait plus que nécessaire que les spécialistes profitent des expériences acquises après le tremblement de terre de Bam pour prévenir à l'avenir des événements identiques. A ce titre, des études de spécialistes ont abouti à la fabrication d'un nouveau type de mortier plus résistant permettant de résister à des chocs sismiques importants. De façon générale, sur les conseils de spécialistes de l'Université d'Ispahan et de l'institut de Grater[4], les responsables ont insisté sur la nécessité d'avoir recours aux savoir-faire et matériaux locaux.

Solidarité internationale

Quelques jours après le séisme, l'Arg-e Bam a été inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO ainsi que sur celle du patrimoine mondial en danger. Depuis le tremblement de terre, et sous l'égide de l'UNESCO, des responsables iraniens et des experts internationaux ont travaillé conjointement avec la

communauté locale pour la réhabilitation de ce patrimoine culturel: l'Organisation du Patrimoine Culturel Iranien, l'UNESCO et l'ICOMOS (Conseil international des monuments et des sites) ont co-organisé des ateliers pour la préservation et l'entretien de ce qui reste des richesses culturelles à Bam. Cette tragédie a également mis en évidence la nécessité de prêter davantage attention à la construction des bâtiments, notamment des écoles et des hôpitaux. De nombreux pays ont participé à l'élaboration de plans de sauvetage puis de reconstruction de Bam. Outre des aides financières pour la reconstruction de la citadelle, quelques pays comme le Japon, l'Italie ou encore la France ont envoyé des équipements dont des excavateurs ainsi que des groupes d'experts. De nombreuses organisations non gouvernementales ont également fourni des aides, se limitant essentiellement à des déblaiements.

> Occupant une superficie d'environ 200 000 m², la citadelle de *Bam* est l'une des plus grandes constructions en adobe du monde et elle a été un lieu habité durant plus de vingt siècles. Elle est également une véritable mosaïque de styles architecturaux.

Qu'ont fait les autorités iraniennes à la suite du séisme?

A la suite du tremblement de terre, les



La citadelle de Bam avant le tremblement de terre



La citadelle de Bam après le tremblement de terre

autorités iraniennes ont rapidement mis en place une cellule de crise près de la citadelle et des échafaudages ont été dressés pour sécuriser ses murs. Peu après, le déblaiement des ruines et des pans extérieurs des murs de la citadelle, de la caserne et de la grande mosquée a été organisé. L'achat des maisons dévastées autour de la citadelle et l'interdiction de passage aux chauffeurs de camion sur le pont de l'Arg-e-Bam ont compté parmi les autres mesures prises par les comités locaux pour faciliter l'acheminement des secours. Lors de recherches archéologiques réalisées à la suite du séisme, plus de 200 000 poteries et 62 cadavres de nourrissons ont été découverts entre les murs de la citadelle, sans doute enterrés lors d'une guerre s'étant déroulée dans la région il y a plusieurs siècles.

Sous l'égide de l'Organisation de Nations Unies, l'Université technologique de Dresde a commencé à mettre en place un programme de reconstruction de la citadelle historique de Bam en juin 2007.

Le projet de restauration de la citadelle de Bam (*Arg-é Bam*) avec le concours de l'Université technologique de Dresde en Allemagne.

Le projet de reconstruction partielle et de restauration de la citadelle historique fait l'objet de débat depuis 2004, et des réunions portant sur la nature et la complexité de la restauration de Bam et de son paysage culturel demeurent organisées jusqu'à aujourd'hui. Sous l'égide de l'Organisation de Nations Unies, l'Université technologique de Dresde[5] a commencé à mettre en place un programme de reconstruction de la citadelle historique de Bam en juin 2007. Plusieurs groupes de chercheurs de cette université se sont ainsi rendus sur place afin de réaliser des études locales et des recherches précises. Depuis quelques mois, le processus s'est accéléré et les phases de cartographie et des préparations techniques ont été terminées avec succès. L'un des principaux objectifs est également la restauration d'un bâtiment connu sous le nom de «*Khâneh-ye Sistâni*»[6], avec le concours des autorités iraniennes. Selon les chercheurs allemands, si l'effort de restauration demeure soutenu, la citadelle devrait retrouver en partie son éclat d'antan d'ici environ 15 ans. ■

1. Ville historique de la province de Kermân
2. Emplacement où l'on jouait des tragédies religieuses
3. Palais à trois étages où l'on émettait des décrets pour les villes et leurs banlieues
4. Institut lié à l'université de Grenoble en France
5. Technische Universität Dresden, notamment réputée pour sa formation en architecture.
6. Cette maison datant de l'époque zand, appartenait à une riche famille du Sistân, avant de devenir un important site touristique.

Entretien avec Mehdi Zâre'

Le plateau iranien sous la couverture des sismographes

Bahâreh Safavi
Traduit par
Bâbak Ershâdi

Le tremblement de terre est un phénomène naturel connu des hommes depuis la nuit des temps, mais la sismologie moderne est une science contemporaine dont l'essor rapide date d'à peine quelques décennies. La sismologie est une discipline rattachée à la géophysique. Les données statistiques des sismographes nourrissent dans une large mesure les recherches scientifiques. L'existence d'un réseau d'appareils sismographiques sur une échelle planétaire permet aujourd'hui l'enregistrement et la collecte d'informations dont la sismologie a besoin. Etant donné la nécessité de développer les études sismologiques en Iran, 24 bases d'un réseau de sismographes à large bande ont été créées. L'ouverture de la base de Tchâbahâr (sud-est du pays) a assuré une couverture totale de la sismologie à large bande sur le plateau iranien. Ce réseau couvre l'ensemble du territoire national.

Mehdi Zâre' est le vice-président de l'Institut international de sismologie pour la recherche et la technologie (International Institute of Earthquake Engineering and Seismology). Dans cet entretien réalisé à l'occasion de l'inauguration de la base sismographique à large bande de Tchâbahâr, il explique les différents aspects de ce projet national.

Quels sont les objectifs de la création d'un réseau sismographique à large bande en Iran?

Mehdi Zâre': La mission du réseau sismographique à large bande est de constituer un registre précis et fiable de tous les événements sismologiques naturels ou artificiels sur le territoire national et dans l'ensemble de la région afin de faciliter le calcul des paramètres sismologiques (lieu, date exacte, grandeur, profondeur…). Ce réseau doit transmettre ensuite ces données et informations à l'Institut international de sismologie. Le réseau de sismographes à large bande est aussi l'une des composantes clés du système de la collecte des informations et du traitement final des données dont les chercheurs ont besoin dans le cadre de leurs projets de recherches scientifiques et appliquées.

Avec la mise en marche de la base de Tchâbahâr, il est possible aujourd'hui de couvrir entièrement la sismographie à large bande de tout le plateau iranien. La base de Tchâbahâr vient aussi de compléter la couverture sismographique de la région du sud-est, car elle se situe entre les deux bases de Zâhedân et de Bandar Abbâs. En outre, la base de Tchâbahâr est proche de l'Océan indien et de la mer d'Oman. Cela nous permet donc d'observer également des phénomènes comme le tsunami.

De tels réseaux existent-ils dans d'autres pays qui ont un taux important de sismicité?

M. Z.: Ce genre de système d'alerte a déjà été créé dans certains pays comme la Turquie (Istanbul) et le Japon (Tokyo).

Quelle est l'importance internationale de l'application de ce type de projet?

M. Z.: La base de sismographie à large bande de Tchâbahâr peut avoir une vocation internationale car elle complète

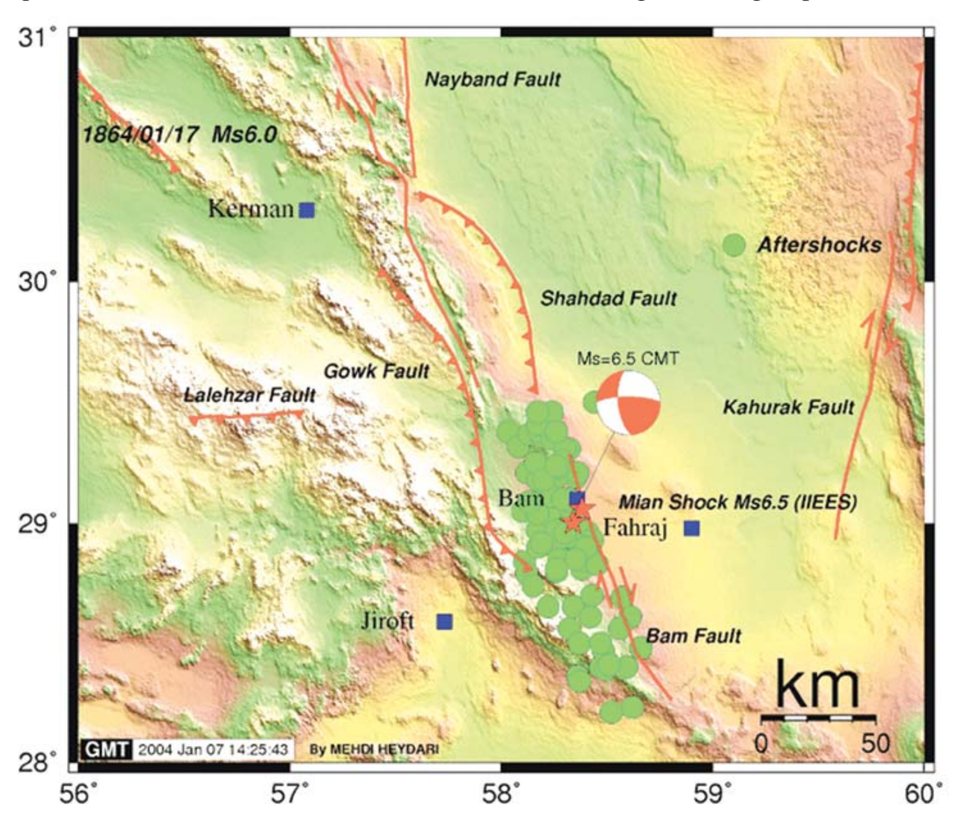
La base de sismographie à large bande de Tchâbahâr peut avoir une vocation internationale car elle complète la couverture des régions de haute sismicité du plateau iranien.

la couverture des régions de haute sismicité du plateau iranien. Le problème que nous rencontrons actuellement est plutôt d'ordre financier et technique. L'achat et l'installation des appareils nécessaires ne seront possibles que dans un processus assez long. En outre, nous avons besoin de beaucoup de temps pour fixer l'emplacement des appareils. Il faudra ensuite réaliser les coordinations nécessaires avec les organes concernés pour procéder à l'acquisition des terrains choisis.

Quelles sont les technologies utilisées pour créer un réseau de sismographes à large bande?

M. Z.: Ce réseau est un système intelligent de haute technologie permettant l'accès aux données systématisées pour étudier les événements sismiques.

La création d'un réseau local par exemple dans la région de Bandar Abbâs ou les montagnes de Zagros peuvent nous



permettre de créer des cartes sismiques très précises.

Quel est l'état actuel du projet du réseau de sismographes à large bande en Iran?

M. Z.: Les systèmes d'alerte avaient été déjà créés dans d'autres pays comme à Istanbul en Turquie et à Tokyo au Japon. En Iran, l'Institut international de sismologie est actuellement en train de développer ses projets de recherche pour la conception d'un système d'alerte couvrant tout le territoire national. Dans ce domaine, nous nous servons des technologies les plus modernes, en coopération avec nos partenaires internationaux. Prenons l'exemple du tremblement de terre très violent de Bam en 2003. Le 25 décembre 2003, à 5h27, un séisme de magnitude 6.5 sur l'échelle de Richter a secoué la faille quaternaire de Bam, en créant de nouvelles fractures dans l'écorce terrestre. Ce violent séisme s'est produit suite à une série de secousses d'intensité et de magnitude moins importantes que le réseau sismographique de l'époque n'avait pas enregistrées. Aujourd'hui, nous ne pouvons pas encore enregistrer de telles secousses tant que notre système d'alerte n'est pas encore connecté à un réseau de sismographes locaux.

Croyez-vous qu'avec l'ouverture de la base sismographique à large bande de Tchâbahâr, votre institut sera en mesure d'observer l'ensemble du plateau iranien et d'améliorer son système d'alerte?

M. Z.: Les secousses antérieures au tremblement de terre de Bam en 2003 n'ont été ressenties que par les habitants de cette ville. Le seul appareil



Mehdi Zâre'

accélérographe de Bam, installé dans les locaux de la préfecture avait enregistré ces secousses, mais le système de l'époque n'était pas en ligne et n'était pas actif en temps réel. Par conséquent, les données enregistrées par cet accélérographe n'ont été accessibles qu'après les secousses principales qui ont dévasté la ville de Bam. Nous espérons que l'expérience de Bam amènera les autorités à soutenir plus sérieusement l'idée de la création d'un

L'indifférence à la situation sismique des agglomérations qui se trouvent aux alentours des failles actives et le développement de l'urbanisme dans de telles régions augmente le risque de catastrophes humaines et matérielles.

système d'alerte sismique pour Bam et les autres villes. Nous attendons que les soutiens verbaux se réalisent par des actes concrets. L'indifférence à la situation sismique des agglomérations qui se trouvent aux alentours des failles actives et le développement de l'urbanisme dans de telles régions augmente le risque de catastrophes humaines et matérielles.

Ce réseau permet-il de prévoir des secousses sismiques?

M. Z.: Les systèmes d'alerte rapide sont conçus en fonction des données en ligne des réseaux de sismographes et de l'évaluation rapide de la durée de la réception des ondes sismiques. L'objectif de ces systèmes est de pouvoir émettre rapidement des alertes pour les tremblements de terre de moyenne et de grande magnitudes. Ces systèmes nous permettent donc de pouvoir prévoir les séismes, au cas où il y aurait des chocs précurseurs. Par exemple, pour le tremblement de terre de Bam, un tel système aurait pu nous permettre de prévoir le séisme. Ce système d'alerte existe déjà dans un pays voisin, la Turquie, pour la ville d'Istanbul. L'expérience des Turcs montre que ces systèmes d'alerte sont efficaces notamment pour les séismes qui sont précédés par des chocs précurseurs (comme le tremblement de terre de Bam). L'existence d'un réseau d'accélérographes autour d'une ville ou près des failles susceptibles d'activités sismiques, assure la possibilité de la collecte et de la transmission des informations sismiques en temps réel. Avec une lecture rapide de ces informations, nous serons en mesure de réaliser des simulations et des modélisations nécessaires pour prévoir les évolutions des phénomènes sismiques. Ce mécanisme nous permettra donc d'être capables de donner une alerte rapide. A mon avis, l'existence de tels systèmes en Iran, équipés d'appareils sismographes et accélérographes, est une nécessité indéniable compte tenu du danger quasi-permanent qui menace un grand nombre de villes iraniennes. Il incombe donc aux autorités concernées de soutenir efficacement ce projet.

> La base de Tchâbahâr nous rend capables d'observer aussi, en coopération avec les systèmes d'alerte internationaux, les évolutions sismiques dans la zone maritime de la mer d'Oman, notamment en ce qui concerne les tsunamis.

En ce qui concerne les grandes villes comme Téhéran, qui se situent sur des failles, serait-il possible de prévoir les tremblements de terre?

M. Z.: Si la faille de Téhéran s'activait, nous n'aurions que quelques secondes pour donner l'alerte aux organes responsables de la sécurité urbaine. C'est la raison pour laquelle nous accordons une priorité à la mise sur pied de systèmes d'alerte modernes et de réaction rapide pour la capitale.

Quels sont vos projets pour l'avenir?

M. Z.: Dès que la base de Tchâbahâr deviendra réellement opérationnelle, nous serons capables d'observer toutes les évolutions sismiques des régions du sud-est iranien. Cette base nous rend capables d'observer aussi, en coopération avec les systèmes d'alerte internationaux, les évolutions sismiques dans la zone maritime de la mer d'Oman, notamment en ce qui concerne les tsunamis. Nos autres bases de sismographe à large bande à Djask et d'autres villes des côtes du sud-est peuvent également contribuer à l'observation de cette zone maritime. Nous envisageons de créer 25 autres bases sismographiques dans différentes régions iraniennes pour développer l'efficacité du réseau d'informations sismiques sur l'ensemble du territoire national. ■

Histoire de secousses

Autour d'une fable géologique de Serge Brussolo

Esfandiâr Esfandi
Université de Téhéran

«Le jour où la grande bouche parlera, Modenko, j'espère qu'elle te dira m…»
Ce qui mordait le ciel… (p.152)

Le texte ci-dessous relate l'extraordinaire histoire d'une «bourde» interplanétaire imaginée et mise en récit par le prolifique et inventif Serge Brussolo. Cette fable prospective part en réalité d'une «erreur» à forte fonctionnalité narrative qui conduit au déroulement d'une improbable aventure au cœur d'un avenir alternatif, sur une planète à la géographie tourmentée. A ce titre, l'ouvrage du romancier mérite largement l'attention de ceux parmi nos lecteurs qui restent (noblesse des habitués de La Revue de Téhéran *oblige) de grands joueurs.*

«Cela date d'un demi-siècle, vous n'étiez pas né.» précise Neemorev, un des responsables de la Compagnie Intergalactique de Pompes Funèbres, à l'adresse d'un dénommé David (personnage principal du délirant roman d'anticipation *Ce qui mordait le ciel…* de Brussolo) simple fonctionnaire de la même compagnie, «inspecteur» de sépultures en tous genres (le futur ne manque pas, vous le constaterez en lisant le roman, de sel, ni d'excentricité). Victime d'une «insupportable routine», le bien nommé David va très vite trouver de quoi rehausser son quotidien de tâteur de tombes en ralliant incognito la planète Suma dans la constellation du Cygne. Par ordre de sa hiérarchie, il est chargé de constater sur place, et le cas échéant, de rendre compte à ses supérieurs de l'étendue de la tragédie des… (Tenez-vous bien)… «Sépultures implantées». La Compagnie avait en effet obtenu de créer une substance de synthèse, sorte de quartz qui, implantée sous l'épiderme, avait pour particularité de «(…) proliférer rapidement dès cessation totale de l'activité cérébrale». Tout le monde connaît aujourd'hui les lubies des extra-terrestres (individus exo générés et pourtant si familiers). Ceux du récit de Brussolo qui passèrent commande auprès de la Compagnie étaient des moines guerriers «obsédés par l'idée que leur corps puisse finir dévoré par les charognards, au terme d'une bataille». Ils sollicitèrent alors les inventeurs-fossoyeurs, en les sommant d'inventer (s'il vous plaît) une sépulture de circonstance, instantanée, et surtout, inviolable: «(…) lorsque l'encéphalogramme du porteur devenait plat, une réaction chimique se déclenchait aussitôt. Un quartz à prolifération accélérée enveloppait le cadavre au sein d'un agglomérat cristallin inentamable». Voilà apparemment le problème des moines archéo-futuristes réglé par un délirant jeu d'éprouvettes et de biotechnologie. Méprise… Car que représenterait un récit de science fiction contemporaine sans l'intervention, si prévisible, des… (Tenez-vous bien) mammouths de l'espace, les thomocks…

Aujourd'hui, tout le monde connaît les thomocks (nous en parlions, pas plus tard qu'hier, avec notre rédactrice en chef) ces énormes bovins choisis (pour l'abondance de leur lait) par l'organisation de l'Aide aux Planètes en Voie de Développement, et affrétés à l'époque *via* spationefs appropriés, à destination de Suma et des Sumariens sous alimentés. Mais quel rapport me direz-vous, entre ces pachydermes et «l'implant-sépulture» mis au point par la Compagnie des Pompes Funèbres? En fait, une grande quantité d'implants de quartz s'était retrouvée par mégarde mise en fiole, en lieu et place de doses de vaccins (produits par la même société sous-traitante) destinés



Serge Brussolo

à prémunir les énormes tomocks contre la fièvre sumarienne. A Sumar, le vétérinaire de faction trouva judicieux, compte tenu de la masse des tomocks, de multiplier par cent chaque dose de vaccin… La constellation du Cygne regorge de planètes sous-développées, dont Suma, qui «vivotent» en dehors des réseaux de communication intergalactique. Imaginez un instant le devenir de la planète à la mort d'un ou de plusieurs tomocks: réaction en chaîne et démultiplication exponentielle du quartz; formation d'immense pyramides translucides. David arrive sur la planète

Sa solution miracle: «induire» artificiellement des séismes à partir de la «bouche ouverte» de la faille, sur laquelle par bonheur (et par un choix auctoriel plutôt bienvenu) sont alignés l'ensemble des monolithes translucides.

pour constater le drame: des tomocks sont morts (de fièvre) et des montagnes de quartz recouvrent la planète le long d'une très longue ligne de faille, qui n'attendait que l'imagination de Serge Brussolo, vous l'aviez évidemment deviné, pour trembler de tout son saoul. Car c'est bien de «secousses» qu'il va être question dans la seconde moitié du récit, avec l'introduction d'une secte apparemment déjantée et de leur charismatique gourou, Modenko, surnommé le «Grand secoué». Comme tous les grands secoués de l'histoire réelle ou imaginaire de l'humanité, Modenko poursuit le rêve fou d'anéantir les indestructibles montagnes de quartz. Sa solution miracle: «induire» artificiellement des séismes à partir de la «bouche ouverte» de la faille, sur laquelle par bonheur (et par un choix auctoriel plutôt bienvenu) sont alignés l'ensemble des monolithes translucides. On connaît les trois genres de séismes répertoriées; ceux produits sous l'effet du glissement des différentes plaques du manteau supérieur de la terre; ceux d'origine volcanique, et enfin, les secousses dont nous autres humains sommes indirectement ou directement responsables. S'agissant de Modenko et de ses ouailles, on peut sans hésiter parler de responsabilité «immédiate». Contrairement (même) aux moins rationnels parmi les habitants de l'archipel nippon, les «séismophiles» de Sumar vénèrent les vibrations telluriques qu'ils provoquent eux-mêmes à coup de TNT, en attendant «le» tremblement de terre qui fera suffisamment s'écarter la faille à ciel ouvert sur toute sa longueur, jusqu'à engloutir les montagnes immenses mais superficiellement posées sur le sol de Sumar. Le maître Modenko est un mystique rationnel, ou un rationnel mystique, c'est selon… Dans tous les cas, la présence de ce personnage et de ses disciples dans la trame du récit permet de configurer une variante rare de fiction

catastrophe, ou la catastrophe attendue représente la seule et unique alternative de salut…

Montagne de quartz, faille tectonique, tremblement de terre… Et l'auteur qui ne semble pas décidé à s'arrêter en si bon chemin. Les explosifs parviendront-ils à illustrer la justesse de la théorie géologique du secouant gourou? Que non! Il faudra une fois de plus à Brussolo de recourir à son imaginaire débridé pour trouver une solution à l'obstination des inébranlables monts qui refusent (la largeur de leur base aidant) de se laisser glisser dans les entrailles de la terre. Pour réaliser la prévision du maître, il faudra une fois de plus recourir aux… mammouths de l'espace! Une vingtaine de tomocks sera ainsi conduite au bord du précipice, violentée, agressée par le feu des torches, et poussée vers le vide, pour y mourir, et pour permettre aux molécules de quartz de proliférer jusqu'à devenir montagne; des montagnes destinées cette fois à naître en dessous du manteau supérieur de la terre et transformer la longue faille en véritable vallée… Et l'auteur qui encore, fera avorter le projet fou de l'extravagant séismophile: les montagnes vont rester suspendues, et Suma la malheureuse continuera de voir pousser et grandir en elle, les terrifiantes pyramides cristallines.

L'histoire est énorme. Il s'y glisse un sentiment amusé de démesure, à la mesure des grands tomocks, exhumés des profondeurs de la préhistoire pour rejoindre, encore plus massifs, l'autre extrémité du temps. L'histoire est énorme, en effet, drôle aussi, tellement s'y tend le fil de l'imaginaire sans se casser; tellement s'y déploient au-delà des limites du vraisemblable, le jeu des possibles narratifs. Et le plus cocasse, c'est qu'une vraie morale s'y manifeste, s'y détache sur fond d'ondes de compression et de cisaillements sismiques, sur fond de dérives sectaires (d'autres sectes sévissent dans le récit, aux côtés des «séismophiles»): on ne guérit pas le mal par le mal. On n'annihile pas d'indésirables montagnes à coup de tremblements de terre. Pire encore. On n'«induit» pas de tremblements de terre en tuant des tomocks pour en «induire» de nouvelles montagnes (cette fois souterraines et désirables)… Enfin quoi Modenko! Voyez le résultat! Secouer le monde, dilater le sol, propager des vibrations dans tous les sens, en liquéfiant le sol, en agressant la croûte terrestre, en secouant avec irrévérence les mânes du regretté sismologue Charles Francis Richter, en fissurant (je le devine) sa tombe comme le Tout Puissant fissure, à sa guise, et selon des voies à Lui seul pénétrables, nos plaques tectoniques…Allons Modenko. La «grande bouche» a parlé pour vous dire m…

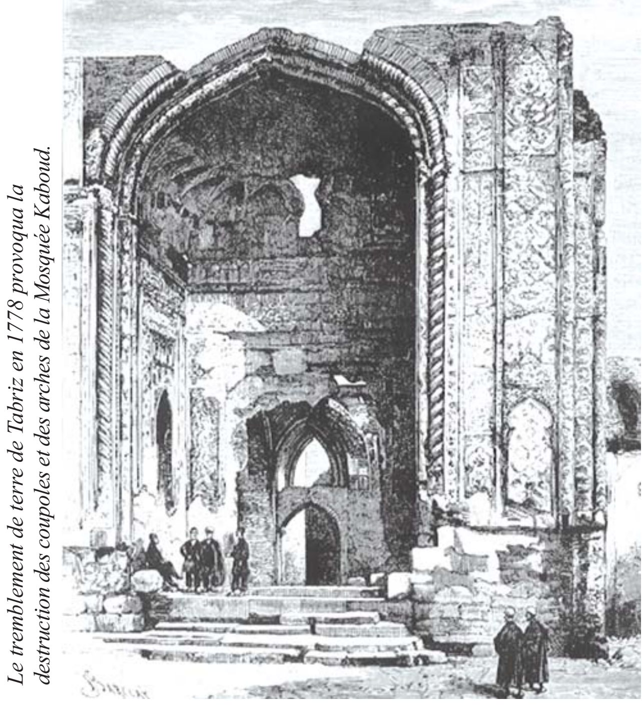
L'histoire est énorme. Il s'y glisse un sentiment amusé de démesure, à la mesure des grands tomocks, exhumés des profondeurs de la préhistoire pour rejoindre, encore plus massifs, l'autre extrémité du temps.

Quand à vous Brussolo, nos lecteurs avertis vous pardonneront certainement votre créative légèreté… Et d'avoir puisé dans le vivier des catastrophes naturelles pour nourrir votre histoire d'un autre monde. Qu'ils me pardonnent à moi aussi, ma propre légèreté, qui n'est autre que l'expression détournée d'un sentiment d'humilité face à la puissance souvent destructrice des forces de la nature, et l'expression d'un hommage décalé rendu à la mémoire de toutes les victimes des cataclysmes de Mère Nature. ■



Tremblement de terre et littérature

Atiyeh Arâbi
Mahssâ Dehghân



Le tremblement de terre de Tabriz en 1778 provoqua la destruction des coupoles et des arches de la Mosquée Kaboud.

Une problématique toujours vivante, la notion de la littérature a suscité d'ardentes polémiques. Mais qu'est-ce que la littérature? Est-elle un art à part entière, un jeu gratuit visant uniquement la beauté ou un moyen de servir un idéal humain, un instrument d'engagement?

Pour nombreux qu'ils soient, les partisans de "*tout ce qui est utile est laid*" n'arriveront pas à nier la dimension engagée de la littérature. Baptisée "engagée" par Jean-Paul Sartre au début du XXe siècle, la littérature l'était, à dire vrai, depuis sa genèse. Elle s'engage; lorsqu'elle nous parle des maux et des douleurs, lorsqu'elle se préoccupe du destin de son peuple, des souffrances qu'ils éprouvent. Non seulement elle ne consent pas à rester muette à l'égard des évènements qui font *trembler* la vie des gens, mais encore elle cherche à y apporter des solutions.

Parmi tous les maux que l'homme subit, celui que la nature lui impose paraît le plus dévastateur, le plus touchant. La singularité et l'ampleur des catastrophes naturelles, généralement à grande échelle, affectent les esprits. Ces esprits tourmentés commencent à s'exprimer, aujourd'hui dans les médias, auparavant dans les ouvrages littéraires.

Nombreux sont les témoignages littéraires évoquant des catastrophes naturelles ainsi que les nécessaires reconstructions. Si un événement peut être catastrophique pour les populations qui en sont victimes, c'est dans bien des cas le discours tenu sur lui qui lui confère ou non un statut de catastrophe. Grâce à la plume des écrivains et poètes engagés, de nombreux évènements ont été gravés dans la mémoire de l'humanité; témoignage des évènements passés servant ensuite de référence aux études ultérieures.

Au cours de l'Histoire, ces écrits savants ou populaires ont fait des catastrophes naturelles, dont le tremblement de terre ou le séisme, un thème récurrent de la littérature. Présent dans les discours politiques et religieux comme dans les représentations, le thème du séisme traverse toutes les périodes et tous les pays, depuis l'Antiquité jusqu'à présent.

Les récits qui en témoignent ne se limitent pas à rendre compte des événements survenus; par la manière dont ils sont construits et présentés, ils sont l'expression de la façon dont les sociétés vivent avec la menace, acceptent ou occultent le risque. Au-delà de la description du désastre, l'écrivain trouve un prétexte pour engager une réflexion sur l'idée que le peuple se fait de celui-ci. Comment un peuple réagit vis-à-vis d'une catastrophe telle que le tremblement de terre? Est-il possible de trouver un lien entre la foi religieuse et la façon d'interpréter les calamités naturelles? Les prennent-ils pour un signe de colère divine, une punition de Sa part ou tout simplement pour un phénomène naturel, causé par des facteurs géologiques? Comment arrivent-ils à se solidariser afin de réparer les dégâts et de consoler les âmes

traumatisées? On pourrait notamment esquisser une réponse à ces questions à travers les différentes lignes des récits et poèmes.

Le célèbre «Poème sur le désastre de Lisbonne» de Voltaire est à ce titre exemplaire. Le premier novembre 1755, le tremblement de terre de Lisbonne avec ses trente mille morts provoque un choc considérable. Cet événement touche profondément la sensibilité philosophique et humaniste du XVIIIe siècle et Voltaire, en particulier, restera obsédé par cette catastrophe. Si lorsqu'on évoque aujourd'hui le tremblement de terre de Lisbonne, une image particulière se présente instantanément à notre esprit, on la doit sans doute en grande partie à la description que nous en a transmise Voltaire.

Pour leur part, les Iraniens, dans un pays dont la sismicité est considérée comme élevée, ont pris l'habitude de vivre avec cette réalité parfois meurtrière, et de l'expérimenter dans leur quotidien – concrètement ou par le souvenir. On les entend parler, çà et là, d'une manière nostalgique des épreuves vécues, des blessures non cicatrisées, de la perte irréparable de leurs proches, etc. C'est aussi sous la plume de l'écrivain que s'immortalisent ces souvenirs et qu'ils atteignent leur aspect le plus pathétique. Si Ghatrân Tabrizi, poète persan de Ve siècle de l'Hégire (Xe siècle), n'avait pas entrepris d'exprimer sous forme de vers émouvants, les détails du tremblement de terre survenu à Tabriz à l'époque, nous n'aurions pas disposé d'informations sur cet évènement qui serait sans doute tombé dans l'oubli. La jeune génération iranienne découvre l'existence des tremblements de terre de Ghazvin, Roudbâr et Ardebil grâce aux écrivains et aux poètes tels Jalâl Al-e Ahmad ou Sâdeq Choubak qui y ont consacrés de longs passages dans leurs œuvres. Ce dernier adopte pour incipit de son roman intitulé *Sangué Sabour* une scène de tremblement de terre qui a eu lieu dans le sud de l'Iran. De même Al-e Ahmad, dans *Une pierre sur une tombe*, fait allusion au tremblement de terre de Ghazvin dont il dépeint l'horreur des décombres et les victimes.



Tremblement de terre à Bou'în-Zahrâ, Ghazvin, 1962

Si un événement peut être catastrophique pour les populations qui en sont victimes, c'est dans bien des cas le discours tenu sur lui qui lui confère ou non un statut de catastrophe.

Ainsi la littérature est témoin et s'engage face aux malheurs des hommes. Responsable à plus forte raison, l'écrivain recrée des scènes de tremblement de terre et en décrit l'impact sur les destins personnels. Ses efforts en vue de provoquer un effet de compassion chez le lecteur entraînent une réaction de solidarité active, ou du moins émotionnelle. Une étude attentive des ouvrages littéraires qui ont abordé le thème de la catastrophe naturelle nous révèle également certaines caractéristiques de la société concernée. ■

Que jamais, nulle part, personne n'ait mon enfance, notre enfance!

Traduction du persan par
Atiyeh Arâbi

Ce texte est la traduction d'une discussion entre témoin du tremblement de terre de Roudbâr du 21 juin 1990, Samirâ Bozorgui, et son amie, victime de la catastrophe.



Une fillette de Roudbâr, photo: Kâveh Golestân

Salut

Tu te souviens de moi? Réfléchis un peu plus… C'est Samirâ! Ta camarade de 4e à l'école primaire…

Si tu ne t'en souvenais pas! Si tu ne te rappelais plus de moi… mais moi, je me souviens bien de toi; dans la classe, tu t'asseyais toujours au deuxième rang, tout près de la porte.

Tu t'es inscrite à l'école au milieu de l'année scolaire. On disait que tes parents avaient divorcé il y avait peu de temps, et que ta sœur et toi aviez été obligées d'habiter chez vos grands-parents.

Tu t'en souviens, du cours de sport? On jouait au ballon…tu étais dans mon équipe. Maladroite comme tu étais, on a perdu le match au bout de quelques minutes.

La dernière fois que tu nous as fait perdre, je me suis mise en colère (mais pourquoi?): "Je ne te permets plus de jouer", t'ai-je dit. Je me rappelle fort bien que tu as insisté: "Permets-moi de jouer, je t'en prie. Je ferais tout mon possible, je ferais plus attention, je t'assure. Je t'en prie…"

Je ne me souviens plus de ce que j'ai décidé par la suite: t'ai-je permis de jouer une autre fois? Dis-le-moi! Je t'en prie… Je me rappelle encore tes yeux qui me suppliaient si pitoyablement. T'ai-je permis d'y jouer encore une autre fois? Oui?

Tu t'en souviens? Je me prenais pour le chef, supérieur aux autres. Je voulais commander tout le monde. Tu te rappelles?

Tu te souviens du jour où on m'avait remis le prix d'excellence? Tu t'étais soudain mise à pleurer, sous prétexte d'un mal au ventre qui t'avait pris subitement… Pourquoi ne me suis-je pas rendue compte que toi aussi, tu souhaitais le prix? Au diable l'école et ses cours…

Ma grand-mère me disait toujours que la Terre est située sur la corne d'un grand bœuf. Quand le bœuf jette la Terre d'une corne à l'autre, la Terre tremble. La Terre trembla alors. La ville fut bouleversée et détruite. Nous quittâmes la ville pour ne plus y revenir.

Un jour, j'ai revu notre institutrice. Je lui ai demandé sur le champ: lesquelles de nos camarades ont été…? Elle a fui mon regard.

Ces jours-là, je m'étais habituée aux yeux qui me cachaient leur regard, prononçant en bredouillant une mauvaise nouvelle.

Elle a murmuré que tu n'étais plus vivante. Tu as beaucoup souffert, n'est-ce pas? Elle a dit que tu aurais été sauvée, si les secours étaient arrivés un peu plus tôt pour te sortir du tas de décombres. Elle a dit que Ma'ssoumeh aussi…

La nuit, je n'ai pas pu dormir. Et je ne le peux toujours pas, espérant toujours te revoir dans mes rêves…

Je veux que tu saches que je souhaite de tout mon cœur revenir au même cours de sport… de t'embrasser et te dire: Sois toujours dans mon équipe! Autant de fois tu nous feras perdre le match, autant de fois je te permettrai de jouer.

Je veux que tu saches que je souhaite de tout mon cœur être de nouveau le jour où on m'avait offert le prix… et de te le donner pour que tu n'ais plus mal au ventre!

Excuse-moi… ■

Paris Photo 2009

19 - 22 novembre 2009

Jean-Pierre Brigaudiot



Photo: Sadegh Tirafkan

C'est une foire d'art consacrée à la photo; elle est la plus marquante de la saison parisienne et bien que parisienne, elle se présente comme une foire très internationale. Elle se tient au Carrousel du Louvre, cet espace en sous sol que partagent le musée du Louvre, les ruines d'un Paris moyenâgeux, des commerces et les espaces consacrés aux salons et expositions.

La photo a mis longtemps, très longtemps, à acquérir le statut d'art à part entière. Elle fut d'abord reconnue comme technique, ce qui selon une séparation séculaire lui interdisait en tant qu'*art mécanique*, de rejoindre les *arts libéraux*, autrement dit les beaux arts. La photo repose sur des appareils et des techniques créés pour représenter le monde ou en présenter certaines apparences, ou simplement les évoquer. Car toute photo, si fondée sur la mimésis soit-elle, reste une *image* avec sa définitive fixité et partialité. Pour le public, la photo est un art aisé d'accès; en effet, elle n'est pas cantonnée par essence dans les musées qui, malgré une grande fréquentation, restent élitistes. Elle est familière, fait partie de notre quotidien, et puis elle représente le monde qui est notre milieu de vie; elle est également plus accessible que bien d'autres formes d'art car elle ne requiert, du moins semble-t-il, ou croit-on, pas nécessairement de connaissances ni de culture préalables; en effet, chacun en use en toute simplicité et même la pratique avec ou sans intention artistique. Désormais et depuis quelques lustres, la photo est considérée comme un art à part entière qui a ses musées, ses galeries et ses

salons ainsi que son marché, celui-ci hissant certaines œuvres à des prix considérables.

Pour cette foire 2009, très courue, on se bouscule entre amateurs et professionnels, les uns galeristes, les autres photographes souvent en tenue d'explorateurs-reporters, et tous ceux qui viennent voir et apprécier, collectionneurs et curieux très motivés. Dommage, vraiment, que le prix d'entrée - comme en beaucoup de manifestations culturelles - soit tellement dissuasif, notamment pour les étudiants en art; mais commerce oblige! Cette manifestation a le vent en poupe et témoigne de la dynamique de la photo en même temps que du marché qu'elle génère - ainsi cette composante de l'art transgresse-t-elle allègrement la morosité ambiante de ce qu'on appelle l'art contemporain. Pour ce qui est des galeries françaises, il est significatif que beaucoup de celles qui sont présentes ne se vouent pas spécifiquement à la photo, comme par exemple la galerie Renos Xippas ou encore la galerie Patricia Dorfmann. Au-delà de la simple visite des stands des galeries, l'offre de Paris Photo est très large, avec beaucoup de conférences et de rencontres avec les photographes, avec aussi le prix BMW (la marque automobile) et une exposition sans éclat que le public semble un peu bouder, avec encore un prix des jeunes talents sponsorisé par SFR (l'opérateur téléphonique) et le signalement de nombreuses manifestations dans des lieux institutionnels: au Centre Georges Pompidou, à la Maison Européenne de la Photographie, à la Bibliothèque Nationale de France, au musée du jeu de Paume, à l'Institut du Monde Arabe (*Palestine, la création dans tous ses états*) et d'autre part dans de nombreuses galeries ou même dans des ventes publiques.

Peut être plus qu'ailleurs, qu'en d'autres salons et foires d'art, on entend parler un peu toutes les langues parmi lesquelles l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le portugais mais également le farsi, le coréen, l'arabe, etc., ceci pour dire combien la manifestation est cosmopolite et exerce un fort attrait. Plus de cent galeries sont réunies ici. En même temps, cette présence de galeries comme les galeries iraniennes, tunisiennes, libanaises et des Emirats arabes confirme un accès à la scène artistique internationale des artistes de ces pays, donc leur renommée hors du cadre régional sans avoir à quitter leur aire d'appartenance, ce qui est un phénomène récent.

Et si l'on entend parler farsi, c'est qu'une fois encore, l'Iran est à l'honneur à travers certains de ses photographes et par les galeries invitées (Silkroad et Assar Art), tout comme la photo iranienne est actuellement à l'honneur avec les deux remarquables expositions au Musée du quai Branly et à La Monnaie de Paris: respectivement *165 ans de photographie iranienne et Iran 1979-2009, entre l'espoir et le chaos, 30 ans de photographie documentaire iranienne.* La présence iranienne à Paris Photo se fait grâce à la participation active de la *Fondation arabe pour l'image*, sous le label *La scène arabe et iranienne*. Cette fondation a pour objectif la sauvegarde et la valorisation du patrimoine photo des pays du Moyen Orient et d'Afrique du nord, elle détient plus de 300 000 œuvres.

Avec cette foire de grande envergure tous les genres connus en photographie ou presque sont présents: photo ethnologique ou historique aux tons passés et ocrés, photo reportage, photo plasticienne avec toute la gamme des déclinaisons et catégories qui lui sont propres, à travers des sujets ou prétextes comme la nature, le paysage esthétisé ou le paysage de l'abandon, celui des *non-lieux*, banlieues, friches industrielles ou zones intermédiaires où vivent des populations sans grand espoir de jours meilleurs. Et puis il y a l'objet, tel quel, simple, banal ou sacralisé par l'artiste qui s'en empare. Il y a la photo *arrangée*, mise en scène et éventuellement retravaillée à l'ordinateur - car la photo bouge en ses définitions et les dogmes (ou ce qu'il en subsiste) sont subvertis par la liberté dont usent certains photographes; aussi voit-on cohabiter le tirage argentique artisanal avec l'impression jet d'encre. Avec la photo contemporaine, il en est comme de la peinture figurative et de la peinture abstraite il y a quelques

décennies: argentique ou numérique ou mixte, peu importe et il n'y a ni opposition ni vérité intangible. Tout ces genres qui se côtoient reflètent les postures, voire les engagements des photographes et d'un stand à l'autre on passe d'un monde béat de type Disneyland propre par exemple à Yann Arthus Bertrand à un regard social ou politique critique acéré, envers d'un trop joli décor. Ce Paris Photo 2009 m'est apparu comme bouillonnant de créativité, ceci assez paradoxalement car je n'ai pourtant pas gardé le sentiment de découvertes époustouflantes. Peut être est-ce parce que la photo est omniprésente dans le monde de l'art et dans notre quotidien. La très grande quantité et la diversité des œuvres ne lassent cependant pas, chaque photo étant un regard sur notre monde en même temps qu'une manière particulière de voir celui-ci, de le rapporter, de le dire, de le croire, de le sublimer ou de le dénier. Car la photo ne dit nullement le réel, elle dit un réel parmi d'autres manières de le dire. Encore faudrait-il définir le réel; mais cela échappe à la seule photo.

Pour revenir à la photographie iranienne, je crois qu'on pourrait la considérer comme bicéphale avec d'une part la photo iranienne d'Iran et la photo des Iraniens vivant de longue date hors l'Iran, dont certains, comme la très newyorkaise Shirin Neshat (exposée par la galerie Jerôme de Noirmont, Paris) opèrent dans la fiction au sujet d'un pays qui leur est certainement devenu très étranger. Il faut dire que la photo iranienne, dans son ensemble, témoigne d'une extrême vitalité, allant désormais bien au-delà de ce qui la caractérisa plusieurs décennies durant: la photo reportage, liée aux événements majeurs qu'ont été la révolution et la guerre contre l'Irak.

La photo iranienne de par son indéniable intérêt et sa qualité est couramment présente sur le marché international, donc dans de nombreuses galeries non iraniennes, comme par exemple avec la *B21 gallery* de Dubaï ou comme ce fut le cas avec la galerie parisienne Thaddaeus Ropac en février et mars dernier avec l'exposition *Raad O Bargh. 17 artistes iraniens à Paris.* Nul doute que ces échanges entre peuples sur la base de la création artistique sont enthousiasmants. ■



Photo: Mehrad Afsari

La dimension initiatique des *Grands Chemins* de Jean Giono

Mariam Farâhâni

Après la première guerre mondiale au XXe, le genre romanesque devient plus fertile et plus varié que jamais. Il s'épanouit dans les directions les plus diverses; parmi ces courants romanesques variés, il y a des écrivains qui évoquent les rigueurs de la réalité sociale ou exaltent les beautés de la vie rustique. De même, comme Bernard Alluin écrit, «*leurs récits peuvent revêtir le charme de l'évolution nostalgique en ressuscitant le paradis perdu de l'enfance et de la terre natale*.»[1] Mais ces écrivains proposent surtout une vision poétique du monde, comme Giono qui emprunte les voies d'un lyrisme cosmique en célébrant les grandes forces de la nature.

Jean Giono (1895-1970) est un écrivain dont l'œuvre romanesque a en grande partie, pour cadre le monde paysan provençal. Il composa d'abord une série de récits rustiques, mais après les expériences amères de la guerre, son œuvre romanesque évolua. Au cours de ce second stade de son œuvre, Giono a essayé de peindre un monde où l'homme mène dans la solitude une «*vie presque végétative*.»[2] Par ses visions de la Grèce antique, il dépeint la condition humaine dans le monde, face aux questions morales et métaphysique. *Les Grands Chemins* est l'un des récits qui appartient à cette partie de son œuvre: le Narrateur (le héros anonyme du récit), donne sa version au temps présent d'une étrange amitié avec l'Artiste (joueur de cartes) qui est un tricheur habile. Cette étrange amitié pousse le Narrateur à accompagner, secourir et finalement tuer son compagnon. Nous pouvons constater que dans ce roman, l'humanité est dépeinte sous des couleurs noires, où les calculateurs égoïstes abondent.

Dans cet article, nous étudierons plus particulièrement la dimension initiatique des *Grands Chemins*. Pour arriver à cela, nous aborderons tout d'abord les rapports existant entre ce roman et le roman picaresque. Nous analyserons ensuite les aspects paradoxaux de cette initiation. Enfin, nous expliquerons les thèmes essentiels du roman afin d'en déchiffrer la vision du monde tragique, qui se confond avec celle de Giono.

Un roman picaresque moderne

Nous pouvons qualifier ordinairement de picaresque, un ensemble de romans qui sous forme autobiographique, racontent les aventures d'un personnage sans métier (le picaro), servant de nombreux maîtres, volontiers vagabond, voleur ou mendiant. Ce genre romanesque naît en 1554 en Espagne, avec un chef-d'œuvre anonyme intitulé *La vie de Lawarillo de Tomes.* Cette littérature a donné lieu hors Espagne à de nombreuses imitations, notamment en France avec *Gil Blas* de Lesage (1715-1735). L'une des caractéristiques qui cristallise le genre picaresque est le personnage du picaro qui n'est autre qu'«*un hidalgo à rebours*.»[3]

Un roman picaresque emporte avec lui sa problématique qui constitue sa substance liée à une forme invariante: la narration à la première personne, des aventures multiples où le picaro est confronté à

un milieu qui le refuse. Tout cela détermine une errance, des haltes que sont les auberges, un personnage principal souvent accompagné d'un compagnon et sorte de double. Cette formalisation cache une interrogation essentielle sur la condition humaine.

Le titre que Giono a donné à son œuvre prouve bien qu'il s'agissait d'insérer son projet dans un cycle d'au moins deux volumes. Ce cycle apparaît d'ailleurs à son tour comme inclus dans un autre encore plus vaste. Il s'agit donc bien d'écrire une œuvre considérable qui est beaucoup plus proche de l'épopée que du roman picaresque. Cette œuvre est destinée sans doute à prendre place dans l'un des deux grands ensembles narratifs dont Giono rêve depuis longtemps et qu'il définira ainsi en 1945: "*Si je mourais maintenant avant d'avoir écrit* Romanesques *et* Les Grands Chemins*, on ne saurait pas quelle est la vraie grandeur de mon œuvre et ce que peut être mon art. Ce que j'écris jusqu'au présent n'est que le côté paysan et naturel de ce que j'ai voulu créer. À partir de maintenant autre chose va venir.*"[4]

Mais si Giono rejoint aussi Cervantès, nous pouvons comprendre que bien des critiques aient assimilé son récit aux romans picaresques, et aient trouvé dans les *Nouvelles exemplaires* de Cervantès un modèle assez précis qui présente en effet deux personnages formant un couple. Les deux héros de Cervantès, sans racines et sans attaches, s'enrôlent pendant le temps de la narration dans une confrérie de voleurs, et la fin de la nouvelle annonce un nouveau départ. Nous savons l'admiration de Giono pour Cervantès et pour *Don Quichotte*. Elle a sans doute favorisé cette reprise d'un thème privilégié par les deux romanciers, celui de la route,



Jean Giono, 1955

qui est également celui du hasard, du risque, de la rencontre, du bien ou du mal.

À la différence des deux personnages de Cervantès, ceux de Giono ne parcourent pas les routes pour gagner leur pain. Tout au moins est-ce là une

Nous savons l'admiration de Giono pour Cervantès et pour *Don Quichotte.* Elle a sans doute favorisé cette reprise d'un thème privilégié par les deux romanciers, celui de la route, qui est également celui du hasard, du risque, de la rencontre, du bien ou du mal.

motivation très secondaire. Ils y cherchent une réponse à leur curiosité naturelle, peut-être même un débouché vers un bonheur possible ou impossible. Le thème

de la route rejoint donc tout naturellement celui du divertissement, nous éloignant alors de la nouvelle de Cervantès. «*L'homme de grand chemin*» dont parle Giono dans ce roman ne peut se contenter de tout venant, du quotidien et du médiocre.

Mais l'originalité du récit de 1950 tient à l'aspect violemment contrasté que Giono a donné aux deux solutions incarnées par ses deux protagonistes: le Narrateur et l'Artiste sont tous deux des «*hommes de grands chemins*» à la recherche d'une «*vie sans plafond*», divertissement démesuré que l'Artiste trouve en jouant son sang, dans un égocentrisme forcené, mais que le Narrateur découvre, lui, en jouant son cœur, dans le don intégral de soi à l'autre. La structure du couple repose sur cette opposition fondamentale liée à une finalité commune.

Qualifier *Les Grands Chemins* de "picaresque" signifie qu'il s'agit des aventures de héros en marche, d'une narration linéaire fragmentée par des étapes, d'un monde propre à narrer tout ce qui advient à ces personnages qui se promènent sur les routes. En ce sens, la construction et la thématique du roman de Giono répondent à cette définition. Il s'ouvre sur le trimardeur narrateur qui fait du stop «le matin» au bord de la route, et il se ferme sur le même personnage qui de nouveau se met en route par un jour ensoleillé. Ce sont ses rencontres, multiples, insignifiantes ou exceptionnelles, qui ponctuent le récit. Le rythme oscille entre l'univers ouvert des larges espaces et le monde clos des villages, des jardins, des auberges et des cuisines. À travers les allusions du discours du Narrateur, nous pouvons deviner bien des aventures passées de l'un à l'autre qui pourraient s'insérer dans un roman picaresque.

Le rythme oscille entre l'univers ouvert des larges espaces et le monde clos des villages, des jardins, des auberges et des cuisines. À travers les allusions du discours du Narrateur, nous pouvons deviner bien des aventures passées de l'un à l'autre qui pourraient s'insérer dans un roman picaresque.

Celles de l'Artiste d'abord, qui font allusion à un passé carcéral de mauvais garçon, peu différent sans doute de celui qu'a connu le tricheur de la nouvelle de Cervantès. Quant à l'honnête Narrateur, sa vie, sans être aussi chargée que celle du copain, est certainement riche en expériences multiples. Nous la saisissons en coulisses, par fragments, au détour d'un dialogue souvent ambigu avec par exemple un médecin, un patron ou une aubergiste. Mais ses apprentissages, culturels ou sentimentaux, ne sont jamais narrés. Il en va de même quand il s'agit des autres. Du début jusqu'à la fin, il touche de près ou de loin les intrigues douteuses qui pourraient sans doute relever du roman policier. C'est le cas des rapports énigmatiques qu'il perçoit, lors de son séjour au moulin à huile, entre son propre patron, une jeune fille qui vient au moulin un certain dimanche, et le beau-père de celle-ci.

C'est une affaire embrouillée où il se trouve engagé par générosité chevaleresque d'abord, par amitié ensuite, mais qu'il ne cherche nullement à démêler. Il lui suffit ici encore d'assumer sa fonction d'adjuvant en parcourant les routes difficiles et montagneuses en cet hiver rigoureux. Le reste ne les regarde pas, ni lui ni le romancier. Il en va de même, dans un climat et dans un pays

plus clément, lorsque le Narrateur devine le drame qui oppose M. Albert (son employeur) et la femme. Dans toutes ces circonstances, le personnage qui raconte et qui, le cas échéant, agit, se tient à une distance respectueuse du fait divers possible. Le romancier, lui aussi, reste volontairement en deçà de ce que peut savoir le Narrateur. Donc, nous pourrions dire que *Les Grands Chemins* n'est pas tout à fait un roman picaresque; il est un roman picaresque moderne.

En effet, si le roman est bâti en grande partie sur la multiplicité des rencontres, il n'en reste pas moins que la rencontre essentielle est celle que le Narrateur fait de l'Artiste: c'est l'aventure unique qui va orienter tout le reste. Dans la partie suivante, nous allons examiner les aspects paradoxaux de cette rencontre et la relation ambivalente de deux héros principaux du récit.

Une initiation à rebours

Les couples formés par Amédée et Albain dans *Un de Baumugnes*, par l'homme vieux et l'homme gras dans *La solitude de la pitié*, par Antonio et Matelot dans *Le chant du monde*, sont les couples masculins qui traversent l'ensemble de l'œuvre de Giono. Et c'est bien d'une traversée qu'il s'agit, dans la mesure où ces personnages sont toujours en marche, toujours «amis de grands chemins», comme si l'amitié chez Giono se définissait par l'action de marcher ensemble dans la même direction.

Le couple formé, dans *Les Grands Chemins*, par le narrateur et l'artiste s'inscrit dans cette longue procession. Cependant, il se distingue des autres et retient d'emblée l'attention par deux traits dominants: d'abord son caractère extraordinairement mal assorti; jamais on ne vit compagnons si peu faits l'un pour l'autre, et l'on croit sans peine le narrateur lorsqu'il affirme que «*ce n'est vraiment pas un homme de ce genre qu' [il] aimerai[t] avoir pour ami.*»[5] De plus, ce couple échappe à la règle selon laquelle, au fil du récit, l'ami le plus âgé s'efface pour permettre au plus jeune d'accéder à l'amour et d'apporter sa contribution au cycle de la vie.

C'est bien d'une traversée qu'il s'agit, dans la mesure où ces personnages sont toujours en marche, toujours «amis de grands chemins», comme si l'amitié chez Giono se définissait par l'action de marcher ensemble dans la même direction.

Les Grands Chemins nous conduisent bien au retour à l'état initial: le narrateur se retrouve seul par les routes comme il



l'était au début du roman. Par ailleurs, l'action semble avoir progressé au rebours de l'ordre naturel dans la mesure où, des deux amis, c'est le plus jeune qui est vaincu et tué par le plus âgé. Aux œuvres mimant le cycle de la vie, fondé sur un perpétuel renouvellement, semble ainsi s'opposer une structure fermée, le terme du roman venant nier toute évolution et l'amitié se réduisant à une parenthèse refermée après bien d'autres: amitié d'un hiver, elle est comportée par le vent du printemps et pas même un souvenir.

Cette vision des choses demande néanmoins à être précisée: en effet, l'étude du jeu des oppositions à l'intérieur d'un couple qui se donne d'abord comme une vivante antithèse, crée la plus grande confusion pour le lecteur. Le dénouement de l'œuvre pourra ainsi être relu non comme triomphe de l'ordre par élimination d'un élément perturbateur mais comme victoire d'un narrateur qui porte à son point d'aboutissement un processus de *compréhension,* c'est-à-dire d'ingestion et d'assimilation des éléments extérieurs, et surtout d'un compagnon qu'il portera dorénavant tout entier en lui-même.

Aux œuvres mimant le cycle de la vie, fondé sur un perpétuel renouvellement, semble ainsi s'opposer une structure fermée, le terme du roman venant nier toute évolution et l'amitié se réduisant à une parenthèse refermée après bien d'autres.

Concernant le couple des *Grands Chemins*, Alain Tissut écrit que «*Le couple masculin dans Les Grands Chemins s'impose dès l'abord comme associant des êtres aux différences marquées, non seulement par le plan physique, mais dans le domaine moral*»[6] Nous pouvons parler là d'une opposition tranchée, et ce sont les yeux surtout qui ont pour tâche de la manifester: le «*vilain regard*» constitue le premier élément de description de l'artiste qui nous soit fourni[7], et des rappels réguliers interdisent de perdre de vue cette indication. Au contraire, les yeux du narrateur sont yeux «*d'innocence*», et l'artiste lui-même constate: «*[…] on voit tes yeux et on tombe dans les pommes.*»[8]

Ainsi, des deux membres du couple, l'un provoque immédiatement la sympathie (des hommes, qui lui font d'emblée confiance et lui donnent du travail) et noue presque à chaque rencontre une «*petite amitié*»[9], tandis que l'autre est rejeté aussitôt qu'entrevu : il suscite la défiance, l'antipathie et provoque les réactions de rejet violent qui seront la battue finale. Les rapports entre l'artiste et les autres personnages sont si distants que jamais ou presque nous ne voyons qu'ils vont s'engager dans un dialogue avec un autre que le narrateur.

Donc, les deux compagnons sont bien hommes de grands chemins, en rupture avec l'ordre des sédentaires, l'un est avenant et sociable, tandis que l'autre semble haïr une société qui le repousse. L'Artiste parvient ainsi à faire l'unanimité contre lui: chacun, parmi les personnages, de la patronne de la seconde auberge où séjournent les deux hommes à M. Albert[10], ne s'inquiète de le voir aux côtés du narrateur et s'enquiert de l'ancienneté de cette amitié paradoxale. Comment résister à une telle concordance des points de vue? Comment ne pas succomber à cette suspicion généralisée? Comment ne pas condamner l'artiste lorsqu'aucune voix ne s'élève pour prendre sa défense?

Du fait, le lecteur accepte lui aussi ce jugement négatif, et ce de façon d'autant plus spontanée qu'il est constamment en relation avec un narrateur qui ne fait rien

moins que prendre la défense de son compagnon de route. En effet, l'opposition la plus lourde de conséquence à l'intérieur du couple est peut-être celle de la première et de la troisième personne, du «je» et du «il». Avec le premier, le lecteur est en relation permanente et immédiate du fait de sa combinaison avec le présent de l'indicatif: nous sommes destinataires d'un récit qui se présente comme contemporain de l'événement, et en retirons l'impression de lire à livre ouvert dans les pensées du narrateur, qui ne sauraient être qu'authentique puisque l'absence de distance temporelle ne permet aucune retouche, aucune réorganisation.

Comme nous l'avons vu, la relation de ce couple ne pourrait à première vue être vraisemblable; mais il semble que Giono veut à travers cette amitié bizarre représenter sa vision du monde. Les paradoxes existant dans ce roman peuvent déchiffrer les pensées et les sentiments du romancier.

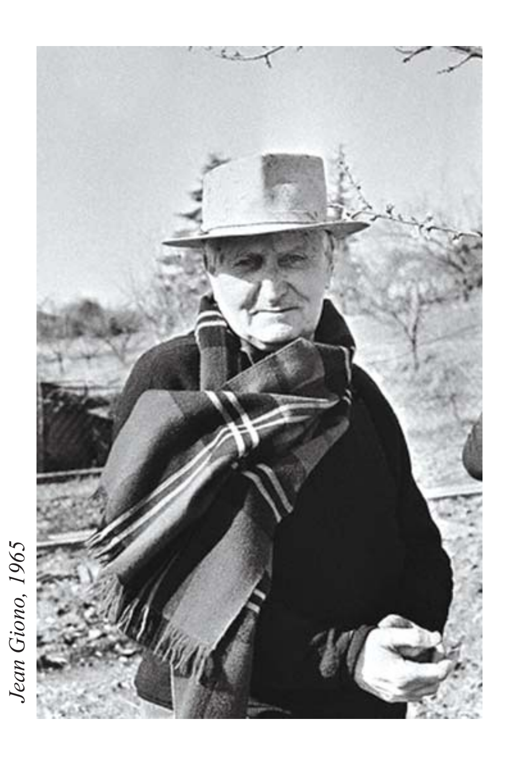
La vision tragique du monde

Giono envisage certains éléments concrets qui seraient susceptibles d'entrer dans son roman en les énumérant sans ordre apparent et sans les commenter. Il fait suivre ces esquisses d'une méditation qui tourne autour de trois thèmes essentiels: "*L'homme est un voyageur. Il y a d'abord dans son âme les besoins du nomade qui fait de lui un errant et un déraciné, le chasse sur les routes. L'homme est encore un amoureux. Il y a chez lui le désir qui possède son cœur de se rapprocher d'un autre cœur, de trouver sa sœur ou son frère, ce tourment de tendresse qui fait de lui un amant. Enfin, il y a encore chez les plus nobles d'entre nous le besoin de pureté et de perfection.*"[11]

Ce voyageur romanesque montre bien également que l'intention de Giono ne s'est jamais démentie: célébrer les chemins matériels de la terre comme les plus sûrs garants de la liberté et de la disponibilité, et les lier fortement aux «chemins intérieurs» de l'homme. Alors, le plaisir du voyage matériel lui donne, en quelque sorte, la totale liberté dont il jouit qui le conduit ainsi à l'aventure. Pour le Narrateur, la joie et le plaisir surgissent au détour d'une route. Pourtant, cette notion de plaisir est loin d'être anodine, malgré la simplicité des joies que le voyage réserve au Narrateur. Dès l'ouverture du récit, son ambiguïté apparaît, jetant une ombre suspecte sur l'allégresse de ce commencement: le routier qui prend à son bord le Narrateur qui se demande s'il se balade pour son plaisir. Le plaisir et la liberté qu'il suppose sont sans commune mesure avec la vie normale. Et c'est pour cela qu'à travers eux s'effectuent les tendances qui changent l'élan picaresque en tragédie.

Ce voyageur romanesque montre bien également que l'intention de Giono ne s'est jamais démentie: célébrer les chemins matériels de la terre comme les plus sûrs garants de la liberté et de la disponibilité, et les lier fortement aux «chemins intérieurs» de l'homme.

Dans la partie précédente, nous avons vu que la rencontre essentielle du Narrateur et de l'Artiste est une aventure unique qui va orienter tout le reste. Désormais c'en est fini, pour lui, de la liberté des grands-routes. Il n'est plus disponible; sa mobilité, ses errances dépendent de la forme de divertissement


Jean Giono, 1965

qu'a choisie l'Artiste, passion plus exigeante que celle de l'aventure vagabonde. Dès lors, l'amour qu'a rencontré le Narrateur au hasard des chemins transforme et déforme ce qui aurait pu n'être qu'un roman qui devient beaucoup plus proche par sa structure de la tragédie classique. De plus, la pause ultime, celle qui précède l'acte meurtrier (le regard de l'Artiste fixé sur son copain) n'est pas la répétition d'une autre. Ce regard prend place à l'intérieur d'un mouvement qui précède le meurtre, où le Narrateur chemine, encore et toujours, dans un état quasi symbolique.

Il semble que Giono veut à travers cette amitié bizarre représenter sa vision du monde. Les paradoxes existant dans ce roman peuvent déchiffrer les pensées et les sentiments du romancier.

De fait, le Narrateur ne trace pas grande chose de l'acte final, si ce n'est le commentaire qui suit: «*C'est beau l'amitié*».[12] L'exécution est présentée comme un remède radical, non pas à son propre ennui, mais au mal de l'autre. Cette conclusion qui va dans le sens d'une œuvre romanesque, semble souvent s'intégrer dans une vocation de l'anéantissement. Aussi, l'unité d'action quasi classique du roman de 1950 utilise donc les «grands chemins» qui mènent inexorablement à ce dénouement tragique et étonnant dans une acception aussi bien métaphysique que réaliste. Le récit apparaît beaucoup plus moral que picaresque par bien des aspects, et tout d'abord par le parti pris de généralité et d'anonymat que l'on découvre ici plus qu'ailleurs.

Chez Giono, le jeu de cartes est aux mains d'un tricheur qui n'est pas sans réjouir le romancier. Le joueur des *Grands Chemins*, lui, est aussi un grand artiste en la matière, mais s'il triche c'est avant tout pour se faire plaisir, pour aller jusqu'au bout de son divertissement. Tricher l'oblige à miser l'essentiel. Mais ce *jouer* qui nous entraîne fort loin de la nouvelle de Cervantès donne des dimensions exceptionnelles au personnage «possédé» par sa passion. L'Artiste triche comme il respire; mais dès qu'il ne peut plus tricher, il ne lui reste plus qu'à mourir. Tricher, mentir, c'est pour Giono la passion la plus divertissante de toutes, puisque c'est jouer avec la vérité et avec la vie.

L'Artiste et le Narrateur vivent sur le même mode du divertissement: le premier triche d'une manière de plus en plus claire, lorsque l'usage de ses mains lui fera défaut, et il ira jusqu'au crime qui est un prélude à sa propre mort; le second s'oublie de plus en plus dans une générosité sans limites, jusqu'au meurtre de celui qu'il aime. Le dernier

divertissement (la mort de l'Artiste), mène à cela même qu'il semblait destiné à écarter: le néant. Le meurtre de l'Artiste, quelque peu paradoxal et euphorique, est une transposition métaphorique du meurtre fait par l'auteur sur son personnage et son roman: «*Je les tue avec beaucoup de plaisir*»[13] Giono désire partir vers un autre roman et conduire un autre personnage vers une autre aventure. Le romancier est aussi ce tricheur des chemins de l'écriture qui dissimule ses cartes.

Comme nous l'avons déjà mentionné, l'œuvre romanesque de Giono a évolué après la guerre. *Les Grands Chemins* est l'une de ces œuvres dans laquelle le romancier essaie de peindre la condition humaine pendant les années d'après guerre. Giono qui est inspiré par les mythes du diable, de l'Antiquité et des tragiques classiques, a pu au moyen d'un roman picaresque moderne déclarer les paradoxes intérieurs de l'humanité. Si bien que, nous avons bien constaté les effets de ces paradoxes sur la forme et le fond du récit: l'initiation à rebours de deux héros (l'Artiste et le Narrateur) et leur relation ambivalente qui aboutit à la mort de l'Artiste.

Le lecteur des *Grands Chemins* pourrait découvrir l'inquiétude panique de Giono, qui est le propre de l'homme vivant au contact des réalités amères de la vie. Dans ce roman, il crée un univers pathétique, mais dépouillé, où l'analyse psychologique et l'évocation de la vie cosmique se confondent en un récit à la fois lumineux et inquiétant. Donc, les deux protagonistes de Giono pourraient être le symbole de l'homme après la guerre au XXe siècle, et leur l'évolution intérieure au long du récit pourrait bien montrer la condition désagréable de l'humanité à ce moment-là. ■

Le meurtre de l'Artiste, quelque peu paradoxal et euphorique, est une transposition métaphorique du meurtre fait par l'auteur sur son personnage et son roman.

1. Alluin, Bernard, 1991, p. 165.
2. Castex, Pierre, 1953, p. 95.
3. Bonhomme, Béatrice, 2003, p. 262.
4. Ricatte, Robert, *Les œuvres romanesques complètes de Giono*, tome V, 1983, p. 1144.
5. Giono, Jean, p. 35.
6. Tissut, Alain, 1998, p. 101.
7. Giono, Jean, p. 31.
8. Ibid, p. 87.
9. Ibid, p. 55.
10. Ibid, p. 205.
11. Ricatte Luce, 1983, p. 1142.
12. Giono, p. 242.
13. Giono, 1990, p. 199.

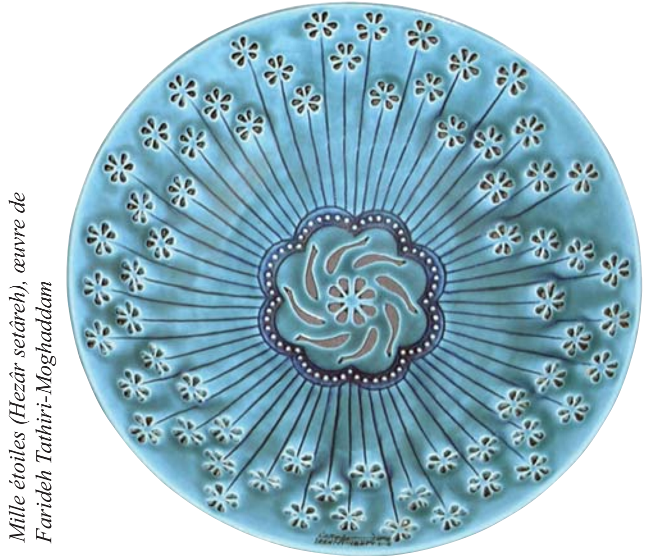
Bibliographie:

- Alluin, Bernard, *La littérature française au XXe siècle*, Paris, Éd. Nathan, 1991, 232 p.
- Bonhomme, Béatrice, Sous la direction de Jean-François Durand et Jean-Yves Laurichesse, *Giono dans sa culture*, Paris, Éd. Presse Universitaire de Perpignan, 2003, 275 p.
- Castex, Pierre Georges, *Manuel des Études littéraires françaises*, Paris, Éd. Hachette, 1953, 312 p.
- Giono, Jean, *Grands Chemins*, Paris, Ed. Gallimard, 1951, 242 p.
- Giono, Jean, *Entretiens avec Jean Amrouche*, Paris, Éd. Gallimard, 1990, 240 p.
- Ricatte, Robert, *Les œuvres romanesques complètes de Giono*, Paris, Éd. Gallimard, 1983, « Bibliothèque de la pléiade », Tomes I et V.
- Tissut, Alain, «Des bons copains de Giono», *Analyses et réflexions sur Les Grands Chemins*, Paris, Éd. Ellipses, 1998, 120 p.

La céramique en Iran

une exposition du groupe *Naghsh o Khâk* au Centre Sabâ

Djamileh Zia



Mille étoiles (Hezâr setâreh), œuvre de Farideh Tathiri-Moghaddam

Le centre Sabâ de l'Académie des Arts d'Iran a exposé du 30 octobre au 23 novembre 2009 les œuvres de céramique du groupe *Naghsh o Khâk* (dessin et terre), fondé il y a une dizaine d'années par les élèves de Mme Farideh Tathiri-Moghaddam. Ce groupe travaille avec la terre blanche de Zonouz, village situé près de la ville de Marand, dans la province d'Azerbaïdjan de l'Est. Farideh Tathiri-Moghaddam a eu l'idée d'un *musée vivant de la céramique* pour préserver et faire connaître les méthodes traditionnelles de fabrication de la céramique d'Azerbaïdjan, musée qui a été créé par l'Organisation de l'Héritage Culturel de Tabriz, il y a quelques années. Lors de la clôture de l'exposition, un séminaire fut organisé pour réfléchir sur la valeur artistique et culturelle des céramiques produites actuellement en Iran, et pour tenter de clarifier le rôle de l'Organisation de l'Héritage Culturel et l'Organisation des Industries Artisanales, qui sont les deux principaux organismes en rapport avec la production et la conservation de la céramique en Iran.

La céramique fut inventée vers six mille ans av. J.-C. au Proche Orient. Tepe Sialk et Shahr-e Soukhteh, situés en Iran, font partie des sites archéologiques les plus importants attestant ce fait. Le tour de poterie (mû à la main) fut inventé en Iran au cours du IVe millénaire av. J.-C., et créa une révolution dans la fabrication de la céramique.[1] Farideh Tathiri-Moghaddam, qui a fait ses études à la faculté des beaux-arts de l'Université de Téhéran au cours des années 70, a commencé à s'intéresser à la céramique et à l'art traditionnel iranien il y a une vingtaine d'années. Elle crée depuis des objets en céramique sur lesquels elle trace des dessins inspirés de l'ensemble des arts traditionnels iraniens (architecture, kilim, ornementations des livres anciens, miniature, etc.). Farideh Tathiri-Moghaddam considère que la terre est le premier matériau (le plus basique, le plus fondamental) que l'homme-artiste a utilisé

pour raconter une histoire; la sienne ou celle de son pays. Cette capacité de narration est d'après elle la caractéristique principale de l'art iranien, quel que soit son support. Pour elle, la force narrative des dessins iraniens vient du fait que plusieurs espaces sont mis les uns à côté des autres sur une même surface. La terre devient ainsi une toile de peinture, d'où le nom *Naghsh o Khâk* (dessin et terre) du groupe composé des céramistes qu'elle a formés dans la province d'Azerbaïdjan de l'Est. La terre que ce groupe utilise est celle d'une mine située à Zonouz, à proximité de la ville de Marand; une terre blanche, riche en kaolin, qui a été longtemps utilisée pour fabriquer des céramiques très ressemblantes à de la porcelaine, et qui donne un éclat particulier à l'émail turquoise. Selon Farideh Tathiri-Moghaddam, conserver l'héritage culturel d'une région, d'une province ou d'un pays ne signifie pas imiter éternellement les mêmes dessins et les mêmes formes. Par contre, retrouver les méthodes des anciens et transmettre leur savoir-faire aux générations futures est indispensable pour ne pas perdre cet héritage, qui est une part de l'identité culturelle de chacun; en découle l'idée du *musée vivant de la céramique*, que Farideh Tathiri-Moghaddam et ses élèves ont créé dans une ancienne maison d'habitation restaurée à Tabriz. Ce lieu est porteur d'un concept nouveau: les visiteurs voient en pratique les différentes étapes de la fabrication de la boue et sa cuisson selon les méthodes traditionnelles en Azerbaïdjan. Le musée organise également des stages de formation, afin de préserver et sauver de l'oubli ces méthodes traditionnelles.

Lors du séminaire organisé par le centre Sabâ, après l'exposition des œuvres en céramique du groupe *Naghsh o Khâk*, les intervenants ont centré le débat sur la



Farideh Tathiri-Moghaddam décorant une céramique

clarification des quatre domaines en rapport avec la céramique en Iran: les objets en céramique peuvent être considérés comme des œuvres d'art,

> Selon Farideh Tathiri-Moghaddam, conserver l'héritage culturel d'une région, d'une province ou d'un pays ne signifie pas imiter éternellement les mêmes dessins et les mêmes formes. Par contre, retrouver les méthodes des anciens et transmettre leur savoir-faire aux générations futures est indispensable pour ne pas perdre cet héritage.

peuvent entrer dans le domaine du design (c'est-à-dire avoir une fonctionnalité tout en étant artistiques), peuvent être des objets anciens et faire partie de l'héritage culturel ou encore des produits artisanaux fabriqués de manière traditionnelle et faire ainsi partie de l'industrie artisanale d'Iran. L'Organisation de l'Héritage Culturel d'Iran tente de préserver les objets anciens, alors que l'Organisation

des Industries Artisanales regroupe les ateliers où l'on fabrique des céramiques de manière traditionnelle. Il s'agit d'objets fabriqués à la main, en relativement grande quantité, avec des matières premières locales. La céramique design est un domaine nouveau; le céramiste y est totalement libre dans le choix des matières premières. En design, l'objet doit avoir une forme esthétique et une fonctionnalité. De nos jours, la céramique est également entrée dans le domaine de l'art plastique; sa fabrication est actuellement enseignée dans les écoles de beaux-arts. Les œuvres d'art en céramique créées par les artistes iraniens contemporains ne sont pas forcément inspirées de l'art traditionnel.

La céramique correspond à une gamme allant de la poterie la plus rudimentaire à la porcelaine la plus fine, la différence entre ces objets n'étant que la composition de la terre utilisée, ainsi que le type et le degré de cuisson de celle-ci.

Lors de ce séminaire, il fut précisé que la céramique correspond à tous les objets fabriqués par la cuisson d'une boue, qu'ils soient couverts d'émail ou non. Selon cette définition, la céramique correspond à une gamme allant de la poterie la plus rudimentaire à la porcelaine la plus fine, la différence entre ces objets n'étant que la composition de la terre utilisée, ainsi que le type et le degré de cuisson de celle-ci. Pourtant, certains participants au séminaire considéraient que la poterie et la céramique sont différentes car la poterie est fabriquée à la main alors que la céramique est un objet moulé. Les débats ont ensuite porté sur ce que l'on considère comme une œuvre d'art en céramique. Selon une définition stricte, un objet en céramique ne peut être considéré comme une œuvre d'art s'il est fonctionnel. Certains intervenants ont trouvé cependant cette définition contestable, puisque les objets en céramique ont eu une fonctionnalité dès le début de leur fabrication par l'homme, il y a des millénaires. La question a été alors de savoir ce qui détermine la valeur d'un tel objet: le critère prioritaire est-il la fonctionnalité de l'objet, sa forme, sa couleur? Une théière dont l'eau s'écoule du couvercle, par exemple, n'est pas une bonne théière sur le plan fonctionnel, mais elle peut avoir une belle forme. Dans les concours et les biennales, quels seraient les critères pour dire que cet objet en céramique a plus - ou moins - de valeur qu'un autre? Le sens du mot «fonctionnel» a également suscité des questions. Par exemple, quand un vase est fabriqué avec une terre perméable dans lequel on ne peut donc pas mettre de fleurs puisque l'eau n'y reste pas, peut-on quand-même appeler cet objet un vase, alors qu'il n'est qu'un objet décoratif?



Œuvre de Fereshteh Vargha'iyan, membre du groupe Naghsh o Khâk



Œuvre de Shamsi Maghdoumi, membre du groupe Naghsh o Khâk



Œuvre de Tahmineh Mohebi, membre du groupe Naghsh o Khâk

Œuvre de Shahnâz Akbari, membre du groupe Naghsh o Khâk

Les intervenants ont précisé que les céramistes sont confrontés tous les jours à ce genre de questions, et il n'y a pas de critère clairement défini dans ce domaine à l'heure actuelle. La fonctionnalité d'un tel objet pourrait être de sauvegarder l'héritage culturel dans le cas où ce vase a une forme ou des couleurs inspirées de l'art traditionnel d'une région, ou de susciter un sentiment agréable chez la personne qui le regarde, si l'on donne au mot «fonctionnel» un sens très large.

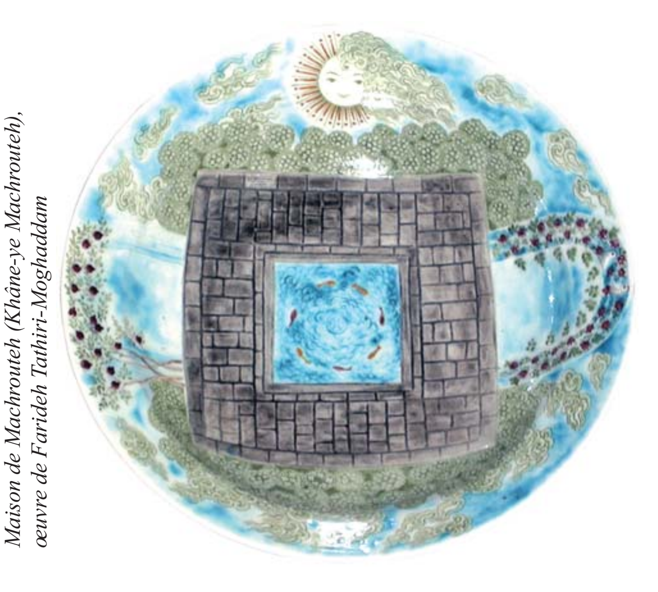
L'une des conditions pour qu'une céramique soit considérée comme une œuvre d'art est qu'elle soit unique; les objets en plusieurs exemplaires sont d'ailleurs éliminés des concours et des biennales. La question est alors de savoir si ces mêmes céramiques - œuvres d'art quand elles sont uniques - entrent dans le domaine de l'artisanat si elles sont fabriquées en plusieurs exemplaires. Une œuvre d'art fabriquée en grande quantité perd-elle de sa valeur? Est-ce juste le premier exemplaire qui est une œuvre d'art, et les exemplaires suivants ne le sont plus? Le cas de la gravure, qui est reproduite à plusieurs exemplaires mais selon une certaine réglementation et en quantité limitée, peut-il être applicable à la céramique? Cette question fut importante pour les participants au séminaire; ils ont estimé que le client a le droit de savoir combien d'exemplaires de l'objet qu'il veut acheter existent dans le monde.

La discussion a ensuite porté sur les céramiques artisanales fabriquées actuellement en Iran sous l'égide de l'Organisation des Industries Artisanales. Les objets artisanaux ont un lien étroit avec l'héritage culturel et les traditions d'une région du fait des dessins, des formes et des couleurs utilisées dans leur fabrication. Une céramique artisanale est

La question est alors de savoir si ces mêmes céramiques - œuvres d'art quand elles sont uniques - entrent dans le domaine de l'artisanat si elles sont fabriquées en plusieurs exemplaires. Une œuvre d'art fabriquée en grande quantité perd-elle de sa valeur? Est-ce juste le premier exemplaire qui est une œuvre d'art, et les exemplaires suivants ne le sont plus?


Le musée vivant de céramique, Tabriz

un objet fonctionnel et ornemental; c'est parfois l'aspect fonctionnel qui prime, parfois l'aspect ornemental. Les objets artisanaux entrent dans la vie quotidienne de tout un chacun, du fait de leur fonctionnalité, et parce qu'ils sont produits en grande quantité et ont donc un prix abordable; ils établissent ainsi un lien direct avec la société et sont présents dans la vie des gens. Cependant, les objets artisanaux, dont les céramiques, n'ont plus l'utilité qu'ils avaient auparavant. Nous les achetons parce qu'ils nous procurent un sentiment agréable, qui est dû au fait que ces objets sont porteurs d'un poids culturel: ils nous rappellent notre histoire et notre identité culturelle. Si nous prenons encore plaisir à boire de l'eau dans un bol couvert d'émail bleu par exemple, c'est parce que nous avons encore en mémoire quelque chose de notre passé qui est en rapport avec ce type de bol. Il y a 50 ans, les gens utilisaient des bols en terre cuite couverts d'émail, non pas parce que c'était beau, mais parce que c'était nettement moins cher que la vaisselle en porcelaine. La poterie avait donc une utilité dans la vie de tous les jours. Or, l'industrie artisanale n'a plus la même fonction aujourd'hui, car nous n'utilisons plus désormais dans notre vie quotidienne ni carafes ou ni cruches. Continuer à fabriquer ces objets n'a donc aucun sens si le but n'est pas de préserver l'héritage culturel d'une région. Mais sauvegarder l'héritage culturel ne veut pas dire fabriquer des objets où la créativité et le renouveau n'ont aucune part. De nos jours, la plupart de ces céramiques artisanales sont des reproductions exactes d'objets anciens, alors que les artisans des siècles passés ne se répétaient pas: ils changeaient les formes et les dessins de leurs céramiques et s'amélioraient au fur et à mesure, ils


Maison de Machrouteh (Khâne-ye Machrouteh), oeuvre de Farideh Tathiri-Moghaddam


Marghash, oeuvre de Farideh Tathiri-Moghaddam





Œuvre de Maliheh Jâleh-Pour, membre du groupe Naghsh o Khâk



Œuvre de Roshanak Mohammad-Ali, membre du groupe Naghsh o Khâk

ne stagnaient pas dans leurs créations.

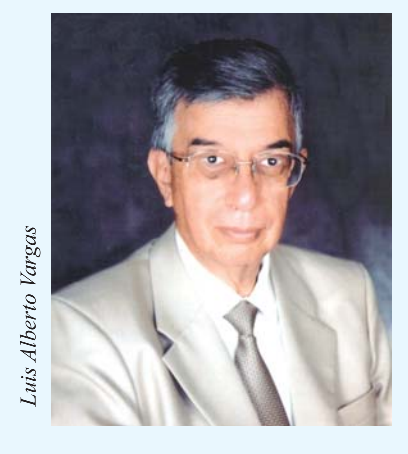
Face à cette situation, comment sauvegarder l'héritage des anciens? Pour Farideh Tathiri-Moghaddam, l'essentiel est de savoir comment garder le passé vivant dans notre esprit. Pour préserver l'héritage culturel de l'Iran, la solution n'est pas de reproduire tels quels les objets fabriqués dans le passé, ce qui serait une imitation de surface, vide de sens; il vaut mieux s'inspirer de l'héritage culturel pour créer des formes et des figures nouvelles. Mais qu'entendons-nous par héritage culturel? S'agit-il des méthodes de production ou des matériels utilisés dans le passé, des formes et des dessins créés dans les temps anciens? Les techniques sont très importantes pour la fabrication la céramique, qui a vu le jour en Iran il y a des millénaires. Ce passé est très précieux concernant la céramique. A la fin du séminaire, Farideh Tathiri-Moghaddam rappela que de nombreux livres parus de nos jours à propos de la céramique fabriquée autrefois en Iran contiennent une part de fantaisie et même de fantasmes, et n'ont pas grand-chose à voir avec les réalités du passé car nous avons perdu, oublié, des éléments de notre passé. «*Quand nous voyons un objet dans un musée, en fait nous ne voyons que sa couche la plus superficielle; c'est comme un livre que nous n'avons pas ouvert. La mission de l'Organisation de l'Héritage Culturel serait alors de découvrir et redonner vie, de façon concrète, à ces parties oubliées de notre passé*», a-t-elle ajouté, d'où l'utilité des musées vivants, dans lesquels les façons de faire des anciens pourraient être montrées et enseignées aux gens. Pour Farideh Tathiri-Moghaddam, *«le plus important est de comprendre le sens et les valeurs de notre culture. La mission de l'Organisation de l'Héritage Culturel devrait être de nous dévoiler l'histoire racontée par la terre que les céramistes de chaque région d'Iran utilisaient, et l'idée qui était à l'origine des formes et des dessins qu'ils créaient. Les céramistes d'aujourd'hui pourraient alors, comme leurs ancêtres, raconter une histoire, la leur ou celle de leur pays, de leur culture*». ■

Pour préserver l'héritage culturel de l'Iran, la solution n'est pas de reproduire tels quels les objets fabriqués dans le passé, ce qui serait une imitation de surface, vide de sens; il vaut mieux s'inspirer de l'héritage culturel pour créer des formes et des figures nouvelles.

1. *Le petit Mourre, dictionnaire d'histoire universelle*, Ed. Bordas, 2004, pp. 96 et 923-4.

Entretien avec le Dr. Luis Alberto Vargas, anthropologue et chirurgien mexicain

Entretien réalisé par
Farzâneh Pourmazâheri
Afsâneh Pourmazâheri


Luis Alberto Vargas

Né en 1941 à Mexico, le Dr. Luis Alberto Vargas est médecin chirurgien diplômé de l'UNAM (Universidad Nacional Autónoma de México), anthropologue physique à l'Ecole Nationale d'Anthropologie et d'Histoire, ainsi que docteur en biologie, spécialisé en anthropologie de l'Université de Paris. Il est également chercheur titulaire à l'Institut des Recherches Anthropologiques de l'Université Nationale Autonome du Mexique et membre du Système National des Chercheurs. Il est également membre de l'Académie Mexicaine des Sciences et de l'Académie Nationale de Médecine, ainsi que nutritionniste honoraire au Collège Mexicain des Nutritionnistes. Il a été président de l'Union Internationale de Sciences Anthropologiques et Ethnologiques et conseiller en nutrition de l'Organisation Panaméricaine de la Santé. Il collabore avec le «Comité Editorial de Cuadernos de Nutrición» et d'autres publications scientifiques et de vulgarisation. Il a enseigné dans diverses universités aux Etats-Unis et en Europe et enseigne actuellement la médecine à l'UNAM.

Farzâneh Pourmazâheri: Pourquoi vous vous-êtes intéressé à l'anthropologie? Comment voyez-vous le monde anthropologique?

Dr. Luis Alberto Vargas: Je suis né dans une famille constamment en contact avec des anthropologues mexicains et j'ai pu ainsi connaître cette discipline. J'ai d'abord étudié la médecine, mais après avoir terminé mes étude, je me suis rendu compte que cette carrière ne m'offrait pas une vision suffisamment globale et humaniste pour écouter les malades, notamment pour appréhender la situation sociale et culturelle des communautés indigènes. J'ai donc estimé que l'anthropologie pourrait m'offrir une perspective plus vaste. Je suis heureux de ce choix qui m'a permis d'acquérir au cours de ma formation d'anthropologue, au Mexique et en France, une vision plus complète de la vie humaine.

L'anthropologie est une science très active, partout dans le monde, mais elle est actuellement menacée de désagrégation. Au Mexique, nous insistons sur le fait qu'il s'agit d'une science unitaire, qui englobe l'anthropologie physique, l'anthropologie sociale, l'archéologie, l'ethnologie, l'ethnohistoire et finalement l'anthropologie linguistique. Et grâce à cette globalité, nous pouvons atteindre une vision unitaire et globale de l'humain. En Europe, ces branches anthropologiques s'enseignent séparément dans les facultés et ne sont pas intégrées les unes aux autres.

Afsâneh Pourmazâheri: Pourriez-vous nous expliquer en quoi consiste l'anthropologie physique?

L.A.V: L'anthropologie physique est une branche de l'anthropologie qui étudie l'évolution, la diversité et l'adaptation du genre *Homo sapiens*. De ce fait, l'anthropologie physique considère l'homme dans son intégralité biopsychosocioculturelle, et non comme un animal de plus, comme le voit la zoologie humaine. Notre point de départ est biologique, mais nous avons ensuite intégré des champs mentaux, sociaux et culturels, qui ont donné à notre espèce ses caractéristiques fondamentales.

F.P.: Quel est le rôle de la culture dans l'alimentation?

L.A.V.: L'alimentation est l'un des multiples processus bioculturels des hommes. Cela signifie que, comme tout être vivant, nous avons besoin d'user des substances du monde extérieur pour obtenir l'énergie qui nous permet d'entretenir nos corps. Néanmoins, nous le faisons dans le contexte de notre monde culturel, ce qui implique beaucoup plus qu'une suite de coutumes héritées de nos ancêtres pour obtenir cette nourriture, la préparer et la consommer. D'ailleurs, nous attribuons également à notre alimentation une valeur symbolique qui lui fait jouer plusieurs fonctions différentes pour nous et nos communautés.

Au Mexique, nous insistons sur le fait que l'anthropologie est une science unitaire, qui englobe l'anthropologie physique, l'anthropologie sociale, l'archéologie, l'ethnologie, l'ethnohistoire et finalement l'anthropologie linguistique.

A.P: Avez-vous déjà visité l'Orient? Si oui, quel aspect de l'Orient vous intéresse le plus?

L.A.V: Pour les Mexicains, l'Orient est en même temps étrange et familier. Nous ne comprenons pas les langues orientales, mais les modes de vie et les physiques des Orientaux ressemblent aux



Musée National d'anthropologie, Mexico



Tradition aztèque, Mexique

photos: Farzâneh Pourmazâheri

nôtres, malgré certaines différences indéniables. Lors de mes rares voyages au Moyen Orient, je me suis donc un peu senti chez moi, tout en appréciant les valeurs de leur forme de vie.

Pour les Mexicains, l'Orient est en même temps étrange et familier. Nous ne comprenons pas les langues orientales, mais les modes de vie et les physiques des Orientaux ressemblent aux nôtres, malgré certaines différences indéniables.

F.P: Avez-vous fait certaines recherches sur l'Iran? En tant qu'anthropologue, pensez-vous qu'il soit possible de comparer, analyser et lier deux pays aussi loin l'un de l'autre que l'Iran et le Mexique?

L.A.V: Je n'ai pas fait de recherches sur l'Iran, mais il est sans aucun doute possible d'établir des comparaisons entre ces deux pays. Ici nous avons déjà eu des étudiants du Moyen-Orient en anthropologie à l'Université Nationale Autonome du Mexique, et des chercheurs venus travailler à l'Institut des Recherches Anthropologiques de la même université. Cependant, les conférences et séminaires universitaires mexicains avec ces pays demeurent limités, alors qu'ils pourraient permettre la réalisation de plus vastes échanges scientifiques.

L.A.V.: A.P.: La médecine indigène en Amérique a été toujours un motif d'étonnement et d'admiration pour les hommes «modernes». Pourriez-vous nous expliquer l'optique de l'anthropologie appliquée aux méthodes utilisées notamment par les Mayas et les Aztèques, souvent considérées comme plus "avancées" que leurs contemporaines?

L.A.V.: Je ne suis pas d'accord avec cette vision romantique selon laquelle les temps passés auraient été meilleurs et que les sociétés mésoaméricaines possédaient une sagesse absolue.

Evidemment, je ne remets pas en question les mérites de ces civilisations, justement parce que je les ai étudiées. J'admets à ce titre que l'une des caractéristiques les plus admirables de ces civilisations était de considérer les malades dans toute leur complexité et non uniquement en tant que corps malades.

F.P.: Comment voyez-vous l'avenir de l'anthropologie?

L.A.V.: L'anthropologie s'impose et progresse quotidiennement, même dans des champs aussi indépendants de l'idéologie que l'anthropologie physique. J'espère que l'anthropologie sera un jour unifiée et découvrira de nouveaux chemins d'application pour contribuer au bien-être de l'humanité. L'anthropologie possède une vocation universelle, et elle peut être étudiée et appliquée partout dans le monde. L'une de nos tâches est de former et de préparer des médecins à prendre en charge des malades de cultures différentes. Nous travaillons actuellement avec des hôpitaux recevant des patients indigènes. Je suis sûr que la richesse et la pluralité des cultures orientales peut également permettre une application de l'anthropologie de manière similaire à ici.

F.P. et A.P.: Dr. Luis Alberto Vargas, nous vous remercions infiniment d'avoir consacré votre temps à cet entretien pour *La Revue de Téhéran.*

L.A.V.: Je vous remercie également. ■



San Andrés, communauté Huichol, Mexique

Un volant de Papantla, de Veracruz, Mexique

Une fillette indigène

Quelques réflexions libres sur le "doute"

Dr. Karim Modjtahedi

Le doute sous la forme d'une opération mentale semble commun à tous les hommes, cependant il va sans dire que nous ne doutons pas toujours de la même façon, ni pour les mêmes raisons, ni pour les mêmes fins.

Sans vouloir soulever ici des questions psycho-sociologiques ni celles qui touchent aux problèmes historico-culturels, nous pourrions essayer de savoir s'il n'y aurait pas la possibilité d'un doute qui dépasserait justement les différents horizons de nos traditions et cultures, et qui se constituerait comme quelque chose de pré et de post culturel, voire peut-être même de pré et de post logique, et pour cette même raison, en défiant les philosophèmes en cours et presque malgré eux, deviendrait essentiel à l'homme et par conséquent commun à nous tous. Si le mot doute vient du "*dubito*" latin, le mot sceptique est issu du "*skepsis*" grec qui selon les dictionnaires usuels, désigne celui qui examine: c'est un examinateur. Son équivalent dans notre culture orientale est exprimé par l'expression arabe "*hosbanieh*" qui vient de la racine "*hassaba- yahsebo-hessab*" qui signifie calculer et énumérer. Par ces étymologies, on est presque tenté d'aller jusqu'à dire qu'à l'origine, toute attitude sceptique était déjà une attitude méthodico-mathématique. Un cartésianisme en somme à l'état foetal. Est-ce vraiment ainsi?

Pyrrhon

Avant d'analyser cette question qui est primordiale, il y a tout intérêt à dresser un court historique de la pensée qui se dit "doute", en prenant évidemment la précaution de ne pas dissoudre son essence dans le parcours du temps qu'elle a traversé.

Dans cette perspective, l'une des premières figures philosophiques que l'on puisse retenir est celle de Pyrrhon (360-270 A. C.). D' après sa biographie et à partir de quelques paroles qui nous sont rapportées, on a l'impression que non seulement il ne doutait pas du doute mais encore il élaborait sciemment une sagesse à partir de celui-ci. Cette sagesse, bien que sceptique, n'avait peut être pour cette même raison, rien de contradictoire. Le sage se sachant absolument non théorique essayait de transformer sa volonté en une profonde maîtrise de soi pour atteindre l'action

dans sa pureté originelle, ce qui d'après lui, l'aurait pratiquement rendu libre de toute contrainte éventuelle. Dans ce contexte, le doute garantit l'ataraxie mais le sage est obligé de renoncer à la certitude de toute connaissance qui lui vient de l'extérieur.

D'un autre côté, malgré ce que nous venons de dire de Pyrrhon, il n'est pas impossible de passer de lui à Descartes et peut être même de trouver quelques ressembances entre eux. Si chez Pyrrhon le doute est une initiation à la sagesse, chez Descartes il devient une véritable propédeutique pour la méthode et celle-ci tout en rendant la morale actuellement provisoire, lie cependant le sujet pensant à son action extérieure. Le doute fait découvrir la géométrie de la pensée, qui devient par la suite celle des choses.

L'esprit se rationalise en rationalisant la connaissance des choses. Chez Pyrrhon aussi bien que chez Descartes, le doute va dans la direction de l'action; leur différence vient du fait qu'ils ne cherchent pas la même action. Si le pyrrhonisme se félicite de sa réussite dans sa vie intérieure, le philosophe cartésien à travers sa géomètrie analytique, devient progressivement un ingénieur pour qui la recherche de la vérité se conjuge désormais avec une action géométrico-mécanique visant le monde. Autrement dit, la méthode qui garantit le succès de mon action devient de fait le critère même de la vérité visée. D'un autre côté, sans nier l'importance de la "praxis" chez Descartes, on ne pourrait cependant pas négliger la portée purement théorique de sa philosophie, car c'est dans celle-ci que le doute est en quelque sorte le mouvement même de la pensée et le lieu où le cogito essaie d'orienter le récit vers un discours. C'est une négation qui garantit en quelque sorte la continuité de la pensée sur la base même de ce qui a été nié. Sous la forme d'un souci permanent de précision et d'exactitude, le doute par sa vie tacite reste doute, dans la mesure où le cogito incarne la nécessité d'une démarche continuelle de l'esprit. C'est seulement ainsi que le doute obtient le droit de précéder le cogito. Autrement, dans l'ordre de la connaissance, il ne pourrait jamais être un commencement et il n'apparaitrait qu'au moment où la valeur de la connaissance est visée. Le doute devenant ainsi l'instrument d'une décision critique, nous trouvons logiquement la possibilité de passer de Descartes à Kant. Chez le premier, c'est l'ordre de la raison qui précise la place du doute et chez le second, c'est la critique elle-même qui généralise la fonction du doute.

> Si chez Pyrrhon le doute est une initiation à la sagesse, chez Descartes il devient une véritable propédeutique pour la méthode et celle-ci tout en rendant la morale actuellement provisoire, lie cependant le sujet pensant à son action extérieure.

De Descartes à Kant, c'est-à-dire du doute méthodique à la critique transcendentale, le débat se porte surtout sur les limites de la raison. Pour Kant, la raison devenant pure, on découvre la méthode qui lui est légitime, mais par ce même fait, elle se limite a priori aux données physiques. Cependant, historiquement parlant, la dialectique aux prises avec ses antinomies intérieures est réhabilitée par les grands philosophes post-kantiens et la métaphysique est considérée à nouveau comme possible. Néanmoins, on ne saurait oublier que la dialectique, sous ses formes, soit thétiques, soit antithétiques est également un doute méthodique qui épouse à la fois



Descartes

le cogito et la réalité des choses, en faisant éclater les limites de la raison. De cette manière, Hegel constitue son fameux système et essaie d'expliquer phénoménologiquement parlant les états successifs de la conscience humaine et

Le doute est la forme par excellence d'une médiation; il n'a de statut qu'intérmediaire. Autrement dit, il y a toujours un pré-doute et un post-doute

tous les grands évènements de l'histoire universelle avant d'embrasser, sur un plan logique de plus en plus général, voire finalement absolu, le devenir de l'être par la négation même de celui-ci. Il ne faut cependant pas oublier que le nié précède toujours la négation et que cela n'est qu'une autre façon de dire que le doute n'est jamais ni commencement ni fin. Le doute est la forme par excellence d'une médiation; il n'a de statut qu'intermédiaire. Autrement dit, il y a toujours un pré-doute et un post-doute; évidemment chez Hegel, ce dernier ne pourrait jamais prétendre à une lucidité plus grande que celle qui appartient au premier. Par exemple dans la phénoménologie, le sceptique qui se situe entre le stoïcien et celui qui est en proie à la conscience malheureuse, a au fond une attitude qui est à cheval entre la certitude et le désespoir, ce qui, en un sens, est à l'opposé de toute attitude philosophique puisque celle-ci devrait se situer plutôt entre l'incertitude et l'espoir. A la fin de cet article, nous évoquerons de nouveau le problème du rapport du doute et de l'espoir mais avant d'y arriver, nous nous proposons sur un tout autre plan, d'aborder à nouveau le thème du doute, à la manière qui a été dévloppée par Hegel dans un de ses premiers écrits à Iena.[1]

Comme nous venons de le voir, au cours de l'histoire de la philosophie moderne en Occident, il y a eu un rapprochement entre le doute et la méthode non seulement chez Descartes, mais aussi dans le relativisme du type Montaigne ou plus tard dans celui de Kant et encore d'une manière très radicale dans celui de Hume. Par la suite, à cause de la suprématie dite effective des sciences de la nature et le règne évident de la technique dans le même courant d'esprit, il fut convenu de ne plus douter de rien sauf justement de la philosophie. Au début du XIXe siècle, Hegel a été l'un des premiers à être sensible à cet état des choses et dans son fameux article intitulé

"la relation du scepticisme avec la philosophie", il montrait avec énergie que le scepticisme de type grec antique est profondément différent de celui qui se professe dans les temps modernes.

Chez le sceptique antique évidemment, le cogito était habité par le dubito; il allait jusqu'à remettre en question tous les "il va sans dire ... " tous les "il est évident que ... " mais en faisant preuve d'une indépendance exceptionnelle d'esprit, il préservait l'intégrité de son attitude, malgré tout philosoique. En dépit du fait qu'il poussât par moment l'analyse jusqu'à l'absurde, ses tropes étaient une authentique invitation à la réflexion. De nos jours, nous avons aussi assisté à une dégradation du scepticisme, comme il y a eu une dégradation de la philosophie. Nous doutons seulement de ce dont nous ne tirons pas un intérêt matériel immédiat, et à force de mesurer le monde tel que nous le mesurons, notre monde est devenu un monde de demi-mesure. De nos jours, le scepticisme n'ayant abouti qu'au nihilisme, et toute conscience ayant une part importante du malheur, le cogito essaie de se projeter au moins sur une toile de fond libre et sans tache où il vise à retrouver la possiblité de son avenir: l'espoir.

Si nous traduisons le doute par la suspension et celle-ci par une profonde attente intérieure, nous pourrions même dire que le doute serait en quelque sorte le garant légitime sinon ultime, de l'espoir. De toute façon, en philosophie - surtout étant donné la possibilité d'une interchangeabilité des différentes formes du doute à laquelle nous avons fait allusion dans le présent écrit - il y a toujours quelque chose de commun entre le doute et l'espoir et c'est sur ce thème optimiste que nous aimerions terminer ici ces quelques réflexions. Pour le philosophe, les jeux ne peuvent jamais et nulle part être tout à fait faits. Il dispose d'un temps et d'un lieu libres qui constituent l'horizon infini de son esprit, celui qui défie toute culture déjà donnée et toute logique déjà établie, lesquelles pourront toujours faire l'objet de son doute pour élaborer un cogito alimenté par l'espoir. C'est ainsi que si certains allemands ont parlé de la folie du doute (*Zweiflesucht*), on pourrait parler de la joie du doute en évoquant l'espoir. ■

---

1. Hegel, "La relation du scepticisme avec la philosophie" suivi de "L'essence de la critique philosophique", traduction et notes par B. Fouquet Vrin-Paris 1972



Aquarelle d'Hegel à 58 ans par Julius L. Sebbers (1804-1837).

Le *tumâr* ou rouleau de parchemin

Shâdi Oliaei

Rédaction des *tumâr*

Depuis plusieurs siècles, mais surtout à partir de l'époque safavide, le récit des contes en Iran était une profession d'initiés. Parmi les *naqqâl* (conteurs), les plus instruits acquéraient une réelle réputation de maître et ils étaient régulièrement sollicités à la cour des sultans. Ils reprenaient ou créaient des histoires sur les récits historiques et composaient des rouleaux de parchemin pour les diffuser ensuite à leurs élèves. L'écriture du rouleau de parchemin leur était nécessaire pour rassembler plus de connaissances et acquérir une maîtrise de leurs sujets.

Rédaction de *tumâr* par *naqqâl* Zariri

Ces manuscrits, rédigés par chaque *naqqâl*, constituaient des condensés des contes tels que le *Shâhnâmeh* (Livre des rois) et composés dans un mélange de prose et de poésie facilement compréhensible par des personnes peu éduquées. Ils servaient avant tout d'aide-mémoire au *naqqâl* qui pouvait le consulter pour des détails du conte, son contenu général ayant été appris par cœur à force de répétition. Chaque exemplaire est différent puisqu'il résulte d'une interprétation personnelle, donc subjective de ces contes, et porte des indications sur la manière dont son auteur a voulu que soit interprété le conte. Il peut donc exister, pour un même conte, de nombreuses versions très différentes mais ayant en commun une structure et un ensemble de personnages.

Première page de l'histoire de *Rostam et Sohrâb* dans le *tumâr* de Zariri

Les *naqqâl* s'employaient d'abord à mettre en prose la poésie. Pour ce faire, ils avaient besoin de connaissances en rhétorique, de notions de philosophie et d'une compréhension globale des évènements. Le *naqqâl* devait donc étudier longuement le livre pour enrichir ou confirmer ses acquis comme par exemple vérifier les relations qui unissaient les différents héros dans les histoires. Ces nombreuses vérifications avaient pour conséquence d'inciter les *naqqâl* à apprendre par cœur la plus grande partie du livre.

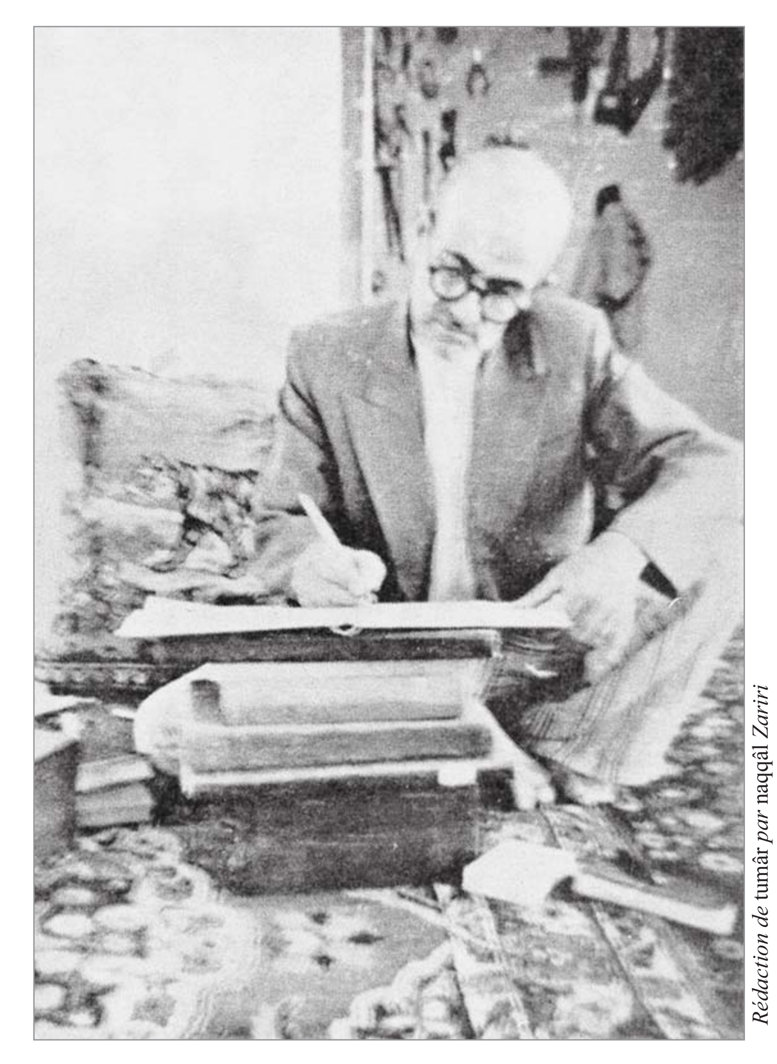
"*Comme il n'est pas possible que l'élève récite le* Shâhnâmeh *in extenso devant son maître, il fait un choix et se consacre aux histoires essentielles et bien représentatives du genre. Ils les orne de développements et de fioritures traditionnels et répète les séances en pensant à son futur auditoire. Dans le* tumâr, *«le manuscrit de l'art du conte», on dit qu'un des ouvrages de base que le maître met à la disposition de ses élèves est le rouleau de parchemin manuscrit,* tumâr, *sur lequel il doit s'exercer.*"[1]

Dernière page de l'histoire de *Rostam et Sohrâb* dans le *tumâr* de Zariri

Les *naqqâl* s'occupaient eux-mêmes de la création des histoires et souvent ils prenaient des libertés avec les héros et le développement de l'histoire. Ils créaient selon leurs désirs, leurs connaissances, leur culture, leur imagination et en accord avec les réalités historiques.

"*Chaque conteur, selon son talent et sa créativité, ornait l'histoire d'une façon spéciale en y apportant de légères modifications. De notre temps aussi, chaque* naqqâl *a un «truc» et une méthode spéciale pour orner les histoires afin que les auditeurs puissent comprendre ces problèmes quand ils s'asseyent pour écouter alternativement tous ces* naqqâl. *Ils racontent les aventures de Rostam et Sohrâb d'après un rouleau de parchemin. Chacun a le sien selon son goût et sa puissance de parole, avec des détails qui font que la même histoire n'est jamais racontée de la même manière.*"[2]

Une tâche importante lors de la rédaction du parchemin consistait à ajouter des arrangements et des pages supplémentaires pour exciter l'intérêt du public. Pour cette raison, ils analysaient en détails les causes des guerres, la description des scènes d'amour, les comportements, les paroles, la morale et la mentalité des héros.



Rédaction de tumâr *par* naqqâl *Zariri*

Tumâr de _naqqâl_ Âmirzâ Hossein Esfahâni écrit en 1887

Cependant les *naqqâl* qui écrivaient leurs rouleaux suivant le *Shâhnâmeh*, devaient se soumettre à des contraintes en ce qui concerne les personnages car dans ce livre, le sort des héros est précisément décrit, si bien qu'aucun changement n'est possible. Cela rendait leur travail plus difficile et l'expérience comptait. La religion tient également une place importante dans l'adaptation par le *naqqâl* de certains détails de l'histoire qui n'est jamais modifiée de façon radicale dans sa structure, le conteur devant modérer certains comportements des héros, tels que la consommation d'alcool.

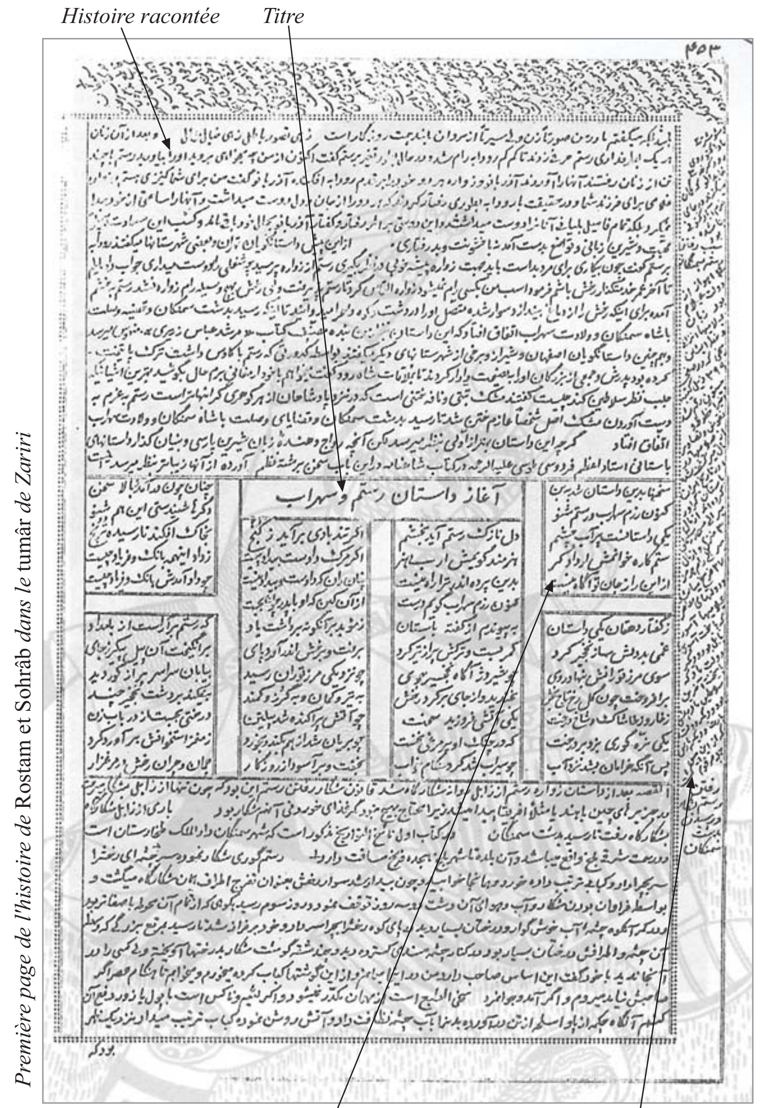
Toutefois les rouleaux de parchemin ne traitaient pas seulement des légendes épiques du *Shâhnâmeh* ou d'autres livres mais ils s'occupaient de la vie de héros plus récents.

Ces manuscrits, rédigés par chaque *naqqâl*, constituaient des condensés des contes tels que le *Shâhnâmeh* (Livre des rois) et composés dans un mélange de prose et de poésie facilement compréhensible par des personnes peu éduquées.

Il existe un rouleau qui parle de la vie d'un héros iranien contemporain. C'était

un lutteur célèbre nommé Puriâ-ye vali. Il est certain que la vie du héros a été nettement embellie pour sa plus grande gloire sur le parchemin: "*Cette douce histoire [*Puriâ-ye vali*] est écrite sur un rouleau de parchemin de 17 cm. de large et de 3,5 m. de long. D'après le contexte, il est clair que l'auteur est un conteur des siècles passés et presque sûrement de l'époque safavide*."[3]

Les *tumâr* contenaient des informations sur l'époque dont ils témoignaient. On peut y trouver des indications sur les modes de vie, les courants de pensée répandus à leur époque, le langage, les mœurs ou les conditions de vie de l'époque.



Première page de l'histoire de Rostam et Sohrâb *dans le* tumâr *de Zariri*

Contenu des *tumâr*

Au delà de leurs fonctions de manuels, les *tumâr* contenaient des informations sur l'époque dont ils témoignaient. On peut y trouver des indications sur les modes de vie, les courants de pensée répandus à leur époque, le langage, les mœurs ou les conditions de vie de l'époque.

Un *naqqâl* fait en effet le récit d'une histoire retranscrite par écrit par un auteur, à une époque ultérieure. Il fait en conséquence parler, par sa voix, la subjectivité d'un auteur, et la mêle à sa propre expérience. De plus, les *tumâr* ont également un intérêt supplémentaire par rapport aux récits à partir desquels ils ont été rédigés puisqu'ils précisent les noms de certains personnages des contes, permettant une personnalisation plus forte des protagonistes. A partir de ces personnalisations, le conteur peut agrémenter son récit et développer des situations qui présenteront un aspect plus spectaculaire.

Ainsi, les *naqqâl* s'appuyant sur leurs *tumâr*, peuvent digresser là où le récit original ne laisse qu'une place mineure à ce type de fait. Il s'agit là encore d'un moyen de rendre l'histoire plus personnelle et d'ajouter à la dramatisation des récits auxquelles concourent l'exagération et la personnalité du conteur. Celui-ci s'emploie également, toujours à l'instar de son *tumâr*, à décrire précisément les évènements principaux

des récits, au contraire des livres originaux qui ne le font que de façon succincte. Il peut également employer des expressions particulières destinées à rendre les dialogues plus réalistes, comme les insultes populaires qui facilitent l'identification des spectateurs aux héros dont ils viennent écouter les aventures.

Une autre qualité des *tumâr* est celle de donner des indications visuelles et scéniques proches des didascalies du théâtre (comme par exemple dans le *tumâr* de Torabi, monter sur le tabouret et mettre la main devant le front pour indiquer que le personnage est allé sur un sommet pour scruter l'horizon, ou encore dans le *tumâr* de Zariri, changer de position sur la scène pour passer d'un personnage à l'autre). Ces détails sont repris par le *naqqâl* et permettent au public de faire fonctionner son imagination, palliant ainsi à la sobriété du dispositif scénique à l'œuvre dans la représentation de *naqqâli*. Le conteur peut préciser les gestes ou expressions significatifs d'un personnage afin de mieux montrer leur importance au regard du déroulement de l'histoire. De même, il doit être capable, appuyé par le *tumâr*, de modifier sa façon de conter lors de changements de scène et de passer d'un registre à l'autre de manière fluide. Les *tumâr* contiennent en effet une diversité d'actions qui viennent se juxtaposer successivement à l'action principale, bien qu'elles n'aient parfois aucun rapport avec le fil directeur de l'histoire. Il s'agissait souvent de récits inspirés de légendes et d'histoires chevaleresques plus récentes qui perpétuaient ainsi une tradition populaire de plusieurs siècles.

La grande accessibilité du spectacle de *naqqâli* vient en partie de l'expressivité du langage employé dans les *tumâr*, cette simplicité permettant par exemple de décrire une scène d'action de manière concise et animée. La forme qu'a pu

Les *naqqâl* s'appuyant sur leurs tumâr, peuvent digresser là où le récit original ne laisse qu'une place mineure à ce type de fait. Il s'agit là encore d'un moyen de rendre l'histoire plus personnelle et d'ajouter à la dramatisation des récits à laquelle concourent l'exagération et la personnalité du conteur.

Histoire racontée

Explication

Références

Dernière page de l'histoire de Rostam et Sohrâb *dans le* tumâr *de Zariri*

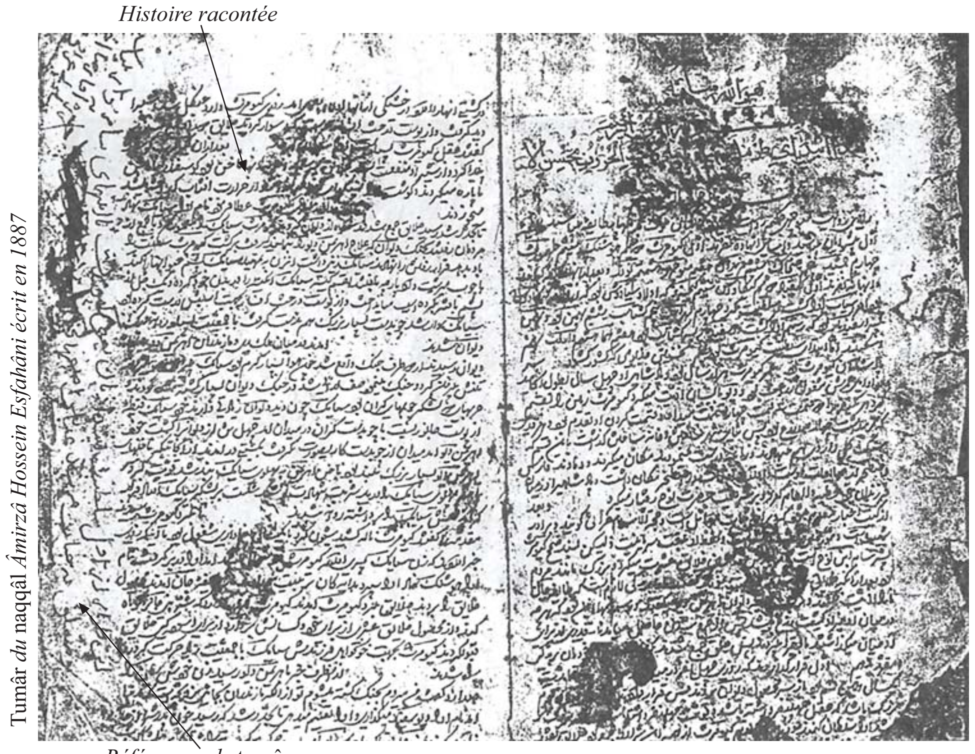
prendre la représentation de *naqqâli* a donc été fortement déterminée par le contenu de ces véritables «manuels» de spectacle que constituaient les *tumâr*. Ce sont des recueils d'histoires composées à partir de diverses traditions et ont surtout une valeur pratique, celle de guide ou aide-mémoire tout au long de la représentation. Ils aidaient l'apprenti-*naqqâl* dans sa pratique débutante avant que celui-ci ne puisse saisir la baguette du conteur confirmé ou encore un javelot, symbole de l'excellence du *naqqâl*.

Usage et diffusion des *tumâr*

Un *tumâr* peut être repéré par les marques de la présence d'un *naqqâl*, contenues dans le récit. C'est ainsi que l'on a pu retrouver des versions très différentes d'un livre disparu, *Abu Moslem-nâmeh*. Les différents livres portaient en effet les marques des différents styles narratifs en cours dans les régions où cette histoire était racontée, ainsi que des précisions propres à chaque conteur et apportant de légères modifications au récit ou précisant les moyens de l'étoffer par des développements appropriés plus ou moins liés à l'histoire elle-même. Il peut s'agir, comme dans le *Samak Ayâr*, d'une manière de demander de l'argent au public en échange de la poursuite du récit, ou encore d'indices référant au conteur et qui indiquent clairement de quel livre le récit fait la transcription.

Les *tumâr* étaient de qualités différentes et certains scripteurs se distinguaient par leur expérience et leur connaissance des livres qu'ils transcrivaient. Ils pouvaient être des autodidactes ou des personnes reconnues dans le cercle des orateurs tels que Hâj Hossein Meshkin. Ce *naqqâl* était réputé au début du XXe siècle pour son talent poétique et de nombreux conteurs

Histoire racontée



Références du tumâr

Tumâr *du* naqqâl *Âmirzâ Hossein Esfahâni écrit en 1887*

utilisaient son *tumâr*, de même que celui de Qolâm-Hossein Qulbace à la même époque. Certains conteurs se servent de plusieurs *tumâr* auxquels ils recourent en fonction des passages qu'ils savent être pertinents pour certaines histoires.

En conséquence, après tous ces efforts, le *naqqâl* a réalisé non seulement une nouvelle compilation mais il arrive aussi à démontrer un pouvoir de créativité et une maîtrise des techniques professionnelles. Actuellement, nous disposons encore de *tumâr* dans lesquels les écrivains ont transformé certains écrits du *Shâhnâmeh* de Ferdowsi en prose en se basant sur des versions orales et en y ajoutant des détails au gré leur imagination. Les cafés traditionnels dans lesquels s'exerce le *naqqâli* gardent certains exemplaires de ce qui reste de cet art et les *naqqâl* peuvent y bénéficier des créations de leurs prédécesseurs. C'est pourquoi on conserve précieusement les parchemins et on ne les montre qu'aux gens du métier, et encore pas à tous, mais surtout aux élèves qui remplaceront un jour leur maître et pour lesquels le parchemin est accessible: "*Le parchemin est un manuscrit qu'on ne présente qu'aux gens du métier. Dans ce parchemin, on consigne les histoires que le conteur doit raconter ainsi que les poésies et les expressions particulières qui doivent l'accompagner. Le commentateur apprend par cœur toutes les expressions dans la plupart des cas et sous la direction de son maître, il les répète jusqu'à ce qu'il puisse les réciter par cœur sans aucune faute. En plus, il apprend aussi tout ce qui n'existe pas dans le* Shâhnâmeh *ou les autres histoires. Malgré tout, quand le commentateur entreprend une nouvelle histoire, il étudie la nuit le rouleau de parchemin pour ne pas oublier, non seulement l'histoire, mais aussi les appendices pour bien se rappeler les héros principaux et secondaires et pour ne pas se tromper dans ses paroles.*"[4]

En règle générale, les *naqqâl* ne confient pas ces *tumâr* à ceux qui ne sont pas de leur propre corporation. Par ailleurs, il y assez peu de gens, en dehors de ce milieu, qui demandent à les voir ou à les acheter. Les professionnels en font parfois commerce entre eux. Quelques manuscrits de *naqqâl* célèbres, particulièrement experts dans leur art, ont beaucoup de valeur auprès des connaisseurs et pour cela ils jouissent d'un crédit tout particulier. Certains de ces manuscrits très anciens ont été transmis par des *naqqâl* à leurs élèves ou vendus lorsqu'il n'existe aucun successeur susceptible de reprendre la suite. On y trouve des récits comme ceux du *Shâhnâmeh* auxquels des modifications parfois importantes ont été apportées. Ainsi Mahjub a racheté le *tumâr* du *naqqâl* Qolâm-Hossein Qulbace, basé sur l'*Eskandar-nâmeh*, et dans lequel on trouve des récits absents de l'histoire écrite et sans doute intégrés tardivement au conte originel.

> On conserve précieusement les parchemins et on ne les montre qu'aux gens du métier, et encore pas à tous, mais surtout aux élèves qui remplaceront un jour leur maître et pour lesquels le parchemin est accessible.

D'autres sont parfois mal écrits et remplis de fautes; ils sont l'œuvre de *naqqâl* qui les ont rédigés selon leur médiocre savoir. Tous les *naqqâl* ne sont pas doués de talents artistiques ou d'imagination. Dans ce cas, ils peuvent être amenés à les acheter à des écrivains,

des gens instruits ou recopier les manuscrits de prédécesseurs plus talentueux: "*Autrefois, certains achetaient des manuscrits à des employés de bureau qui les avaient composés dans leurs moments de loisirs. D'autres, plus imaginatifs, qui aimaient la lecture et l'étude, puisaient à des sources diverses des détails propres à leurs histoires; l'un de ces* naqqâl *a vécu jusqu'à nos jours; il s'appelait Hâj Hossein Bâba mais était plus connu sous le pseudonyme de Meshkin. Cet homme, derviche de la secte des Ajam dans laquelle il occupait un rang élevé, n'était pas cultivé mais grâce à son éloquence et son sens poétique, il était devenu avocat de l'ancien barreau. Il était habile dans cet art de* naqqâl*, de déclamer les textes des mystères religieux, d'écrire des vers et des* tumâr."[5]

Le *naqqâli* est un art de la variation et du renouvellement, et les spectateurs apprécient cette variété d'un conteur à l'autre, mais également l'adaptation d'un *naqqâl* au contexte social et historique et sa capacité à faire appel à son esprit créatif pour réinventer sans cesse son récit.

Le rouleau pouvait être utilisé comme référence pour garantir une bonne réputation au *naqqâl*: "*Les* naqqâl *célèbres possédaient un rouleau de parchemin et une lettre d'introduction. Ce rouleau jouait le rôle d'un mémoire ou d'une thèse qu'un étudiant rédige en fin d'étude.*"[6]

En résumé, le *naqqâli* est un art de la variation et du renouvellement, et les spectateurs apprécient cette variété d'un conteur à l'autre, mais également l'adaptation d'un *naqqâl* au contexte social et historique et sa capacité à faire appel à son esprit créatif pour réinventer sans cesse son récit. A travers les commentaires dans les différents *tumâr* nous pouvons constater que les *naqqâl* possèdent des connaissances de natures diverses et sont capables d'improviser avec des digressions historiques, philosophiques, des histoires drôles ou des anecdotes citées de mémoire qui viendront ensuite enrichir leur récit. ■

1. Mahjub, Mohamad Djafar, «Tahavol-e naqqâli va qesse-khâni, tarbiat-e qesse-khân, va tumârhâ-ye naqqâlân» [Evolution de *naqqâli* et récit de l'histoire, lecture de rouleaux de parchemin et initiation des conteurs], in *Nashrie Anjoman-e Farhang-e Irân-e Bâstân*, n° 1, Téhéran, 1970, vol. 8, p. 60.
2. Anjavi, Abol-Qâsem, *Qesse-hâye Irani* [Contes Persans], Téhéran, éd. Amir Kabir, 1974, vol. 1, p. 16.
3. Partow Beizâ'i, Hossein, *Târikh-e varzesh dar Iran-e bâstân* [Histoire du sport dans l'Iran ancien], Téhéran, éd. Amir Kabir, 1959, p. 150.
4. Mahjub, Mohamad Djafar, *loc. cit.*, p. 40.
5. Mahjub, Mohamad Ja'far, « Sokhanvari » [Eloquence], in *Sokhan*, n° 9, 1958, p. 635.
6. Sâdât Âskuri, Kâzem, «Naqqâli va *Shâhnâmeh* khâni» [*Naqqâli* et la récitation du *Shâhnâmeh*], in *Honar va Mardom*, nos 153 et 154, 1976, p. 147.

Un autre itinéraire de la Route de la Soie: de Ninive à Agra, en passant par Ecbatane en compagnie de l'ange de Tobie pour un chemin de guérison intérieure

Jean-Marc Arakelian

Lorsque l'on entend le nom de Marco Polo, on fait automatiquement le rapprochement avec la Route de la Soie, mais quand on entend le nom de Paul Wilhelm Ferdinand von Richthofen, géographe allemand, cela est sans doute moins parlant ou moins poétique. Cependant, c'est bien à ce dernier que l'on doit l'invention du terme de la route de la Soie vers 1870. Sans forcément le vouloir, ce terme était amené à désigner en réalité non pas une route mais un ensemble de chemins qu'empruntaient les commerçants, les guerriers ou les artistes depuis l'Asie jusqu'en Europe. La Route de la Soie est donc un ensemble de routes avec différentes nominations comme la Route Centrale, la Route du Sud, la Route de l'Est et celle du Nord et bien d'autres encore. Elles pouvaient avoir d'autres noms comme la Route des Epices, la Route de l'Encens et bien entendu la Route de la Soie qui partait de Chine jusqu'à Venise. Ces itinéraires traversaient des villes qui ont fait la richesse culturelle du monde de l'époque et ce sont aujourd'hui des villes mythiques dont il ne reste pour la plupart que des ruines.

Cet article portera donc sur un autre itinéraire possible dans cette Route de la Soie qui serait un itinéraire de Guérison intérieure, celle qui fait que l'individu devient pleinement Homme. Cet itinéraire aurait la particularité à la fois de guérir ceux ou celles qui s'y aventureraient, ou d'y apporter la "guérison" aux personnes rencontrées dans ce parcours. En effet, une histoire se serait passée il y a environ 2200 ans entre deux villes de la Route de la Soie qui sont Ninive (aujourd'hui Mossoul), située au nord-est de l'Irak, et Ecbatane (aujourd'hui Hamedân) à l'ouest de l'Iran. Cette histoire qui est le livre de Tobie, fait partie des 73 livres qui composent la Bible[1] et se situe dans l'Ancien Testament. Pour résumer, l'archange Raphaël[2] est envoyé par Dieu sur terre sous apparence humaine pour guérir la cécité d'un vieil homme qui s'appelle Tobit et pour aider son fils unique qui s'appelle aussi Tobie[3] à rencontrer une jeune femme nommée Sarah dans le but de la délivrer du démon afin de pouvoir la marier. Agra, ville indienne située à 100 km au sud de New Delhi, n'apparaît pas dans ce récit. Le choix d'une ville indienne s'imposait tout naturellement puisqu'un artiste dans l'Inde du XVIe siècle nommé Hossein Naqqâsh a immortalisé ce récit à travers l'acteur



Carte des pays traversés par la Route de la Soie



Illustration 1: L'Ange de Tobie, du peintre Hossein Naqqâsh, Ecole moghole, vers 1590, Musée Guimet, Paris

principal: l'archange Raphaël tenant un poisson[4] (cf. illustration 1). Connue grâce au Taj Mahal, Agra est choisie comme étant le symbole de l'ouverture d'esprit du roi moghol Akbar[5] grâce à qui les artistes étaient encouragés à mettre leurs talents au service de sujets présents dans des religions diverses, dont le christianisme. Dans ce contexte, beaucoup d'artistes choisirent de travailler sur des sujets de l'histoire judéo-chrétienne comme l'histoire de Tobie. Cette histoire eut un certain attrait puisqu'elle concentre tout ce que la personne humaine peut vivre dans sa vie en terme d'injustice, de souffrance mais aussi en terme de guérison, de justice et finalement de bénédiction divine. Le sujet a toujours été centré autour de l'Archange Raphaël tenant un poisson ou accompagné d'un jeune garçon tenant un poisson. Cependant, aucun n'a atteint la version de Hossein Naqqâsh qui a quelque chose de très singulier, en ce sens qu'il est arrivé à miniaturiser l'essence même de la Route de la Soie en y incorporant les éléments de guérison qui se trouvent dans l'histoire de Tobie. On pourrait extraire de cette miniature un message qui s'apparenterait à une Annonciation[6] s'adressant à toute personne désirant faire l'expérience de la rencontre de l'Archange Raphaël et de vivre une expérience de guérison dans son chemin de vie. Ce message qui est le suivant: "*Regarde* (le regard du poisson), *ta guérison est entre mes mains* (le poisson), *j'en ai la volonté* (les mains) *si tu te détaches* (les pierres) *et que tu suis le parfum*[7] (l'hibiscus comme symbole de Guérison)*, de Ninive à Agra en passant par Ecbatane*".

En effet, si on regarde les trois extrémités du corps de l'Ange qui sont sa tête, ses mains et ses pieds, on

s'aperçoit qu'elles sont découvertes et ont chacune leur propre fonction. Le visage regarde ce que tiennent les mains (la volonté tenant le poisson), et les pieds ne touchent pas le sol alors que leur fonction première est d'être en contact avec ce dernier. On peut y déceler encore ici une subtilité esthétique permettant de suggérer toute la spiritualité du personnage par l'état de lévitation, mais on peut y voir quelque chose d'autre: le mystère du détachement. En effet, le fait de ne pas toucher le sol peut représenter ce détachement par la représentation des cailloux, et le détachement est une première étape dans toute démarche de guérison spirituelle.

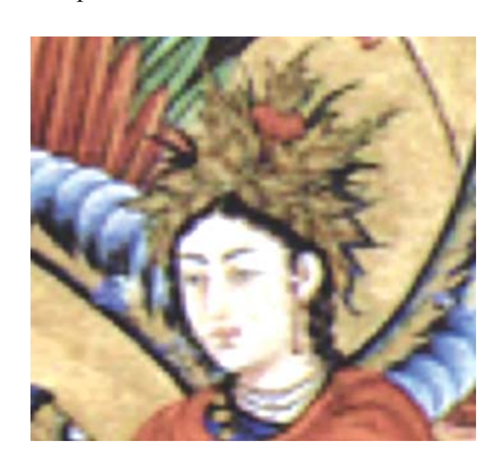
La courte réflexion qui va suivre a pour but de montrer un autre itinéraire de la Route de la Soie comme chemin dédié à la guérison intérieure, en mettant en parallèle les éléments guérisseurs et guérissant de l'histoire de Tobie et les représentations qu'en a fait Hossein Naqqâsh dans sa version de l'Ange de Tobie au XVIe siècle pendant la période moghole en Inde.

1 - L'annonce de l'Archange Raphaël dans le silence de son message

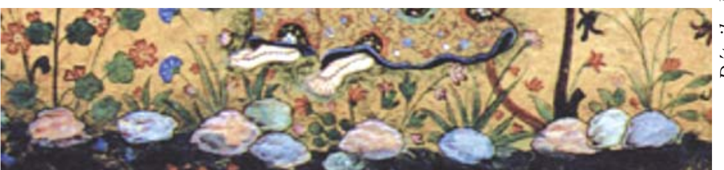
Dans l'histoire de Tobie, l'Archange Raphaël prend forme humaine car il doit servir de guide pour Tobie qui est envoyé en mission par son père dans un pays qu'il ne connait pas. Au cours du voyage, l'Archange Raphaël conseille Tobie. Dans cette miniature, ce conseil est devenu une Annonciation qui nous est donnée afin pour que nous puissions être accompagné par l'Archange Raphaël sur cet itinéraire de guérison de la Route de la Soie, entre Ninive et Agra en passant par Ecbatane en Iran. Cette Annonciation peut se vérifier à travers deux points qui sont la position des ailes et le vent.

Les ailes personnifient la nature angélique du personnage et donc sa mission de médiateur, d'intercesseur[9] entre les Hommes et Dieu. Cela est habilement souligné par une des ailes qui est dirigée vers le haut et l'autre vers le bas[10], position qui exprime aussi dans le registre du canon "graphique" de la représentation angélique la temporalité de la mission. Cependant, elles expriment aussi le repos ou l'état stationnaire lorsqu'elles sont baissées et parallèles, comme on peut le voir dans les représentations de l'Annonciation[11]. Ici, dans la version de Hossein Naqqâsh, la position des ailes rassemble les deux fonctions qui expriment à la fois la temporalité de la mission et l'état

> L'histoire de Tobie concentre tout ce que la personne humaine peut vivre dans sa vie en terme d'injustice, de souffrance mais aussi en terme de guérison, de justice et finalement de bénédiction divine.







Détails de l'Ange de Tobie



Tracé de cet itinéraire de Guérison de la Route de la Soie entre Ninive, Ecbatane et Agra. Ce trajet peut être aussi prolongé avec la ville de Constantinople (aujourd'hui Istanbul). Avec cette ville, cet itinéraire se nommerait le Passage: le Passage dans la route de la Soie.[8]



> Dans l'histoire de Tobie, l'Archange Raphaël prend forme humaine car il doit servir de guide pour Tobie qui est envoyé en mission par son père dans un pays qu'il ne connait pas.

stationnaire qui est la preuve d'une d'Annonciation. La raison de ces deux représentations en une seule est notamment due à la représentation du vent qui est présent à la fois implicitement et explicitement. En effet, lorsque l'on regarde l'arrière plan de cette miniature, on s'aperçoit que les grands hibiscus rouges et bleus se meuvent dans des directions opposées et on peut assez facilement imaginer deux vents violents contraires. Si on prend le risque de regarder sous un angle purement mécanique ces deux vents opposés, on s'aperçoit qu'il devient alors difficile de se mouvoir, ce qui explique ici la position statique de l'ange. En outre, en bas à gauche de l'ange, on peut aussi distinguer une petite branche d'hibiscus statique et bien droite, ce qui semble paradoxal puisque dans la même scène, nous trouvons à la fois une forte dynamique de vent et une absence de vent. Ceci peut notamment symboliser l'annonce. Si on se réfère à certains motifs similaires de la Bible où il y eu une prise de parole comme dans le Livre des Rois[12], Dieu parle au prophète Elie après tout un ensemble d'ouragans, tremblements de terre, et un feu. A la tempête succéda la

voix d'un silence subtil durant lequel Yahvé parla au prophète Elie. On peut dès lors établir un parallèle avec la miniature de Tobie, sachant que dans toute parole d'ange est bien souvent parole de Dieu. Ainsi, dans cette soudaine absence de vent, donc de bruit, on peut facilement s'attendre à une annonce de l'Archange Raphael tel Yahvé au prophète Elie sur le mont Horeb[13]: "*Regarde, ta guérison est entre mes mains. J'en ai la volonté, si tu te détaches et que tu suis le parfum*[14]*, de Ninive à Agra en passant par Ecbatane*".

2 - La Route de la Soie, chemin de Guérisons par trois symboles.

A: Le poisson

Le poisson, qui est un élément guérisseur dans cette histoire de Tobie, l'est aussi dans la plupart des cultures et donc des religions des régions traversées par la Route de la Soie. Dans le mystère chrétien, nous avons le symbole du poisson qui est utilisé dès l'Eglise primitive qui devait se cacher dans les catacombes, où il était un signe de reconnaissance et donc de ralliement. En effet, comme le grec était la langue la plus utilisée par le christianisme des origines, on dessinait un poisson car les lettres du mot "poisson" en grec (*ichtus*) compose un acronyme: **Jésus Christ Fils de Dieu Sauveur.**

I (*I*) : **ΙΗΣΟΥΣ** (*IĒSOUS*) «Jésus»
X (*KH*, *CH*) : **ΧΡΙΣΤΟΣ** (*KHRISTOS*) «Christ»
Θ (*TH*) : **ΘΕΟΥ** (*THEOU*) «de Dieu»
Y (*U*) : **ΥΙΟΣ** (*HUIOS*) «fils»
Σ (*S*) : **ΣΩΤΗΡ** Sôter (*SÔTÊR*) «Sauveur».

Dans le livre de Tobie, les entrailles du poisson vont être utilisées comme un puissant remède qui va permettre la guérison des principaux protagonistes Son foie, son cœur et le fiel vont permettre de faire fuir un démon qui avait pris pour "demeure" une jeune fille nommée Sarra, et à faire recouvrer la vue à un aveugle, le père de Tobie. Bien que sans doute issu d'une source médicale ancestrale, l'idée du poisson salvateur est bien présente. La plupart des religions considèrent également le poisson comme un élément salvateur en l'exprimant de différentes façons. Dans la Bible, le poisson est bien souvent vecteur de miracles comme dans la multiplication des pains, où trois ou quatre poissons sont présentés pour alimenter des milliers de personnes. Nous pouvons également citer l'exemple du prophète Jonas[15]. Celui-ci, qui ne voulait pas répondre à l'appel de Dieu, se fit avaler par une



Première des dix incarnations de Vishnu en Matsya, le poisson.





Le prophète Jonas sortant du ventre de la baleine.

baleine afin de réaliser la volonté divine qui était de porter un message de conversion au peuple de Ninive qui fut finalement sauvé de la colère divine. Jonas sortit ainsi de la bouche de cette

La diversité dans l'unité comme chemin de paix constitue l'un des messages de cette miniature qui concentre différents styles à la fois persan, hindou, islamique et judéo-chrétien.

baleine et fut renvoyé malgré lui à Ninive, cette baleine ayant joué le rôle de "remède" pour ce dernier. Cette histoire est également reconnue par l'islam, et l'hindouisme évoque un récit similaire: celui du poisson Matsya[16], première incarnation de Vishnu[17] qui permit la sauvegarde de l'humanité.

B: L'hibiscus

Fleur tropicale de différentes couleurs pouvant atteindre 3 mètres, originaire de l'Inde et de la Chine et donc fleur de la Route de la Soie, elle est employée dans beaucoup de pays pour des rituels amoureux comme parfum à brûler. Ainsi, l'Ange conseille à Tobie qui doit guérir Sarra et contracter un mariage avec elle[18] de mettre le foie et le cœur du poisson "sur les braises de l'encens"[19] pour la délivrer du démon par l'odeur dégagée par ce mélange d'organes de poisson. Cette odeur qui fait fuir le démon n'est pas celle de l'hibiscus figurant dans la miniature de Hossein Naqqâsh. Ce dernier a ainsi choisi de représenter non pas des braises d'encens avec des entrailles de poisson – c'est-à-dire l'odeur du remède -, mais celle de la guérison qui a permis le mariage de Sarra et Tobie; l'hibiscus étant utilisé en guirlandes lors des mariages et évoque un changement vers la gloire et la richesse. La présence de cette odeur est assez bien suggérée par les deux grandes tiges d'hibiscus en arrière plan comme agitées de gauche à droite par la présence implicite du vent qui permet le "transport" de l'odeur (qu'elle soit bonne ou mauvaise). Avec le poisson et l'hibiscus, nous sommes donc en présence de deux éléments donnés par l'Archange comme preuve qu'il y a sur la Route de la Soie un itinéraire de guérison.



C. La diversité dans l'unité

La Route de la Soie est par essence multiculturelle et est née de ses deux extrêmes: tuer, conquérir, puis vendre, partager et faire la paix. La diversité dans l'unité comme chemin de paix constitue l'un des messages de cette miniature qui concentre différents styles à la fois persan, hindou, islamique et judéo-chrétien (le livre de Tobie). L'histoire de Tobie peut ainsi être vécue par tout le monde, aspect souligné par le personnage de l'archange qui n'est pas l'apanage d'une culture ou d'une religion particulière, mais bien davantage une entité spirituelle créée par Dieu pour être son intermédiaire avec l'humanité. L'artiste a ainsi représenté

cette diversité dans l'unité, à la fois par les motifs graphiques et par les couleurs, le tout centré autour d'une histoire et d'un personnage au service de tous car traitant d'un sujet universel qui est la guérison spirituelle. A titre d'exemple, le bleu a une connotation extrêmement positive dans l'art chrétien et dans l'hindouisme, mais elle n'est pas la couleur la plus appréciée dans l'art islamique où le vert est la couleur centrale. Cependant, Hossein Naqqâsh qui était musulman n'a pas hésité à mettre du bleu sur la partie supérieure des ailes ainsi que sur un des vêtements de l'ange. Dans l'art chrétien comme dans l'hindouisme, le bleu représente la dimension spirituelle ou divine du personnage. Du bleu sur le vêtement du Christ exprime sa nature divine; et il en va de même pour les dieux de l'hindouisme. Chez les zoroastriens, le rouge est sacré alors que dans le mystère chrétien, le rouge représente la partie humaine ou incarnée du personnage. C'est pourquoi dans des icônes représentant le Christ, ces deux couleurs sont présentes pour exprimer à la fois sa dimension divine et humaine. Dans l'islam, le noir est sacré car il représente la lignée du prophète. Cependant, comme nous l'avons évoqué, le vert est la couleur islamique par excellence, couleur du paradis et de la végétation. Enfin, dans l'art byzantin, l'or ou la couleur dorée est utilisée pour exprimer la sainteté du lieu ou du personnage, ce que l'on voit ici très clairement dans cette miniature.

Conclusion

Cet article aurait pu être intitulé "Le livre de Tobie, Icône de la Route de la Soie". Cette icône serait ce que nous avons vu, c'est-à-dire ce que représente le livre de Tobie qui est une histoire de souffrance et de guérison, le tout centré autour de la grâce divine à travers l'Archange Raphaël. La Route de la Soie serait alors par essence un lieu de guérison intérieure pour trouver une paix et une joie durable. On pourrait être aussi un peu plus précis en pointant des pays qui seraient plus propices à cette guérison qui pourraient être l'Irak, l'Iran et l'Inde et on peut être encore plus précis en disant que Ninive, Ecbatane et Agra sont trois villes où nous pouvons faire l'expérience de la rencontre de Raphaël. Ces villes sont comme des points de repère, comme des gardes fous qui ont des significations propres. Par exemple, Ninive veut dire *la cité du poisson,* et on y a vu l'importance du poisson (la baleine) dans l'histoire de Jonas. Ninive est donc une ville qui se soumit à l'ordre divin, et c'est peut être un élément nous permettant de dire que le parcours doit être jalonné de telles villes où règne l'équilibre, l'obéissance - sans doute des villes sacrées. Ecbatane, aujourd'hui Hamedân[20] signifie le *point de rencontre*, comme l'est la route de la Soie. Ainsi,



L'Ange de Tobie, Hossein Naqqâsh

nous pouvons déceler deux éléments importants qui sont comme des repères: cheminer dans des lieux de rencontres et dans des villes comme celles-ci avec un esprit ouvert à la sensibilité des choses;

L'obéissance, la foi et l'approche esthétique seraient les clés permettant d'accomplir une bonne démarche de guérison, tout en gardant à l'esprit que cette guérison serait tout naturellement intérieure et viserait à nous constituer pleinement en tant qu'Homme.

la ville d'Agra, notamment de par le Taj Mahal, constituant un de ces symboles de la richesse culturelle et artistique de la période moghole. Ainsi, l'obéissance, la foi et l'approche esthétique seraient les clés permettant d'accomplir une bonne démarche de guérison, tout en gardant à l'esprit que cette guérison serait tout naturellement intérieure et viserait à nous constituer pleinement en tant qu'Homme. Cette miniature est donc une invitation à ce parcours de la Route de la Soie, selon un itinéraire précis mais qui peut être également modelé par rapport aux évènements.

Enfin, l'Archange Raphaël qui, étant déjà le Saint Patron des guérisseurs, pourrait être le Saint Patron de la Route de la Soie, annonce a chacun d'entre nous: "*Regardes, ta guérison est entre mes mains J'en ai la volonté, si tu te détaches et que tu suis le parfum*[21]*, de Ninive à Agra en passant par Ecbatane*".

On pourrait penser que l'artiste lui-même aurait pu vivre cette expérience et nous l'aurait livrée pour faire nous-mêmes l'expérience de la Providence et de la Grâce Divine, et recevoir tout ce que Tobie a reçu au sens propre comme au sens figuré. Ceci ne devrait pas nous surprendre, nous effrayer ou croire que cela est impossible, puisque cette histoire rassemble tout ce que l'on peut rencontrer dans une existence humaine: souffrance, désespoir, espoir, guérison et bénédiction divine. Il n'y a rien à provoquer, le premier pas suffit, celui du détachement et de savoir que ce l'on veut trouver, c'est la Paix intérieure. Ensuite, notre expérience, notre écoute et notre foi feront le reste

Cette miniature est donc une invitation à ce parcours dans la Route de la Soie entre un itinéraire précis mais qui peut être aussi façonné par les évènements. J'en ai fait l'expérience....

Annexe

Quelques représentations de l'ange de Tobie dont l'histoire a fasciné les artistes pendant la période moghole dans l'Inde du XVIe siècle. On peut assez rapidement voir la grande différence avec celle qui a été faite par Hossein Naqqâsh.



Tobie et l'Ange, *par Basâwan, Ecole moghole, env. 1585-90 (D'après J. Soustiel and M.C. David, miniatures orientales d'Inde - 4, Paris, 1986, pl 1)*



▲L'Ange de Tobias. *Ecole moghole, env. 1590. Bharat Kala Bhavan, Varanasi (According the Image of Man, London, 1982, p l234)*



▲Femme et enfant tenant un poisson à la campagne, *Ecole moghole, env. 1590-1600, Collection E.Binney, 3rd (cf. Miniature indienne de la collection de E.Binney, 3rd, Ecoles moghole et du Deccan, Portland, 1973, pl. 29b)*



▲Tobias et l'Ange, *Ecole moghole, env. 1600. Collection de S. Gahlin (A partir d'un dessin indien, Londres, 1983, pl. 51)*



▲Anges dans la nature, *Ecole moghole, env, 1585. The Chester Beatty Library, Dublin (selon Chavi, I, 1971, pl. 593)*

On peut donc voir l'importance du thème du poisson dans ces miniatures. A ce titre, il est étonnant de voir un homme offrant un poisson à une femme au lieu de fleurs. Enfin, concernant le derviche, on le voit avec un poisson et sans doute avec du parfum dans l'une de ses mains, ce qui se rapprocherait de l'histoire de Tobie où le parfum et le poisson jouent un rôle central.



Derviche, *Ecole moghole, env. 1580-1585, collection privée (Photo: E. Isacco)*

Homme offrant un poisson à une femme, miniature moghole du XVIe siècle de Hossein Naqqâsh, Ecole moghole, env. 1590 Musée Guimet, Paris (Photos de R.M.N)

Enfin, il est intéressant de noter que dans la ville de Hussainâbâd située dans l'Etat de Lucknow en Inde, on trouve des effigies de poissons qui étaient en fait le symbole royal des Moghols en Inde. Aurangzeb, souverain de l'Empire moghol de 1658 à 1707, aurait permis aux dirigeants de Lucknow de les utiliser. ■






L'Ange de Tobie de Rembrandt


Les trois Archanges avec Tobie, Francesco Botticini 1446 - 1497

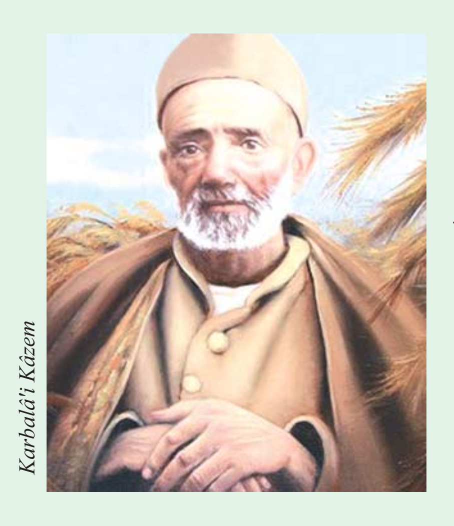
1. Bible Catholique et Orthodoxe
2. Etymologie de Raphaël veut dire Dieu Guérit
3. Ici Le Fils porte le même nom que le père mais avec un E à la fin.
4. Quand on représente un ange avec un poisson ou un ange avec un enfant tenant un poisson, il est toujours fait référence au livre de Tobie qui évoque les villes de Ninive et d'Ecbatane.
5. Le roi moghol Akbar, (1556-1605) est le petit-fils de Baber, le premier conquérant moghole de l'Inde, Il sut se concilier les hindous et encouragea le développement de la littérature et des arts. Il s'intéressa également aux diverses religions pratiquées dans son empire. Il fit de sa cour un rendez-vous de lettrés et de sages.
6. Tel l'Archange Gabriel
7. L'une des guérisons a eu lieu par l'odeur du foie et du cœur du poisson.
8. Projet d'un futur développement.
9. Les anges ont des fonctions presque illimitées au service de l'humanité comme de protéger, d'accompagner, etc.
10. Dans le canon de la représentation du monde angélique, les ailes sont abaissées, lorsque l'ange est au repos; volantes, quand il y a un ordre à exécuter. Il existe également un système mixte consistant à abaisser une aile et dresser l'autre, ce qui indique une mission temporaire comme dans le Livre de Tobie.
11. Le temps de donner le message
12. 1 R 19, 11-12
13. 1 R 19: 13: "*Que fais tu ici Elie?*"
14. L'une des guérisons a eu lieu par l'odeur du foie et du cœur du poisson mis sur des braises.
15. Cf, Ancien Testament
16. Mastya est la première des dix incarnations de Vishnu
17. Vishnu est un des trois dieux avec Brahma et Shiva
18. Livre de Tobie Ch. 6, v. 13
19. Livre de Tobie, Ch. 6 v.17
20. Elle est mentionnée sept fois dans la Bible, toujours dans des moments importants de l'histoire judéo-chrétienne.
21. L'une des guérisons a eu lieu par l'odeur du foie et du cœur du poisson mis sur des braises.

Réflexion sur la notion de miracle et de prodige en islam à travers l'exemple de Karbalâ'i Kâzem, "signe" vivant de la foi

Amélie Neuve-Eglise

"*Lumière sur lumière. Dieu guide vers sa lumière qui Il veut*".
Sourate "Al-Nour" ("La lumière"), verset 35.

"*Nous leur montrerons Nos signes dans l'univers et en eux-mêmes,*
Jusqu'à ce qu'il leur devienne évident que cela est la Vérité.
Ne suffit-il pas que ton Seigneur soit témoin de toute-chose?"
Sourate "Fussilat" (" Les versets détaillés"), verset 53.


Karbalâ'i Kâzem

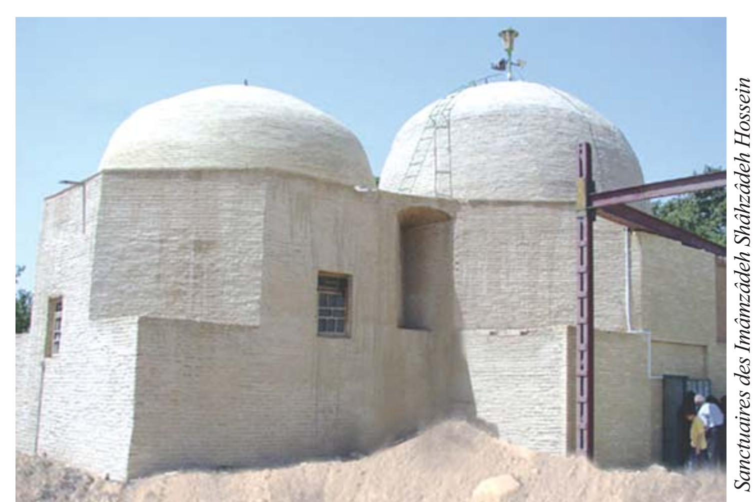
*Il y a une centaine d'années, dans un petit village du centre de l'Iran, un soir, un jeune paysan pauvre et analphabète ne rentre pas chez lui. Il ne réapparaît que le lendemain, après une mystérieuse rencontre dans le jardin d'un sanctuaire proche du village à la suite de laquelle il s'est évanoui. A son réveil, il se rend compte qu'il connait désormais le Coran par cœur dans ses moindres détails. Cet événement fera grand bruit à l'époque, dans un Iran où les idées communistes sont alors en pleine expansion. Il viendra bouleverser certaines idées établies et donner un souffle nouveau au message de la foi révélé quelques centaines d'années plus tôt à un homme illettré lorsque, au fond de la grotte de Hira, l'Angle Gabriel lui souffla: Lis! (*Iqrâ!*). Cet exemple sera également l'occasion de réfléchir sur la notion de miracle en islam, qui doit être distinguée de celle de prodige et qui comporte une dimension éminemment plus haute que le simple miracle sensible en ce qu'il invite l'homme à laisser progressivement éclore en lui un horizon illimité de signes affermissant sa foi.*

Récit d'un miracle[1]

Ce jours-là, Karbalâ'i Kâzem avait attendu depuis l'aube que le vent se lève pour battre le blé et que d'un souffle, il sépare les grains de la paille. En vain. Le crépuscule commençait à pointer à l'horizon. Karbalâ'i Kâzem, immobile devant un tas d'épis fraîchement cueillis, pensait aux pauvres du village à qui il aimait particulièrement donner une part de sa récolte chaque année, et qui allaient encore devoir supporter la faim ce soir. Il se résolut finalement à prendre le chemin du retour. Dans la semi-pénombre, une voix vint soudain briser le silence: "*Karbalâ'i Kâzem! Tu ne nous as rien donné cette année, nous*

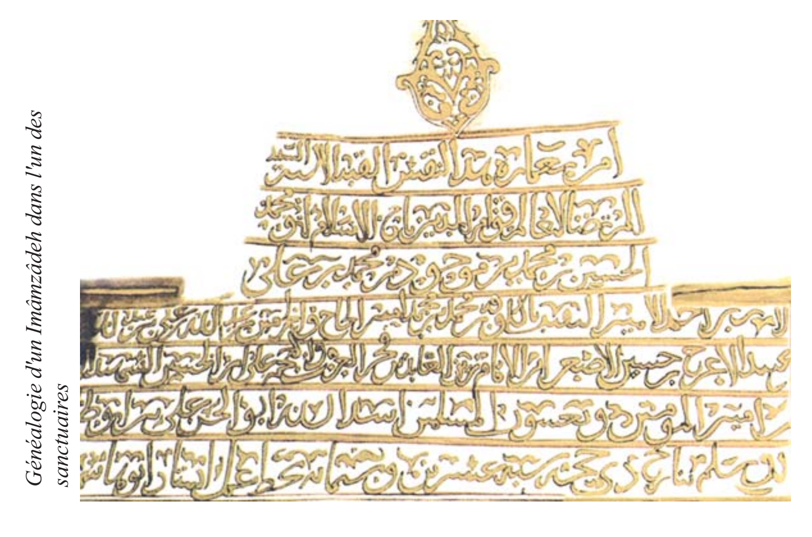
aurais-tu oubliés?" La pensée que ce père de famille croisé au hasard du chemin allait encore rentrer les mains vides fit naître en lui une tristesse indescriptible. Il retourna sur ses pas malgré lui, afin de réunir tant bien que mal quelques grains. Chargé d'un petit ballot de blé et du fourrage pour ses chèvres, il reprit le chemin du retour. A mi-chemin, il décida de s'arrêter quelques instants pour se reposer dans un jardin abritant plusieurs *Imâmzâdeh*.[2] Au temps du calife Ma'moun, 72 descendants des Imâms chiites avaient décidé d'aller rendre visite à l'Imâm Rezâ, alors exilé à Mashhad.[3] Ils furent tués en chemin par les émissaires de la cour abbaside, avant d'être enterrés dans ce lieu désormais appelé Imâmzâdeh Sâleh et Shâhzâdeh Hossein[4], ou plus communément "les 72 corps" (*haftâd-o-do tan*).

Après une courte visite dans le sanctuaire, Karbalâ'i Kâzem s'assit quelques instants sur un banc à l'extérieur. En regardant à l'horizon, il aperçut soudain deux jeunes hommes qui semblaient marcher dans sa direction. Ils étaient vêtus de blanc et avaient un visage rayonnant.[5] Karbalâ'i Kâzem fut particulièrement frappé par la grande beauté de l'un d'eux. Lorsqu'ils arrivèrent à sa hauteur, l'un des hommes l'interpella par son nom: "*Karbalâ'i Kâzem! Viens réciter une* fâteheh[6] *avec nous dans le sanctuaire!*" Il leur répondit poliment qu'il avait déjà effectué sa visite, et qu'il devait rentrer au village nourrir ses chèvres. Mais l'homme l'invita de nouveau: "*Pose ton fourrage ici, et viens avec nous réciter une* fâteheh". Karbalâ'i Kâzem finit par accepter. Malgré leur apparence étrangère, ils semblaient connaître parfaitement les lieux. Une fois entrés dans l'Imâmzâdeh Shâhzâdeh Hossein, ils commencèrent à psalmodier



Sanctuaires des Imâmzâdeh Shâhzâdeh Hossein et Sâleh

quelques versets du Coran. Karbalâ'i Kâzem les écoutait en silence. Les deux hommes continuèrent leur récitation: "*Dis: Il est Dieu, Unique…*".[7] Ils se dirigèrent ensuite vers le sanctuaire de l'Imâmzâdeh Sâleh, où ils reprirent leur récitation. L'un des hommes se tourna soudain vers lui: "*Karbalâ'i Kâzem! Pourquoi ne lis-tu pas avec nous?*" et ce dernier de répondre d'une petite voix: "*Monsieur, je n'ai pas été à l'école, je ne sais pas lire…*" Il lui dit alors: "*Regarde cette inscription, tu* peux *lire*". Karbalâ'i Kâzem découvrit une inscription en lettres blanches et lumineuses qu'il n'avait jamais vue auparavant. Hébété, il répéta d'un souffle: "*Je vous le dis, je ne peux pas…*" L'homme le serra alors vigoureusement contre lui: "*Lis maintenant!*" Et soudain, dans une confusion indescriptible, les arabesques lumineuses trouvèrent un sens… La voix claire de Karbalâ'i Kâzem s'éleva: "*Inna rabbakum Allah… Votre Seigneur, c'est Dieu… qui a créé les cieux et la terre en six jours, puis S'est établi sur le Trône. Toute gloire à Dieu, Seigneur de l'Univers! La miséricorde de Dieu est proche des bienfaisants...*"[8] L'homme souffla ensuite sur son visage et pressa le Coran contre son cœur. Lorsque Karbalâ'i Kâzem releva la tête pour



Généalogie d'un Imâmzâdeh dans l'un des sanctuaires

l'interroger, les deux hommes avaient disparu, ainsi que l'inscription lumineuse. Saisi d'un effroi indescriptible, Karbalâ'i Kâzem perdit connaissance. Il ne revint à lui qu'à l'aube, le corps tout endolori et se demandant ce qu'il faisait là. Il se releva et rentra rapidement au village. Sur le chemin, des mots arabes dont il ignorait jusqu'à la veille l'existence même

> L'homme souffla ensuite sur son visage et pressa le Coran contre son cœur. Lorsque Karbalâ'i Kâzem releva la tête pour l'interroger, les deux hommes avaient disparu, ainsi que l'inscription lumineuse.

lui vinrent à l'esprit… bientôt suivi du souvenir de l'événement de la veille qui fit renaître en lui une peur intense. Après avoir nourri ses chèvres et porté le petit ballot de blé chez l'homme qu'il avait croisé la veille, il se rendit chez Hâjj Shaykh Sâber 'Arâqi, l'imam du village, et lui raconta ce qui lui était arrivé la veille. D'abord dubitatif, il finit par amener le Coran et à lire le début d'une sourate. Et Kâzem Karbalâ'i de réciter la suite, avec une prononciation et une maîtrise parfaite. Il récita ensuite une à une les sourates du Coran d'une voix claire, sans aucune hésitation. La nouvelle ne tarda pas à se répandre dans le village. Les gens commencèrent à affluer afin de voir le "prodige" et à lui arracher fébrilement ses vêtements en guise de "*tabarrok*".[9] L'imâm le ramena chez lui avec difficulté et lui conseilla de quitter le village à la nuit tombée afin de fuir l'hystérie des habitants. Karbalâ'i Kâzem se réfugia dans le village de Seyyed Shahâb, où son secret ne sera découvert que quelques décennies plus tard.

Un "juste"

Mohammad Kâzem Karimi Sârouqi dit "Karbalâ'i Kâzem" est né en 1883 dans le petit village de Sârouq, situé à proximité de la ville d'Arak, à 3 heures de Téhéran. Durant sa jeunesse[10], lors du mois de Ramadan, un religieux envoyé à Sârouq pour y effectuer un prêche quotidien évoque un jour l'importance de l'aumône légale (*zakât*) et du cinquième (*khoms*), en insistant sur le fait que si un musulman ne donne pas chaque année le cinquième de son revenu, ses biens seront illégitimes (*harâm*) et ses actes d'adoration ne seront pas acceptés par Dieu. Profondément marqué par les paroles du religieux, Karbalâ'i Kâzem décide de se rendre chez son père[11] pour lui demander s'il s'acquitte bien du *khoms*. Face à la colère de son père lui demandant de ne pas se mêler de ce qui ne le regarde pas, il décide alors de quitter la maison familiale et de s'établir hors du village; gagnant péniblement sa vie en ramassant du bois sec.

Quelques années plus tard, regrettant ses paroles, son père lui demande de revenir et lui donne une parcelle de terre ainsi que trois sacs de semence de blé afin de lui permettre de vivre de façon indépendante. Avant même de semer,

Karbalâ'i Kâzem décide de donner la moitié de ses sacs à titre d'aumône aux pauvres du village. Après quelques mois et au cours des années suivantes, il choisi de donner la moitié du fruit de son travail aux plus nécessiteux – bien davantage que l'aumône légale -, tandis que l'abondance de ses récoltes ne tarit pas et que sa générosité commencent à être connue dans le village.

Le début de la renommée

Après son installation dans le village de Seyyed Shahâb[12], il se consacrera à ses travaux agricoles, sans rien révéler de son secret. Ce n'est que lorsqu'il atteint une cinquantaine d'années qu'il sera finalement dévoilé, grâce à un Ayatollah qui se promenait dans les champs en récitant le Coran.[13] Karbalâ'i Kâzem lui fit alors remarquer qu'il avait mal lu un verset. Le religieux, qui connaissait parfaitement le Coran, fut stupéfait de voir ce vieux paysan lui adresser une telle remarque. Devant l'insistance de ce dernier, il vérifia et se rendit compte de son erreur. L'histoire de Karbalâ'i Kâzem va alors se répandre dans les milieux religieux iraniens de l'époque. Commencent alors de nombreux voyages à Qom, Mashhad, Téhéran et dans des dizaines de villes iraniennes ainsi qu'en Irak et même chez l'Emir du Koweït.[14] Il s'entretient également avec la majorité des grandes autorités religieuses chiites de l'époque, dont l'Ayatollah Boroudjerdi, l'Ayatollah Mohseni Malâyeri, l'Ayatollah Khaz'ali ou l'Ayatollah Makârem Shirâzi, qui reconnaîtront unanimement le miracle. L'une des personnes qui fut sans doute le plus influencée par cet événement fut Seyyed Navvâb Safavi, qui organisa plusieurs conférences de presse afin d'assurer une diffusion maximale du miracle dans les journaux de l'époque. La même scène se répétait alors inlassablement: une foule de journalistes plus que dubitatifs arrivaient sur place, et comprenaient rapidement, après quelques questions et avoir observé l'infinie simplicité de Karbalâ'i Kâzem, qu'il ne s'agissait pas d'un événement banal.

Durant plusieurs années, il répond avec une patience sans limite aux questions des étudiants et des journalistes, qui citent des dizaines de versets en lui demandant à quelle sourate ils appartiennent. Karbalâ'i Kâzem répond toujours avec exactitude en ajoutant parfois: "*Et le verset d'après est le suivant, et celui qui le précède est celui-ci…*" On lui pose toutes les questions possibles et imaginables: le nombre de "n" dans telle sourate, le nombre d'occurrence du mot "Dieu" dans une autre… L'ayatollah Hâjj Seyyed Mohammad Naqi Khânsari essaie un jour de le mettre à l'épreuve d'une autre manière, en lui demandant de lire le Coran à l'envers. Il commença à réciter la sourate "Al-Baqara" ("La vache"), la plus longue du Coran, du dernier au premier verset sans la moindre erreur.[15]

On cherche également à le piéger en mêlant à un verset des fragments d'ouvrages religieux reprenant les mêmes



Lieu où les versets du Coran sont apparus à Karbalâ'i Kâzem sous forme d'inscriptions lumineuses



L'un des tombeaux d'Imâmzâdeh dans le sanctuaire

mots et expressions. Les réponses demeurent toujours sans appel: "*La première partie est un verset coranique, mais pas la deuxième.*" Lorsqu'on lui demande comment il a pu distinguer le verset du reste, il répondra toujours: "*L'un avait une lumière… l'autre pas.*"[16] Il avait aussi la faculté de trouver la plus petite erreur de frappe ou de vocalisation dans n'importe quelle édition du Coran, en affirmant que telle partie du verset était sombre et n'avait pas la luminosité des autres.

Lorsqu'on lui demande comment il a pu distinguer le verset du reste, il répondra toujours: "*L'un avait une lumière... l'autre pas.*"

Il était également capable de trouver n'importe quel verset du premier coup en ouvrant le Coran, quelle que soit l'édition. Après sa mort, on découvrira qu'il lui avait également été enseigné les secrets et le sens ésotérique (*bâtin*) du Coran. Cependant, peu de gens semblent avoir songé à lui poser des questions de fond sur le sens profond des versets.[17] Il s'était d'ailleurs plaint à mi-mot du fait que les gens ne l'interrogeaient que sur la forme du Coran et sur la place de tel ou tel verset et oubliaient les questions essentielles, sous-entendant ainsi qu'il détenait aussi cette connaissance.

Durant sa célébrité, Karbalâ'i Kâzem continua de se distinguer par la simplicité extrême de son mode de vie. Lorsqu'il n'était pas assailli de questions, il passait la plupart de son temps à réciter le Coran et à faire des prières surérogatoires. Il fuyait la participation aux cercles intellectuels et religieux, et manifestait une inquiétude extrême lorsqu'il était invité: il avait un jour dîné chez quelqu'un qui gagnait sa vie de manière illégale. Il avait eu un malaise et avait senti qu'il perdait la mémoire du Coran… Après la fameuse rencontre au sanctuaire, les deux hommes continuaient parfois à lui apparaître en rêve où à l'état de veille afin de l'éclairer sur certaines questions de la vie quotidienne.[18]

Karbalâ'i Kâzem quitta ce monde le jour de Tâsou'â de l'année lunaire 1378 (1968) à l'âge de 78 ans. Il est enterré à Qom dans le Qabrestân-e no. Quelques jours avant sa mort, alors qu'il était en pleine santé, il avait annoncé à sa famille qu'il allait bientôt mourir, et avait décidé de se rendre à Qom afin qu'il puisse y être enterré. Il y mourut comme prévu quelques jours plus tard.

Les enseignements du miracle

Avant d'évoquer les différents enseignements que l'on peut tirer d'un tel événement, il apparaît tout d'abord essentiel de le restituer dans son contexte général. Le miracle de Karbalâ'i Kâzem s'est déroulé à une époque de grande expansion des idées matérialistes et communistes en Iran, qui allait donc de pair avec une tendance à nier tout

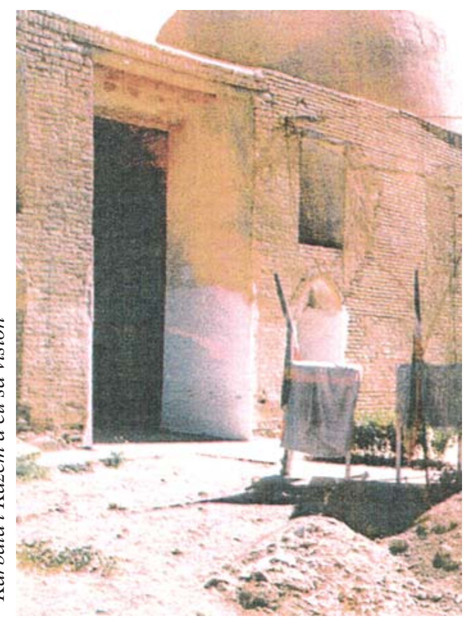
phénomène non explicable par les lois scientifiques, notamment les révélations et miracles des prophètes. Dans ce contexte, cet événement est venu apporter un souffle nouveau à la foi, tout en suscitant un grand nombre de questions: pourquoi a-t-on octroyé à ce paysan analphabète un rang qu'aucun des grands Ayatollahs n'est arrivé à atteindre? Quels sont les rôles respectifs de la science et de l'action dans la foi? Les actes se suffisent-ils à eux-mêmes pour se rapprocher de Dieu? Karbalâ'i Kâzem n'était ni un grand philosophe ni un théologien éminent. Il connaissait à peine par cœur les sourates que l'on récite lors des prières obligatoires. Mais il remplissait ses obligations religieuses avec un sérieux emprunt d'amour et de respect, en toute simplicité. Il était également connu pour sa grande sincérité et sa profonde humilité. Afin de vivre en conformité avec les commandements de son Dieu, Karbalâ'i Kâzem était prêt à quitter sa famille et tout ce qu'il possédait; démarche qui n'est pas sans rappeler celle d'Abraham et de nombreux autres prophètes. En faisant le choix de l'exil, Karbalâ'i Kâzem a choisi ses priorités en faisant du respect de la Loi et de sa foi l'axe central de son existence, au-delà des attaches de ce monde. Cette sincérité à toute épreuve et sa grande compassion ont sans doute contribué pour beaucoup à être choisi pour recevoir ce don divin.

Son histoire montre également que tout croyant sincère voit ses sacrifices fait pour Dieu récompensés dans cette vie même: son exil lui permet finalement d'accéder à la propriété d'un terrain, sa générosité semble multiplier l'abondance de ses récoltes… Cet aspect semble d'ailleurs évoqué dans l'un des versets qu'il a "lu" lors de sa rencontre avec l'Imâm: "*Le bon pays, sa végétation pousse avec la grâce de son Seigneur; quant au mauvais pays, (sa végétation) ne sort qu'insuffisamment et difficilement. Ainsi déployons-Nous les enseignements pour des gens reconnaissants.*"[19] Ceux qui remercient leur Dieu au travers de leurs dons et générosité voient ainsi leurs biens matériels et spirituels multipliés: "*Ceux qui dépensent leurs bien dans le sentier de Dieu ressemblent à un grain*

Cet événement est venu apporter un souffle nouveau à la foi, tout en suscitant un grand nombre de questions: pourquoi a-t-on octroyé à ce paysan analphabète un rang qu'aucun des grands Ayatollahs n'est arrivé à atteindre? Quels sont les rôles respectifs de la science et de l'action dans la foi? Les actes se suffisent-ils à eux-mêmes pour se rapprocher de Dieu?

d'où naissent sept épis, à cent grains d'épi. Car Dieu multiplie la récompense à qui Il veut et la grâce de Dieu est immense, et Il est omniscient." (2:261); "*Tout ce que vous donnerez à l'usure pour augmenter vos biens au dépens des biens d'autrui ne les accroît pas auprès de Dieu, mais ce que vous donnez comme Zakât, tout en cherchant la face de Dieu [sa satisfaction]… Ceux-là verront [leurs récompenses] multipliées.*" (30:39).[20]

Pour tenter de saisir la raison d'un tel don, il est également important d'essayer de comprendre l'état d'esprit de Karbalâ'i Kâzem lors de sa rencontre avec les deux hommes. Ce soir-là, son esprit était entièrement préoccupé par le sort des familles pauvres du village mais aussi, dans une moindre mesure, par ses chèvres pour lesquelles il avait ramassé du fourrage et dont il s'occupait toujours



Entrée du sanctuaire de l'Imâmzâdeh Sâleh où Karbalâ'i Kâzem a eu sa vision

fourrage et dont il s'occupait toujours avec beaucoup de sollicitude. Malgré sa fatigue intense, il décide de retourner à son champ pour rassembler de ses propres mains de quoi nourrir une famille. Aucune trace de "moi" ni d'égoïsme; tout son être n'est que compassion pour les êtres qui l'entourent. Cette attitude de don entier de soi par l'acte et la pensée l'a sans doute préparé à recevoir le don divin. A ce titre, plusieurs hadiths soulignent que l'on ne peut connaître Dieu que par Dieu, c'est-à-dire en se rendant *similaire* à Lui. Ce soir-là, Karbalâ'i Kâzem était devenu une sorte de miroir de la miséricorde et de la compassion divine; Dieu y a donc reflété Sa Lumière... L'occurrence de ce miracle à un endroit où sont enterrés des personnes ayant risqué leur vie pour aller rendre visite au huitième Imâm souligne aussi l'importance et le haut rang de ces martyrs presque oubliés à l'époque.

Plusieurs hadiths soulignent que l'on ne peut connaître Dieu que par Dieu, c'est-à-dire en se rendant *similaire* à Lui.

Ce miracle confirme également l'existence de deux types de connaissances: un savoir spéculatif et discursif qui s'apprend au travers de concepts, et une connaissance révélée au cœur sans l'intermédiaire des sens ou de l'intellect, même si cela implique parfois un intervenant "extérieur" à l'être de la personne, comme l'Ange Gabriel pour le prophète Mohammad ou la main du *seyyed* contre le cœur de Karbalâ'i Kâzem. Il montre qu'en Dieu, le cercle des possibilités n'est pas déterminé par les lois de la matière, mais bien par la pureté du cœur et de la foi: ainsi s'explique le don d'un enfant à Abraham et à sa femme stérile, comme le choix de déposer le Livre et les secrets divins dans le cœur d'un pauvre paysan qui n'avait jamais ouvert le moindre livre. Le fait que le Coran ait ensuite été mis par la personne contre sa poitrine révèle également l'importance de l'inspiration et la connaissance par le cœur, sujet souvent abordé par la mystique islamique qui trouve ses sources dans le Coran: "*Et quiconque croit en Dieu, [Dieu] guide son cœur.*"(64:11); "*Il y a bien là un rappel pour quiconque a un cœur, prête l'oreille tout en étant témoin.*" (50:37); "*Ceux qui discutent les prodiges de Dieu sans qu'aucune preuve ne leur soit venue, [leur action] est grandement haïssable auprès de Dieu et auprès de ceux qui croient. Ainsi Dieu scelle-t-Il le cœur de tout orgueilleux tyran.*" (40:35). Le cœur est à ce titre souvent considéré comme le siège des visions et de la foi.

En outre, la perte de mémoire du Coran provoquée par le fait d'avoir mangé de la nourriture non licite révèle le fondement ontologique des commandements divins: chaque nourriture, acte, parole, a un effet concret

dans l'être humain et constitue progressivement sa "forme" spirituelle et réelle.[21] C'est également dans ce sens que l'on peut comprendre les versets concernant l'autre monde où les hommes "verront" l'ensemble de leurs pensées et actes: "*Et on déposera le livre (de chacun). Alors tu verras les criminels, effrayés à cause de ce qu'il y a dedans, dire: "Malheur à nous, qu'a donc ce livre à n'omettre de mentionner ni pêché véniel ni pêché capital?" Et ils trouveront devant eux tout ce qu'ils ont œuvré. Et ton Seigneur ne fait du tort à personne.*" (18:49) Cet aspect révèle également pour les personnes dont l'existence est imprégnée de spiritualité et de vérité, le moindre "écart" peut avoir d'importantes conséquences physiques et spirituelles.[22] Il invite ainsi chaque croyant à être attentif au moindre de ses actes et à essayer d'en percevoir les effets cachés qui, bien qu'ils ne soient pas visibles et analysables physiquement, façonnent peu à peu son destin dans l'outre-monde.

Le concept de miracle (*mu'jiza*) en islam

Cet événement peut également fournir l'occasion de revenir sur la notion de "miracle" (*mu'jiza*)[23] en islam. Si des miracles "matériels" et concrets ont été attribués au prophète Mohammad comme celui de fendre la lune et les miracles de Jésus ou de Moïse sont reconnus par le Coran[24], c'est le Livre lui-même qui en islam est considéré comme le véritable miracle.[25] Plusieurs versets insistent ainsi sur le fait que le Coran est en soi inimitable, tant sur le fond que la forme[26]: "*Si vous avez un doute sur ce que Nous avons révélé à Notre Serviteur, tâchez donc de produire une sourate semblable et appelez vos témoins, (les idoles) que vous adorez en dehors de Dieu, si vous êtes véridiques.*" (2:23). Selon l'islam, un miracle sensible comme le fait de pouvoir ressusciter les morts n'est en soi pas suffisant pour confirmer la validité d'une prophétie. S'il peut en effet faire office de preuve pour les personnes y ayant directement assisté, il perdra de son pouvoir de conviction pour les générations futures qui n'en auront entendu que le lointain récit et auront donc tendance à remettre en cause son authenticité. Face à cela, le Coran insiste sur la nécessité de fonder sa croyance sur des preuves

Si des miracles "matériels" et concrets ont été attribués au prophète Mohammad comme celui de fendre la lune et les miracles de Jésus ou de Moïse sont reconnus par le Coran, c'est le Livre lui-même qui en islam est considéré comme le véritable miracle.

rationnelles nées d'une réflexion personnelle sur le contenu de la révélation. Dans ce sens, le Coran est en soi considéré comme le plus grand miracle, en ce sens qu'il se situe dans le domaine non pas du matériel, mais fait appel au jugement et à la réflexion de chacun pour juger de son contenu, son absence de contradiction interne, la véracité des faits et lois qu'il énonce, les conditions de sa révélation à un homme analphabète… En outre, contrairement aux miracles sensibles qui "montrent" autre chose qu'eux-mêmes (la multiplication des pains vise à prouver le haut rang du Christ et à délivrer un message particulier au-delà de ce fait matériel), le miracle du Coran et ce qu'il veut montrer n'est autre que lui-même, c'est-à-dire la propre vérité qu'il contient. Cette notion de miracle est infiniment plus profonde que le simple miracle matériel, qui est perçu passivement par

les sens et de façon identique par tous les hommes. Face à cela, le "miracle" du Coran a une dimension hautement intellectuelle et rationnelle qui ne se dévoile pas sans un effort de compréhension, sans un retour sur soi accompagné d'un examen de ses propres croyances et de leur fondement. Le miracle est également permanent, au sens où l'horizon de sa compréhension est infini; de nouvelles significations plus profondes pouvant toujours se manifester à la conscience et dans le cœur du croyant.

Le contenu du miracle change donc du tout au tout: ce ne sont plus les sens, mais bien la réflexion qui est sollicitée, tandis que chaque personne porte en elle la responsabilité de laisser se produire le miracle à l'horizon de sa propre conscience et selon son propre degré de compréhension.



Porte d'entrée de l'Imâmzâdeh Sâleh

Il est dans un sens moins contraignant que le miracle sensible en ce qu'il ne se dévoile pas sans une réflexion et "mise en condition" préalable. Cependant, si quelqu'un se donne véritablement la peine de méditer sur son contenu, le degré de certitude qu'il atteindra sera bien plus élevé que celui d'un miracle matériel. En raison de la permanence du livre et de son message, ce type de miracle n'est également pas circonscrit à un cadre spatio-temporel particulier mais peut toucher toute personne en quête de certitude à tout moment et en tout lieu. Le contenu du miracle change donc du tout au tout: ce ne sont plus les sens, mais bien la réflexion qui est sollicitée, tandis que chaque personne porte en elle la responsabilité de laisser se produire le miracle à l'horizon de sa propre conscience et selon son propre degré de compréhension.[27] Une telle conception du miracle est indissociable d'une vision de l'homme et de sa relation au divin fondée sur la raison et non l'acception passive de vérités par transmission ou par des manifestations extra-ordinaires, même si une réflexion générale sur le monde sensible a un rôle important dans l'affermissement de la foi.[28]

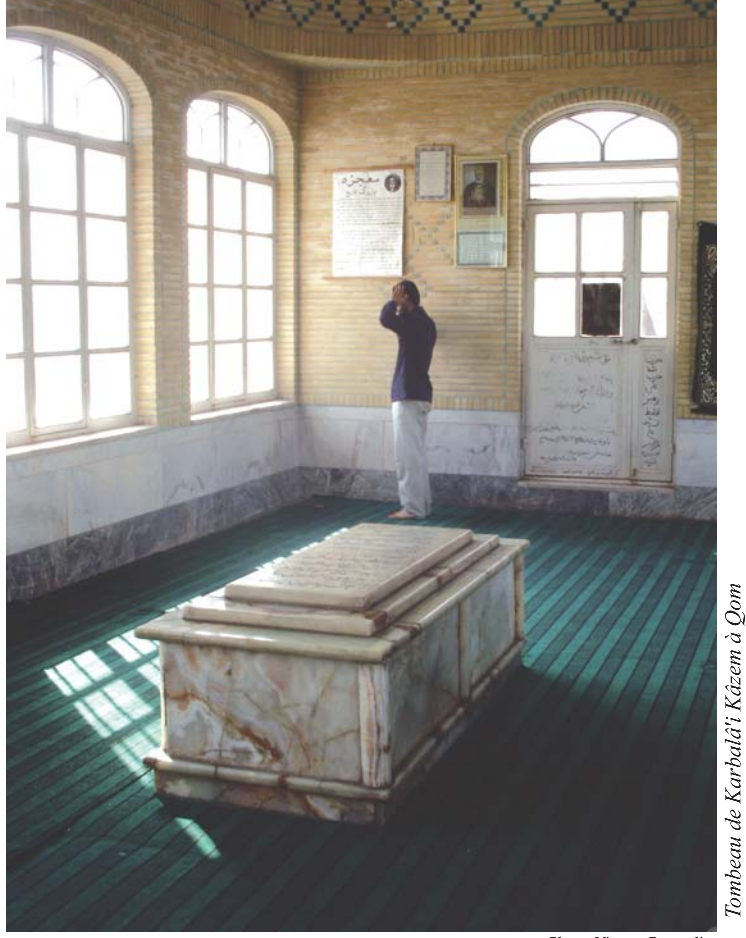
Savoir inspiré et guide divin dans le chiisme

L'histoire de Karbalâ'i Kâzem ne se situe pas dans la catégorie du "miracle" (*mu'jiza*) au sens strict tel qu'il est défini en islam, qui n'inclut que les actes des prophètes et s'accompagne d'une mise au défi (*tahaddi*), mais plutôt dans celle de "prodige" (*karâma*) qui désigne les actes extra-ordinaires accomplis par les saints, même si la quiddité de ces actes est la même. Le prodige dont il a été ici question relève de l'ordre du don et ne peut, selon les croyances chiites, être que le fait du

Les Imâms sont considérés comme la manifestation la plus parfaite des attributs divins dans une existence limitée, et permettent donc aux croyants d'essayer de saisir l'Absolu à travers eux.

Douzième Imam ou l'Imam du Temps qui vit actuellement dans le monde, et dont le rôle dans la cosmologie et l'épistémologie chiite est essentiel.[29] L'existence humaine limitée ne peut comprendre l'absolu divin; cependant, dans Son infinie miséricorde, Dieu a choisi de se révéler à Ses créatures au travers de certains de Ses attributs comme la Bienveillance ou la Magnificence. Les Imâms sont considérés comme la manifestation la plus parfaite de ces qualités dans une existence limitée, et permettent donc aux croyants d'essayer de saisir l'Absolu à travers eux.[30] Cependant, ils ne possèdent ces qualités que grâce et en Dieu et non par eux-mêmes de façon indépendante car sinon, ils deviendraient à leur tour des dieux. Ils ne sont en quelque sorte que le reflet parfait des Attributs divins, permettant à l'inconnaissable de se manifester selon les conditions dans ce monde. Il est donc l'horizon et le but de tout croyant désirant connaître Dieu – ou du moins ce qu'il peut en connaître, c'est-à-dire l'aspect manifesté.[31] Si la dimension historique de l'Imâm ne manifeste le sens profond et caché de la Révélation que pendant une période limitée, sa dimension cosmologique fait de lui l'Initiateur par excellence à toute époque, en effusant la connaissance dans le cœur de tout croyant prêt à le recevoir.[32]

Selon les interprétations données à l'époque, Karbalâ'i Kâzem aurait donc été l'objet d'un don au travers de la personnalité de l'Imâm du Temps, intermédiaire entre ciel et terre et principe dispensateur des connaissances divines. L'histoire de Karbalâ'i Kâzem laisse en tout cas entendre que l'essentiel n'est sans doute pas dans les *madreseh* religieuses ni dans la maîtrise de la technicité des concepts théologiques. Il constitue un nouvel appel à réfléchir sur la signification profonde de la foi et l'importance de chaque intention et acte, ainsi qu'à méditer sur le sens de ce verset évoquant la résurrection: "*Le jour où l'on sera ressuscité, le jour ou ni les biens, ni les enfants ne seront d'aucune utilité, sauf celui qui vient à Dieu avec un cœur sain*".[33] ■



Tombeau de Karbalâ'i Kâzem à Qom

Photo: Vincent Bensaali

Versets "révélés" à Karbalâ'i Kâzem

"*Votre Seigneur, c'est Dieu, qui a créé les cieux et la terre en six jours, puis S'est établi sur le Trône. Il couvre le jour et la nuit qui poursuit inlassablement celui-ci. Il a créé le soleil, la lune et les étoiles, soumis à Son commandement. La création et le commandement n'appartiennent qu'à Lui. Toute gloire à Dieu, Seigneur de l'Univers!*
Invoquez votre Seigneur en toute humilité et recueillement et avec discrétion. Certes, Il n'aime pas les transgresseurs.
Et ne semez pas la corruption sur la terre après qu'elle ait été réformée. Et invoquez-Le avec crainte et espoir, car la miséricorde de Dieu est proche des bienfaisants.
C'est lui qui envoie les vents comme une annonce de Sa miséricorde. Puis, lorsqu'ils transportent une nuée lourde, Nous la dirigeons vers un pays mort [de sécheresse], puis Nous en faisons descendre l'eau, ensuite Nous en faisons sortir toutes espèces de fruits. Ainsi ferons-Nous sortir les morts. Peut-être vous rappellerez-vous.
Le bon pays, sa végétation pousse avec la grâce de son Seigneur; quant au mauvais pays, (sa végétation) ne sort qu'insuffisamment et difficilement. Ainsi déployons-Nous les enseignements pour des gens reconnaissants.
Nous avons envoyé Noé vers son peuple. Il dit: "O mon peuple, adorez Dieu. Pour vous, pas d'autres divinités que Lui. Je crains pour vous le châtiment d'un jour terrible."

Sourate "Al-A'raf", versets 54-59.

---

1. La tradition islamique distingue la notion de "miracle" (*mu'jiza*) qui peut seulement être accompli par les prophètes et s'accompagne d'une mise au défi (*tahaddi*), de celle de prodige (*karâma*), acte surnaturel accompli en général par des personnes ayant un haut rang spirituel mais n'ayant pas de mission prophétique. L'événement que nous allons évoquer ici se situe dans la catégorie du prodige et non celle du miracle au sens strict où l'entend la tradition islamique. Cependant, au cours de ce récit, pour des facilités de langage et en raison de cette absence de distinction dans la langue française, nous emploierons en général le mot de miracle dans son sens large en tant que "*fait extraordinaire où l'on croit reconnaître une intervention divine bienveillante, auquel on confère une signification spirituelle.*" (Petit Robert).
L'histoire est ici racontée sur la base du témoignage de Karbalâ'i Kâzem lui-même et telle qu'elle a été rapportée par Seyyed Abol-Fath Da'vati dans son ouvrage intitulé *Mo'jeze Qo'rân – Karbalâ'i Kâzem* publié en Iran aux éditions Ayyâm. L'auteur a notamment rassemblé les nombreux témoignages enregistrés à ce sujet par les grandes autorités religieuses (*marja'-e taqlid*) de l'époque, le témoignage du fils de Karbalâ'i Kâzem M. Ismâ'il Karimi, ainsi que des habitants du village de Sârouq. D'autres versions similaires ont également été publiées à l'époque, notamment par Mohammad Sharif Râzi.
2. Lieu où est enterré un descendant des Imâms du chiisme duodécimain.
3. Parmi eux figuraient 32 hommes et 40 jeunes femmes, qui furent également enterrées à cet endroit. L'un des lieux de pèlerinage dans cet ensemble de mausolées est ainsi appelé "*Tchehel dokhtarân*" c'est-à-dire "Les quarante jeunes filles".
4. Nom de deux des enfants de l'Imâm Zeyn-ol-'Abedin, 4e Imâm des chiites.
5. Selon certaines versions, ils portaient également un turban vert et étaient donc des *seyyeds*, c'est-à-dire des descendants du prophète Mohammad.

6. Prononciation persane de la "Fâtiha" ("Ouverture"), ou première sourate du Coran, qu'il est coutume de réciter pour les morts. Selon d'autres versions, ils auraient récité la sourate "Al-Ikhlâs", c'est-à-dire celle du "Monothéisme pur".
7. Ce verset correspond au premier verset de la sourate "Al-Ikhlâs" ("Le monothéisme pur").
8. Coran, sourate "Al-A'raf", verset 54 et 56. L'homme lui demanda de réciter les versets 54 à 59 de cette sourate, dont nous aborderons certaines significations à la fin de cet article.
9. Vertu de porte bonheur rattachée aux objets saints; ce mot vient de "*baraka*", signifiant une bénédiction envoyée par Dieu.
10. L'âge de Karbalâ'i Kâzem lors du miracle diffère selon les versions. Selon certaines, il aurait eu 27 ans, d'autres parlent de 35, d'autres encore de 45.
11. Selon d'autres versions du récit, Karbalâ'i Kâzem serait allé voir les propriétaires des terres qu'il cultivait pour leur demander s'ils s'acquittaient bien de l'aumône. Il se serait alors heurté à leur colère.
12. Village situé près de la ville de Malâyer.
13. D'après la majorité des récits, il s'agirait de l'Ayatollah Khâlessi Zâdeh.
14. Ce dernier l'invita à s'installer sur place pour enseigner le Coran aux jeunes étudiants en théologie. Il lui offrit également de rester dans un palais avec toutes ses facilités; offre que déclineront poliment de sa part les autorités religieuses iraniennes et irakiennes l'ayant accompagnées durant ce voyage.
15. A la suite de cette rencontre, l'Ayatollah Hâjj Seyyed Mohammad Naqi Khânsari dira lui-même: "*C'est extraordinaire. Cela fait soixante ans que je récite la sourate "Al-Ikhlâs" qui comporte quatre versets, et je ne peux pas la réciter à l'envers sans un minimum de concentration et de réflexion préalable. Mais cet homme analphabète m'a récité de mémoire la sourate "Al-Baqara", qui comporte 286 versets, de la fin au début sans aucune hésitation et réflexion préalable*".
16. Une histoire similaire a été rapportée par l'Ayatollah Dastgheib, qui lui avait montré un commentaire du Coran en lui demandant d'indiquer là où des versets étaient écrits. Karbalâ'i Kâzem les lui montra sans se tromper. Il lui demanda alors comment il avait pu faire cela, lui qui ne savait lire ni le persan ni l'arabe. Karbalâ'i Kâzem répliqua: «*Cet endroit est lumineux, l'autre est sombre*».
17. Il semble également qu'il savait les effets particuliers liés à la récitation de chaque verset du Coran. Hâjj Sheikh Sadr-od-Din Hâ'eri Shirâzi raconte ainsi qu'il demanda un jour à Karbalâ'i Kâzem de lui parler de la crainte révérencielle envers Dieu (*khashiat ilahi*). Ce dernier lui dit de réciter la sourate «Al-Zilzilah» ("La secousse"). Lorsque qu'il le questionna sur la subsistance (*rizq*), il lui dit de réciter 600 fois «*man yattaqi'-llah*», contenant le sens profond de cette réalité.
On raconte également qu'un jour, quelqu'un était venu le voir pour lui demander de prier pour une personne très endettée, ce à quoi il avait répondu: "*A part le Coran, je ne sais rien d'autre.*" ("*Man tdjoz Qor'ân tchizi balad nistam*.") Puis, après un silence, d'ajouter: "*Récitez à la personne "*Et quiconque craint Dieu, Il lui donnera une issue favorable*""(Wa man yattaqi allah yaj'al laho makrajan"*) *et les versets suivants, pendant dix jours, et* in shâ'Allah*, il trouvera les moyens de le rembourser. Mais ne le dites à personne, sinon cela n'aura aucun effet.*" Le verset cité correspond à la fin du 2e verset de la sourate "At-Talâq" ("Le divorce"). Il est suivi du verset suivant: "*Et lui accordera Ses dons par [des moyens] sur lesquels il ne comptait pas. Et quiconque place sa confiance en Dieu, Il [Dieu] lui suffit. Dieu atteint ce qu'Il se propose, et Dieu a assigner une mesure à chaque chose.*" (65-3).
18. Karbalâ'i Kâzem avait été invité à dîner chez un notable de l'époque. Bien qu'il avait très faim, il ressentit une étrange impression de satiété dès qu'il s'assit à table, et refusa de toucher toute nourriture. Devant l'insistance de ses hôtes, il accepta finalement de manger quelques cuillérées de riz et de ragoût. Quelques minutes après, il fut pris d'un malaise et on dut le ramener chez lui. Il s'endormit avec grande difficulté, toujours au plus mal. Il fit alors le rêve suivant: il avait été invité par un riche notable de Qom, et toutes sortes de plats étaient disposés devant lui. Plusieurs grands religieux de l'époque étaient assis à table avec lui, ainsi que les deux hommes qui lui avaient appris le Coran. L'un d'entre eux fit signe à Karbalâ'i Kâzem et lui dit: «*Pourquoi ne t'abstiens-tu pas de manger des nourritures illicites* (*harâm*)?» Ce dernier répond alors qu'il ignorait la provenance de cette nourriture, et le *seyyed* lui répéta d'une voix forte: «*Abstiens-toi des nourritures illicites!*» Hâdjj Sheikh 'Abdol-Karim Hâ'eri, l'un des religieux invités, pris alors une poignée de riz dans l'un des plats, et des gouttes de sang commencèrent couler d'entre ses doigts. Ce dernier appela le maître de maison et lui dit avec colère: «*Quelle est cette nourriture que tu nous offres? Tu répands le sang des hommes par tes injustices et tu veux nous faire manger le fruit de ton travail?*» Les convives se levèrent alors brusquement de table et Karbalâ'i Kâzem se dirigea vers le Sheikh qui lui récita le verset suivant: "*Celui qui a créé sept cieux superposés sans que tu voies de disproportion en la création du Tout Miséricordieux. Ramène [sur elle] le regard. Y vois-tu une brèche quelconque?*" (Sourate "Al-Molk" ("La royauté"), verset 3).
A son réveil, le soleil était déjà levé depuis longtemps: la nourriture qu'il avait consommée la veille ne lui avait pas permis de se réveiller pour la prière de l'aube. Il fit ce genre de rêve à plusieurs reprises, et développa par la suite une véritable peur à l'idée de consommer des repas non licites. Outre les rêves, Karbalâ'i Kâzem aurait également revu les deux jeunes *seyyed* à Nadjaf, dans le mausolée de l'Imâm 'Ali.
19. "Al-A'râf", verset 58.

20. Plusieurs versets du Coran font référence aux croyants qui s'efforcent de consacrer la vie d'ici-bas à préparer la vie de l'au-delà. Il est ainsi évoqué que ces derniers seront non seulement récompensés dans l'au-delà, mais aussi dans cette vie même: "*Quiconque désire labourer [le champ] de la vie future, Nous augmenterons pour lui son labour. Quiconque désire labourer [le champ] de la présente vie, Nous lui en accorderons de [ses jouissances]; mais il n'aura pas de part dans l'au-delà*". (42:20). "*Quiconque désire la récompense d'ici-bas, c'est auprès de Dieu qu'est la récompense d'ici-bas tout comme celle de l'au-delà.*" (4:134).
21. C'est dans ce sens que l'on peut comprendre les visions de certains mystiques à qui apparaissaient la réalité des gens sous la forme d'animaux; ces formes correspondant à l'ensemble de leurs pensées et actes, tandis que bien peu d'entre eux apparaît sous une forme "humaine". Nous pouvons ici distinguer entre l'effet lié à l'interdit religieuse (*athar taklifî*) de l'effet réel (*athar wadh'i*). Ici, la consommation de nourriture illicite n'a pas d'effet lié à l'interdit religieux, c'est-à-dire n'est pas considéré comme un péché car elle a été réalisée involontairement. Cependant, la nourriture illicite absorbée conserve son effet réel sur le corps et l'esprit.
22. La notion de "péché" peut être considérée comme une réalité modulée (*tashiki*), c'est-à-dire une même réalité ayant différents degrés. Nous pouvons ainsi distinguer deux types de péchés: les péchés dit "généraux", qui sont considérés comme tels pour l'ensemble des croyants sans distinction comme le fait de rompre un pacte, de tuer quelqu'un sans raison, etc.; et les péchés qui sont rattachés à un rang spirituel particulier. Ainsi, ce qui n'est pas considéré comme un péché pour la majorité des croyants, par exemple ne pas penser à Dieu à chaque instant, pourra être considéré comme un péché pour un mystique de haut rang, pour qui un instant d'inadvertance et d' "oubli" aura des conséquences et une importance tout autre. Ainsi en est-il de la voie mystique: certaines choses considérées comme "licites" au début pour le pèlerin, deviendront peu à peu proscrites au fur et à mesure de son avancement spirituel.
23. Ce mot est issu de la racine arabe *'a-j-z* qui évoque l'idée d'incapacité et d'impuissance, soulignant ainsi que le miracle est une chose que les gens ordinaires sont incapables (*'âjiz*) de réaliser.
24. Les miracles sont cependant toujours réalisés "avec la permission de Dieu" (*bi-îzhn Allah*): "*Et Nous avons certes envoyé avant toi des messagers, et leur avons donné des épouses et des descendants. Et il n'appartient pas à un Messager d'apporter un miracle, si ce n'est qu'avec la permission d'Allah. Chaque échéance a son terme prescrit*." (13:38)
25. Cette analyse s'inspire notamment de certains éléments d'une recherche réalisée par le docteur Hossein Ghaffâri, professeur au Département de Philosophie de l'Université de Téhéran.
26. Son absence de contradictions internes est également un argument avancé pour dire qu'il ne peut être produit par un homme qui, tout au long d'une révélation de 23 ans aurait forcément été en proie à une évolution de pensée et à certaines contradictions de fond.
27. Plusieurs versets font référence au fait qu'au temps de la Révélation coranique, l'entourage du prophète Mohammad le sollicitait afin qu'il réalise des miracles matériels pour prouver l'authenticité de sa prophétie. A la suite de cela, l'autosuffisance du livre pour prouver sa véracité a maintes fois été révélé: "*Et ils dirent: "Pourquoi n'a-t-on pas fait descendre sur lui des prodiges de la part de son Seigneur?" Dis: "Les prodiges sont auprès de Dieu. Moi, je ne suis qu'un avertisseur bien clair."/ Ne leur suffit-il donc point que Nous ayons fait descendre sur toi le Livre et qu'il leur soit récité? Il y a assurément là une miséricorde et un rappel pour les gens qui croient.*" ("Al-'Ankabout" ("L'araignée"), 50-51).
28. Dans le domaine sensible, on peut dès lors distinguer deux types de miracles: les événements de type extra-ordinaire comme le fait de ressusciter les morts, et les événements qui, sont la force de l'habitude, sont qualifiés "d'ordinaires" par le langage mais qui sont en réalité des miracles permanents: ainsi, à chaque instant, des millions de choses meurent et reviennent à la vie. Dans ce sens, selon le Coran, chaque chose et phénomène du monde matériel est qualifié de "signe" (*âya*) manifestant le divin; ces signes naturels répondant aux versets de la révélation qui, en arabe, sont désignés par le même mot de "*âyât*".
29. Voir les études de Henry Corbin à ce sujet. *En islam iranien*, tome 4.
30. Les Imâms sont souvent qualifiés d'œil de Dieu, de main de Dieu, etc., en ce qu'ils sont la manifestation la plus parfaite des attributs divins. Cependant, Dieu ne se manifeste que par Ses attributs, tandis que Son essence demeure toujours cachée et inconnaissable.
31. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre cette phrase du prophète Mohammad: "Je suis la Cité de la science et 'Ali en est la porte" (*Anâ madinat al-'ilm wa 'Alî bâbuhâ*).
32. En tant qu'incarnation de la Vérité divine, il doit également être considéré comme le sujet même de cette connaissance.
33. Coran, Sourate "Al-Shu'arâ" ("Les Poètes"), versets 87-89.

Sources:

- Da'vati, Abol-Fath, *Mo'jeze Qo'rân – Karbalâ'i Kâzem* (Le miracle du Coran – Karbalâ'i Kâzem), Ayyâm, 1998.
- Tabâtabâ'i, Mohammad Hossein, *Al-Mizân fi Tafsir al-Qor'ân*, Dâr al-Kitâb al-Islâmiyya, Téhéran, 6e Ed., 1999.
- Tâbâtabâ'i, Mohammad Hossein, *Ravâbet-e ejtemâ'i dar eslâm va tchand resâleh-ye digar* (Les relations sociales en islam et autres essais), traduit de l'arabe au persan par Mohammad Javâd Hojjati Kermâni, Ettelaat, 2009.
- Amir-Moezzi, Mohammad Ali, *Le guide divin dans le shî'isme originel*, "Islam spirituel", Verdier, 1992.
- Corbin, Henry, *En islam iranien*, Tomes 1 et 4, Gallimard, 1971.

Notre maison de cinquante-deux mètres

Soghrâ Aghâ-Ahmadi
Traduit par
Shahrzâd Mâkoui

Une, deux, trois, quatre marches jusqu'au toit. J'ouvre la porte du toit de ma maison. Je suis maintenant sur le plus haut toit du quartier puisque notre maison est la plus haute de tous les environs. Nous habitons le dernier étage d'un immeuble qui en possède dix-huit. Amir et moi venons juste de nous l'offrir à force d'économies. Et donc, ce toit du dix-huitième étage est à nous. A Amir et moi. Personne d'autre n'en veut. Personne n'a le temps d'y monter, de s'y promener. Chacun peut voir de son étage le Grand Téhéran et compter ses lueurs au loin. Ou compter les voitures, ou les étoiles, au cas où le ciel serait clair. A quoi sert le toit? Et qui de plus est, entouré de mur? Ce genre de mur en ciment laid qui ne sent ni la terre ni l'humidité. On peut seulement s'y tenir debout au bord sur la pointe des pieds et étirer le cou pour tenter de voir quelque chose par-dessus le bord. Avec un peu de chance, on pourra juste apercevoir les toits voisins. "Toit" simplement, et comme j'aime ce toit. Un toit rien qu'à nous deux, que je ne veux partager avec personne d'autre. Amir m'appelle: "J'en ai marre de toutes ces affaires, où est-ce que tu es passée?"

Je descends, une, deux, trois, quatre marches depuis le toit jusqu'à notre appartement de cinquante-deux mètre carrés, et qui est à nous, avec ses petites fenêtres basses alignées par quatre qui nous dévoilent les lointains, un bout de ciel et si l'on regarde vers le bas, les gens qui passent. Si minuscules qu'ils paraissent collés au sol, emportés jusqu'au carrefour par la rue, et le carrefour qui les dirige ensuite vers l'est, le nord, le sud, l'ouest. Amir tire rapidement les rideaux et le soleil se couche. La ville se cache derrière les rideaux.

"Quels jolis tournesols! Et ces fleurs, quand est-ce que tu les as achetées, Amir? Quand est-ce que tu as pendu les rideaux? Et moi qui….

Amir rit et mets un tournesol fraîchement cueilli dans la vase.

- Je voulais te faire une surprise."

Je suis surprise et je vais à la cuisine pour lui en faire une, moi aussi. Une tasse de thé chaud avec ce gâteau à l'orange qu'Amir adore. Le crépuscule a mis de la couleur sur mes tournesols et Amir essaie de jouer avec la lumière pour que mes fleurs restent jaunes et fraîches.

"Ooh, du gâteau à l'orange... quand est-ce que tu as trouvé le temps de le faire, ma petite dame?"

Je suis contente de lui avoir fait une surprise. Je mets mon manteau et mon chapeau, et une deux, trois, quatre marches jusqu'au toit, et j'ouvre la porte qui donne sur le toit. Il me manque, avec ces lumières au loin qui sont à Amir et à moi pour cinquante-deux mètres, et les étoiles. Je découvre seulement deux étoiles sur l'étendue du mon ciel. Amir monte les quatre marches et arrive rapidement sur le toit de sa maison. Il m'appelle:

"On va longtemps rester ici, tu sais? Tu auras tout ton temps pour monter sur le toit. Viens t'occuper des livres pour le moment."

Je lui prends la main et le tire vers le bord. Après le partage des étoiles, au retour dans notre appartement, nous n'arrivons pas à trouver de la place pour les livres.

Amir dit: "La bibliothèque à la place de la

commode."

Je dis: "La bibliothèque à la place du porte-manteau."

Amir dit: "La bibliothèque à la place de la télévision."

Je dis: "La bibliothèque à la place de l'ordinateur."

Amir a envie de dire la bibliothèque à la place de… mais il n'arrive pas à trouver. Il promène ses yeux autour de la chambre et son regard se fixe sur les meubles. On a collé les meubles les uns contre les autres autant que possible et notre petite bibliothèque tout contre eux par manque de place, et ils sont restés au milieu de la chambre jusqu'au matin…

Et au matin, le soleil se lève derrière mes tournesols et notre maison de cinquante-deux mètres devient jaune. Amir sort de la chambre en bâillant et veut dire salut mais le "s" et le "l" de son salut se rallongent, et entre le "s" et le "l" l'horloge sonne sept coups, et moi qui adore toujours compter les coups de l'horloge, je me demande si je dois répondre au salut d'Amir ou compter les coups.

Dring, dring… quelqu'un sonne on dirait. J'ai l'impression de n'avoir ni compté les coups de l'horloge ni répondu à Amir. Affolée, je cours vers la porte et je regarde par le judas, je vois les yeux d'Amir qui se sont fixés sur moi dans un halo de rides. Amir, dans le bruit de l'écoulement du robinet crie: "Qui ça peut bien être à cette heure-ci?"

J'ouvre la porte, la mère d'Amir rit et ses rides autour des yeux augmentent et elle ne ressemble plus du tout à Amir. Elle redevient ma belle-mère et elle regarde à l'intérieur par-dessus mon épaule. Je lui prends la main et la cocotte dans laquelle je ne sais pas ce qu'il y a, certainement le repas préféré d'Amir, du riz aux haricots certainement, et je la conduis à l'intérieur. Amir arrive ruisselant. Les serviettes sont encore au fond des valises. La mère d'Amir retire ses mains de celles de son fils et se colle à mes tournesols: "Les rideaux sont très jolis. Qui les a choisis?"

Je tire les rideaux, la ville ne travaille pas aujourd'hui, on dirait que les rues se prélassent et elles s'étirent jusqu'à l'est, jusqu'au nord, jusqu'au sud, jusqu'à l'ouest, et bâille. Je tire bien les rideaux. Je n'aime pas la ville quand elle ne fait rien. Je préfère le paysage de mon champ de tournesols. J'entends "Aïe!", puis le bruit de quelque chose qui tombe, ou peut-être quelque chose qui tombe et ensuite le "Aïe!", je ne sais plus. C'est quelqu'un qui se plaint et un verre ou une tasse qui se brise, j'accours.

" Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qui s'est cassé? Oh, madame… Que se passe-t-il?

Je cherche du sucre, de l'eau de fleur de saule… De l'eau de fleur d'oranger…

Je n'arrive pas à les trouver, ils ne sont pas là, où est-ce que j'ai pu les mettre?

Affolée, je sautille par-dessus les cadavres des livres. Notre petite bibliothèque ressemble à des morceaux de bois flottants sur la mer, non, les livres sont plutôt les barreaux de l'échelle qui monte au toit.

Amir me tend la boîte à sucre et dit: "C'est tant mieux. Mère est allée à reculons et a heurté la bibliothèque qui s'est renversée."

Je vais vite préparer du sirop avec le sucre et je reviens, entre temps, Amir a réfléchi et dit: "Range les livres dans les placards, ils seront plus accessibles pour toi et d'ailleurs, on ne pourrait pas trouver de meilleure place pour eux."

Je me demande ce que cela va donner si au lieu de mettre des bols et des assiettes, je mettais des livres dans les placards. Lorsque la maman d'Amir ira mieux, je m'en occuperai.

Le crépuscule du vendredi, notre maison de cinquante-deux mètres devient triste comme partout ailleurs. Cela fait deux heures que la maman d'Amir est partie, et Amir est complètement absorbé par l'ordinateur. Je mets mon manteau et une, deux, trois, quatre marches jusqu'au toit. J'ouvre la porte du toit avec beaucoup d'enthousiasme. Notre toit n'est plus, le toit de notre maison de cinquante-deux mètres n'est plus. Une maison sans toit, les gens des dix huit étages sont venus sur notre toit pour oublier la tristesse du crépuscule du vendredi. ■

Morteza Johari

Bleuet

Nom scientifique: *Centaurea cyanus*
Nom persan: Gol-e Gandom

Le bleuet est une plante annuelle qui pousse en automne de préférence dans les terres sableuses, calcaires et argileuses, en automne et rarement au printemps. Ses feuilles vertes ou blanches sont grandes et ovoïdes, fines, pointues et couvertes de poils. La tige mince et duvetée mesure de 25 à 80 cm. Les fleurs sont de couleur violette, bleue et blanche et situées à l'extrémité de la plante. La saison de floraison est en été jusqu'à l'automne.

On peut trouver le bleuet partout en Iran: il pousse en effet dans toutes les terres non cultivées, au bord des routes, dans les jardins, les ruines, en altitude et sur les versants des montagnes. Il se développe aussi tout particulièrement dans les champs de blé, et c'est à cause de cela que les Iraniens l'ont appelé Gol-e Gandom, c'est-à-dire "fleur de blé". On le trouve davantage dans le nord de l'Iran et autour de la ville de Téhéran.

Cette plante est utilisée dans la médecine traditionnelle, notamment pour guérir grippe, toux et diarrhée. Autrefois, les femmes iraniennes utilisaient la bouillie de bleuet afin d'éliminer les rides de la peau du visage. De nos jours encore, certains médecins traditionnels recommandent son utilisation pour avoir le visage frais et sans rides. ■



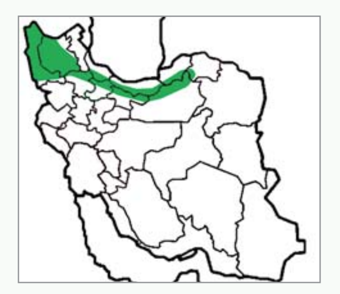




Lynx







Nom scientifique: *Lynx lynx*
Nom persan: Siâh Goush

Cet animal, que l'on confond parfois avec le léopard, est plus grand que le chat domestique. Le lynx a de longs membres, ainsi qu'une queue large et noire s'affinant à la pointe. Il a de longs poils blancs sur les joues qui forment une sorte de barbe, ainsi que des poils longs et noirs de plus de 4 cm au bout des oreilles. Ses pattes sont très larges, et les traces de ses pas sont presque le double de celles du chat. Il a également de longs poils sous ses pattes qui le protège du froid et l'empêche de s'enfoncer dans la neige. Le dos du lynx est gris ou brun avec des taches noires plus ou moins grandes. Le dessous de son corps est blanc. Il mesure de 80 à 130 cm de long et de 50 à 75 cm de haut. Sa queue mesure de 11 à 24 cm, et son poids varie de 15 à 40 kg.

Le lynx vit dans les régions montagneuses, forestières et buissonneuses. Il est particulièrement actif à l'aube et au coucher du soleil, et se repose au milieu de la journée et durant la nuit. Il vit en général seul, dans les trous des arbres, sous les rochers et les plantes drues. Lorsqu'il veut chasser, il guette d'abord sa proie avant de se jeter sur elle.

Il chasse des petits mammifères comme les souris, chevreuils, renards et aussi des oiseaux, reptiles et insectes. Il mord normalement la tête de la proie afin de la tuer. L'accouplement se déroule en général au milieu de l'hiver. Les femelles donnent naissance de 2 à 4 petits après environ 70 jours de gestation. Les yeux de petits s'ouvrent après 17 jours et ils restent auprès de leur mère jusqu'à un an. Ils peuvent se reproduire au bout de deux ans. En captivité, il peut vivre jusqu'à 21 ans.

On peut trouver le lynx en Iran dans les montagnes d'Elbourz, au sud de Gorgân, au nord de Téhéran, à Alamout (nord de Qazvin) et dans les montagnes d'Azerbaïdjan de l'ouest et de l'est. Le lynx est très rare et est très rarement vu par les hommes, sinon de façon accidentelle. ■

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- «رُوو دو تهران» در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- [ ] یک ساله ۱۸۰/۰۰۰ ریال
- [ ] شش ماهه ۹۰/۰۰۰ ریال
- [ ] **1 an 18 000 tomans**
- [ ] **6 mois 9 000 tomans**

Nom de la société (*Facultatif*) مؤسسه

Nom نام خانوادگی — Prénom نام

Adresse آدرس

Boîte postale صندوق پستی — Code postal کدپستی

E-mail پست الکترونیکی — Téléphone تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- [ ] **1 an 50 000 tomans**
- [ ] **6 mois 25 000 tomans**

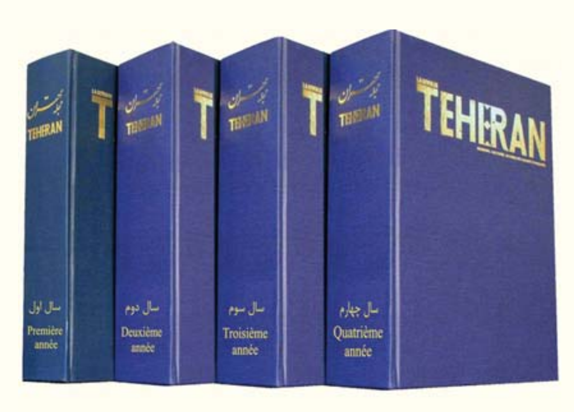
Effectuez votre virement sur le compte :

Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**، شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir



L'édition reliée des quarante-huit premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en quatre volumes pour la somme de 10 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.

دوره‌های سال اول، دوم، سوم و چهارم مجلهٔ تهران شامل
چهل و هشت شماره در چهار مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ________ **PRENOM** ________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ________

ADRESSE ________

CODE POSTAL ________ **VILLE/PAYS** ________

TELEPHONE ________ **E-MAIL** ________

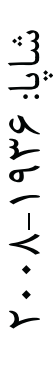
☐ **1 an** **50 Euros**

☐ **6 mois** **30 Euros**

- Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
  N°: **00051827195**
  Banque:**30003**
  Guichet: **01475**
  CLE RIB: **43**
  Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
  Identification Internationale (IBAN)
  IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
  Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**
- Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**
- **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
La citadelle de Bam après le tremblement de terre de 2003





ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شمارهٔ ۵۰، دی ۱۳۸۸، سال پنجم

قیمت: ۱۰۰۰ تومان

۴/۵۰ یورو

www.teheran.ir